



HAL
open science

Les jardins des néo-ruraux. Représentations, affirmations et intégration dans un milieu rural idéalisé

Gauthier Laprade

► To cite this version:

Gauthier Laprade. Les jardins des néo-ruraux. Représentations, affirmations et intégration dans un milieu rural idéalisé. Sciences de l'Homme et Société. 2019. dumas-02493277

HAL Id: dumas-02493277

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02493277>

Submitted on 27 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Les jardins des néo-ruraux

Représentations, affirmations et intégration dans un milieu rural idéalisé



Photographie par Pierre Gilbert

GAUTHIER LAPRADE

Mémoire de master 2 en Géographie mention Aménagement et urbanisme
Spécialité Dynamiques sociales et aménagement des territoires (DYSATER)

Session 2019

Mémoire réalisé sous la direction de Yvon Le Caro

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier Yvon Le Caro, pour m'avoir suivi pendant ces trois années de master, pour sa disponibilité et sa direction tout au long de mes recherches.

Je remercie également ma famille, pour leur soutien pendant toutes ces années et pour m'avoir permis de faire ces études universitaires dans les meilleures conditions possibles ; leur soutien dans les moments de doute et d'incertitude m'a été très précieux.

Merci à tous mes collègues du master DYSATER pour ces années passées ensemble, les moments de camaraderie et de soutien mutuel.

Je tiens aussi à exprimer ma gratitude aux maires des communes où j'ai mené mes recherches, pour avoir pris le temps de m'aiguiller et de faciliter mon enquête de terrain en me présentant et en se portant garant pour moi auprès des habitants de leurs communes ; leur aide m'a ouvert bien des portes.

Enfin, je remercie bien sûr toutes les personnes qui m'ont accueilli chez eux et ont pris le temps de répondre à mes questions, ce mémoire existe grâce à eux.

Sommaire

INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
PARTIE I.....	7
I. LES NÉO-RURAUX À LA RECHERCHE D'UNE CAMPAGNE IDÉALISÉE.....	7
1. <i>Un mouvement multiple : la néo-ruralité</i>	7
2. <i>L'imaginaire rural au cœur des migrations des néo-ruraux</i>	12
3. <i>Les néo-ruraux au village : quelles intégrations ?</i>	16
II. LES JARDINS MOYENS D'EXPRESSION DE SOI.....	21
1. <i>Le jardin reflet d'une nature idéalisée</i>	21
2. <i>Les jardins des néo-ruraux, un moyen de s'intégrer</i>	24
PARTIE II : COMPRENDRE LE JARDIN COMME FACTEUR D'INTÉGRATION DES NÉO-RURAUX.....	29
I. IDÉALISATION ET INTERPRÉTATIONS.....	29
II. UNE ENQUÊTE DANS LA MONTAGNE CORRÉZIENNE.....	30
III. À LA RECHERCHE DES NÉO-RURAUX.....	34
IV. LA GRILLE D'ENTRETIEN.....	35
V. PRÉSENTATION DE L'ÉCHANTILLON.....	38
PARTIE III.....	40
I. DES JARDINIERS AUX MILIEUX : MIGRER VERS LA CORRÈZE, MIGRER VERS LA NATURE ?.....	40
1. <i>La migration, une continuité « naturelle »</i>	40
2. <i>Les néo corréziens : intégrations et sociabilités</i>	44
II. DES JARDINIERS AUX JARDINS : ENTRE INVESTISSEMENT PERSONNEL ET REPRODUCTION SOCIALE.....	47
1. <i>Le jardin, un élément important du projet d'installation néo-rural</i>	47
2. <i>Le néo Corrézien et son potager, une relation à deux visages</i>	53
3. <i>Le jardin néo-rural dans la relation au voisinage</i>	56
4. <i>Assimilation locale ou uniformisation : le jardin néo-rural à l'heure d'internet</i>	59
III. DES JARDINS AUX MILIEUX : JARDINER OUVRE AU PAYSAGE.....	63
1. <i>La place du paysage dans l'imaginaire néo rural</i>	63
2. <i>D'une vision de la nature et du monde rural à l'application dans le jardin</i>	66
CONCLUSION GÉNÉRALE.....	69
BIBLIOGRAPHIE.....	72
TABLE DES FIGURES.....	76

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Depuis plusieurs années, de nombreux sondages mettent en lumière un phénomène de migration de citadins vers la campagne, tandis que de plus en plus de personnes considèrent sérieusement ce changement de vie : « *2,4 millions de citadins affirment vouloir engager d'ici 5 ans une démarche active afin de s'installer durablement à la campagne. 42% des habitants de communes de plus de 100 000 habitants souhaiteraient vivre et travailler en zone rurale. [...]* » (IPSOS 2003¹). Les raisons invoquées sont multiples : recherche de calme, rapprochement avec la nature ou la famille... mais un facteur revient souvent : la quête d'un meilleur mode et cadre de vie, la fuite du milieu urbain jugé trop oppressant. Le milieu rural apparaît dès lors comme le cadre idéal d'une meilleure vie pour leurs familles ou leurs retraités.

En premier lieu, il faut s'accorder sur le concept de ruralité qui, selon une étude de L'INRA sur les nouvelles ruralités datant de 2009², n'est pas encore bien défini par certaines populations vivant dans des milieux périurbains, comme l'ont rappelé Lisa Gauvrit et Olivier Mora : « *Les espaces ruraux connaissent de rapides transformations qui font l'objet d'appréciations divergentes. D'un côté, la frontière urbain-rural est devenue poreuse. Aux frontières des villes, qui sont de plus en plus diffuses, s'étendent des zones périurbaines [...]* De l'autre côté, les définitions traditionnelles de la campagne paraissent caduques. Du point de vue de l'organisation sociale, l'idée d'une « société locale » ou celle de « sociabilités villageoises » ne permettent plus de spécifier les campagnes [...] Pourtant, les espaces périurbains gardent morphologiquement des attributs ruraux et sont à ce titre considérés par une majorité de ceux qui y habitent comme des campagnes » (GAUVRIT, MORA, 2009). Malgré ces incertitudes, je m'intéresserai aux espaces ruraux, entendus comme des espaces marqués par de faibles densités de population, de constructions ou d'équipement, une prédominance de la végétation dans les paysages ou encore l'importance des activités agricoles – notamment en termes de surface. Par ailleurs, dans le cadre de ce mémoire, je ne

1 IPSOS, « L'installation des citadins à la campagne, pour la région Limousin », 2003, enquête disponible sur le site internet www.ipsos.fr

2 GAUVRIT Lisa, MORA Olivier, Les (nouvelles) ruralités en débat : une étude prospective de l'INRA et quelques controverses, in : *Courrier de l'environnement de l'INRA*, n° 57, juillet 2009.

me contenterai pas de m'intéresser aux personnes issues du rural éloigné, tel que le définit l'INSEE, mais j'étudierai aussi des personnes vivant dans l'aire urbaine de Brive-la-Gaillarde. Je me pencherai sur toutes les couches de la population néo-rurale, sans exclure notamment de classe d'âge, car chacune a une vision de notre problématique qui peut être intéressante.

Les études rurales ont longtemps été dominantes dans le cadre de la recherche universitaire géographique et ont connu de nombreuses évolutions dans l'épistémologie de la discipline. Avant la Seconde Guerre mondiale, la recherche en géographie rurale est particulièrement tournée vers les paysages et les structures agraires : l'agriculture est alors au centre des thématiques de recherches et l'ensemble est encore très influencé par les méthodes mises en place par Paul Vidal de la Blache, avec une vision très régionaliste. Cette approche généraliste a permis de percevoir le début de la mutation des campagnes et les changements profonds qu'elle a connus et qui ont été mis en lumière dans des ouvrages comme *La fin des paysans*, publié par le sociologue Henri Mendras en 1967³ qui prédisait la fin de la société paysanne traditionnelle.

Dès les années 1970 cependant, les thématiques de recherche se diversifient alors que la pensée d'une ruralité centrée sur l'agriculture est progressivement abandonnée : les recherches sur les campagnes sont remises en question, à l'instar de toute la discipline géographique, rattrapée par le courant de la pensée critique qui la politise, ce qu'elle était peu avant le mouvement de la fin des années 1960. En réponse à des ouvrages comme *La France du vide* de Roger Béteille⁴ qui dans les années 1980 parlait d'une désertion des campagnes, Bernard Kayser publie son livre, *La renaissance rurale*, en 1990⁵ et met en lumière l'inversion des flux migratoires dans certaines régions ; il théorise l'envie de ruralité des Français dans plusieurs domaines comme les loisirs ou encore la nourriture avec une recherche du biologique, et montre aussi le développement de l'imaginaire rural qui avait débuté avec les premiers mouvements hippies de 1968 mais sans s'étendre encore au grand public : « *Dans le grand bouleversement de la hiérarchie des valeurs, la culture paysanne, autrefois méprisée, n'apparaît-elle pas comme un recours lorsque s'emballe dans sa fuite en*

3 MENDRAS Henri, *La fin des paysans, innovation et changement dans l'agriculture française*, Paris : S.E.D.E.I.S., 1967, 364 p.

4 BÉTEILLE Roger, *La France du vide*, Paris : Librairies techniques, 1981, 252 p.

5 KAYSER Bernard, *La renaissance rurale : sociologie des campagnes du monde occidental*, Paris : Armand Colin, 1990, 316 p.

avant la civilisation moderne ? C'est peut-être en définitive, le meilleur signe de reconstitution de la vitalité des campagnes ».

Les études sur le phénomène de la néo-ruralité et ses acteurs ont véritablement débuté à partir de la fin des années 1970 en France, avec les premiers travaux de Bertrand Hervieu et Danièle Hervieu-Léger dont l'ouvrage fondateur, *Le retour à la nature*, est publié en 1979⁶. Les deux sociologues ont été les premiers à aller à la rencontre des néo-ruraux, dans les Alpes et des régions comme l'Ardèche, et ils ont particulièrement étudié les raisons de leurs migrations mais aussi l'impact de celles-ci sur les populations locales. Ayant commencé leurs recherches après 1975, ils n'ont pas ou peu connu directement la première vague de migrations, qui a eu lieu de 1968 à 1975 environ et qui faisait la part belle au concept de communauté et à l'utopie sociale. Ils se sont donc fondés sur le témoignage des anciens de ces communautés et des habitants locaux qui les ont côtoyés. La recherche s'est poursuivie régulièrement dans le temps avec des auteurs comme Anne Luxereau⁷.

Ailleurs dans le monde francophone, les études sur la néo-ruralité se sont développées comme au Québec où le phénomène est particulièrement visible et intéresse de nombreux chercheurs comme Myriam Simard et Laurie Guimond⁸.

Dans le cadre de ce mémoire, j'ai donc choisi d'étudier le sujet de la perception de la vie à la campagne par les néo-ruraux par le prisme du jardin, afin de voir comment et dans quelle mesure celui-ci retranscrit cette vision. Le sujet me paraît intéressant sur plusieurs points : les jardins et potagers des néo-ruraux ne sont pas encore un terrain très exploré en géographie, les chercheurs s'étant davantage concentrés sur les jardins en milieu urbain ; par ailleurs, mêler l'objet du jardin au concept d'intégration apparaît pertinent car le jardin possède une dimension sociale certaine : espace souvent visible aux yeux de tous, on peut aussi y accueillir invités et visiteurs.

6 HERVIEU Bertrand, HERVIEU-LÉGER Danièle, *Le retour à la nature : « au fond de la forêt... l'Etat »*, Paris : Seuil, 1979, 234 p.

7 LUXEREAU Anne, A quelle mode vais-je planter mes choux ? in : *Terrain, Anthropologie & Sciences humaines*, 1986, 6, pp. 47-56.

8 On peut citer pour exemple l'article qu'elles ont co-écrit en 2013 : SIMARD Myriam et GUIMOND Laurie, Des 'étrangers' parmi nous ? Représentations et pratiques de divers acteurs ruraux face à l'installation de nouvelles populations dans les campagnes au Québec, in : *Géographie, Economie, Société*, vol. 15, 2013/1-2, pp. 25-46.

Les motivations sont multiples et souvent personnelles pour justifier une telle migration de la ville vers la campagne et chaque individu se distingue par des attentes envers son nouveau foyer et une vision propre qui l'ont poussé à faire ce changement. Mais cette vision de la vie en milieu rural est-elle conforme à la réalité du terrain ? Comment cette vision est-elle représentée par le migrant ? Il s'agit également de savoir comment le néo rural s'intègre dans son nouveau milieu social : il existe de nombreux cas de conflits entre nouveaux arrivants et locaux et aujourd'hui encore, les médias présentent souvent les néo-ruraux sous un mauvais jour, ces derniers étant taxés d'arrogance ou d'un refus d'accepter tout ce qu'implique la vie à la campagne – comme le bruit et les odeurs. L'intégration est donc une thématique primordiale du phénomène de la néo-ruralité.

Pour répondre à cette question, j'ai pris le parti de me pencher sur l'espace particulier qu'est le jardin. Celui-ci tient une place importante dans la maison dans laquelle il peut même être considéré comme une pièce à part entière, où le lien avec la nature est le plus parlant ; or, ce lien avec la nature est un facteur important des migrations néo rurales. De plus, le jardin peut prendre des formes diverses et il reflète d'une certaine façon l'identité du jardinier qui l'a conçu, comme un espace où sa vision peut s'exprimer.

Le jardin, qu'il soit en milieu rural ou en urbain, revêt différentes facettes et est porteur de différentes fonctions, sociales ou autres. Le néo rural – que j'entends ici par un habitant en milieu urbain parti s'installer en milieu rural – va apporter sa manière de traiter et de vivre le jardin, mais va aussi devoir se confronter à la propre vision du jardin de son nouveau foyer, en découvrir les codes et usages, enfin les assimiler ou non à sa propre vision qui en sera peut-être modifiée. Le jardin peut prendre ici une dimension aussi spirituelle, car même si c'est un endroit dont le but premier pour certains est de fournir légumes, aromates et plantes diverses, il peut être pour d'autres un espace de repli, une sorte de refuge et un moyen de se reconnecter à la terre.

Dès lors, dans le cadre de ce mémoire, j'ai effectué une enquête de terrain dans le département de la Corrèze et plus particulièrement sur deux zones d'enquête distinctes : la première zone se situe à l'est de la sous-préfecture de Brive-la-Gaillarde – commune la plus peuplée du département avec 47 004 habitants en 2016 selon l'INSEE – dans les collines de son aire urbaine ; elle possède toutes les caractéristiques d'un milieu rural, comme de faibles densités de population ou une végétation prédominante, mais ne peut être totalement

considérée comme telle au vu de sa proximité avec Brive et son positionnement dans son aire urbaine. Dans cette zone que l'on peut davantage qualifier de périurbaine, on espère trouver des néo-ruraux de plusieurs types, mais en particulier des personnes dont le dernier domicile serait Brive-la-Gaillarde. Cette zone d'enquête comprendra la commune de Dampniat et ses alentours.

La seconde zone d'enquête est située dans le nord du département, dans le massif des Monédières. Ce territoire est une zone de moyenne montagne au sud du parc naturel régional de Millevaches et une zone de migration importante pour les néo-ruraux, sur laquelle ont porté plusieurs études sur le sujet, en particulier par Frédéric Richard qui y a mené plusieurs enquêtes. Mais la plupart des migrations ont eu lieu dans le nord du plateau Millevaches : par conséquent, notre zone d'étude située au sud des Monédières est moins massivement touchée par les migrations et encore assez peu étudiée ; elle se concentrera sur les communes de Treignac et de Chaumeil ainsi que leurs alentours.

L'enquête a été effectuée en utilisant la méthode de la recherche inductive et à partir d'entretiens effectués auprès de néo-ruraux rencontrés directement sur place. Ces entretiens semi-directifs ont été effectués au domicile des personnes concernées, afin de les interroger dans un premier temps sur leurs parcours de vie, les raisons de leurs migrations et leur intégration dans leurs nouvelles communes ; dans un second temps l'entretien continue dans le jardin des néo-ruraux avec des questions qui le concerne plus spécifiquement.

Dans le cadre de notre propos, je vais dans une première partie effectuer un court historique des différentes vagues de néo-ruraux en France depuis les années 1960, décennie qui marque le véritable début du phénomène : il s'agit de voir que ce mouvement peut prendre des formes multiples, en s'intéressant aux raisons qui ont poussés les individus à entreprendre ces migrations ainsi qu'aux lieux qu'ils ont privilégiés pour s'installer, sans oublier le profil de ces néo-ruraux. Puis je verrais quels imaginaires – en termes de pratiques, de paysages etc. – ont pu contribuer à la migration. J'aborderais également le sujet des conséquences de l'arrivée de ces nouvelles populations en milieu rural, à travers les nombreux conflits qui ont éclaté entre les deux communautés, néo et locales, au cours de l'histoire, mais aussi des coopérations qui ont pu exister, car le conflit ne fut pas la seule réalité.

Enfin, Je clôturerai cette première partie en me penchant plus particulièrement sur le jardin, dont je montrerais qu'il s'agit d'un espace bien spécifique ; par ses différentes formes, il peut

être à la fois un espace de nature mais également un marqueur d'identité et de culture ou encore du statut social de son créateur. Je m'interrogerais sur le caractère interactionnel et d'intégration du jardin des néo-ruraux, en milieu rural ou urbain.

Dans une deuxième partie, je présenterais les deux zones d'études où j'ai mené notre enquête, la méthodologie que j'ai employée sur le terrain ainsi que la grille d'enquête qui a été utilisée au cours de nos entretiens avec les néo-ruraux.

Dans une troisième partie, j'analyserai les données issues de mon enquête en Corrèze, notamment par le prisme des interactions entre les jardiniers, leurs jardins et le milieu. En premier lieu, je m'intéresserai au lien entre le jardinier et son milieu en cherchant à savoir comment le néo rural a appréhendé sa migration, pourquoi il l'a effectuée et comment il s'est intégré dans son nouveau milieu de vie. Puis, je me pencherai sur le rapport entre le jardinier et son jardin, de l'importance que ce dernier a eu dans le désir de migration et de la relation particulière qui lie le néo Corrèzien à son potager. Je verrais aussi comment ce jardin a une influence sur sa relation avec son voisinage, à travers le partage de légumes ou bien encore des aides que les jardiniers ont pu recevoir à leur arrivée pour la création de leur jardin. Enfin, il apparaît également intéressant de voir ce que devient le potager à l'heure d'internet en milieu rural et le poids que cette technologie a pris dans l'apprentissage du jardinage ainsi que ses conséquences.

En dernier lieu, je verrai le lien qui existe entre le jardin et le milieu, notamment le paysage : le jardin, en plus de tenir une place prépondérante dans l'esprit et le cœur des néo corréziens, a aussi une place dans le paysage dans lequel il s'inscrit. Dès lors, il est intéressant d'analyser le jardin comme une partie d'un tout, d'un ensemble paysager, et de voir comment ce paysage a aussi une influence sur le jardin.

PARTIE I

I. LES NÉO-RURAUX À LA RECHERCHE D'UNE CAMPAGNE IDÉALISÉE

1. Un mouvement multiple : la néo-ruralité

En France, le monde rural a connu plusieurs phases de migrations de populations au cours de son histoire, la plus connue étant l'exode rural – perceptible dès les années 1860 – bien que des historiens comme Paul-André Rosental se soient interrogés sur ce phénomène et l'aient même remis en question⁹.

Les ruraux ont connu de nombreux changements et crises, mais malgré la croyance populaire, leur population a stagné tout au long du XIX^e siècle – à une époque où la population française reste en majorité rurale – et atteint son pic entre les années 1840 et 1850. Néanmoins, l'épisode de disette de 1847, le dernier causé par de mauvaises récoltes, aggrava la misère de la tranche la plus pauvre de la population qui profita alors de l'émergence de l'industrie pour quitter les campagnes.

Concernant la définition même du « néorural », celle-ci est encore peu ou mal définie dans le monde scientifique. Tout au plus ce statut est-il superficiellement analysé comme « relatif aux personnes ayant quitté la ville pour s'installer à la campagne ». Pourtant, cette frange de la population n'est pas si nouvelle. L'institut IPSOS, dans une enquête de 2003 portant sur les néo-ruraux, a ainsi inclus toute personne de quinze ans et plus qui s'est installée depuis moins de cinq ans dans une commune de moins de 2 000 habitants et dont le précédent domicile était situé à plus de cinquante kilomètres de l'actuel : en 2003, ces individus représentaient selon l'enquête 4,2% de la population française¹⁰.

9 ROSENTAL Paul-André, Les sentiers invisibles. Espace, familles et migrations dans la France du 19^e siècle, Paris : éditions de l'EHESS, 1999, 255 p.

10 IPSOS, « Néo-ruraux : portrait des citoyens venus s'installer à la campagne », 2003, enquête disponible sur le site www.ipsos.fr

A une échelle plus locale, dans son étude sur l'Ardèche, Catherine Rouvière a dégagé cinq vagues de migrations néo rurales dans ce département, précurseur en la matière¹¹. Les premières traces de néo-ruralité seraient apparues après 1968 et les mouvements sociaux qui l'ont marqué. Elle rappelle l'étude des sociologues Bertrand Hervieu et Danièle Hervieu-Léger qui se sont penchés sur le phénomène dans le cadre d'une enquête sur les communautés de l'Ardèche de 1976 à 1980 et plus particulièrement sur ces migrations « utopiques » – selon leurs termes¹². En effet, les événements de mai 1968 ont été un terreau fertile au désir de migration, de par leur rejet de la société actuelle et de ses valeurs, voire même du système dans son ensemble. La campagne est alors apparue comme un espace vierge quasi utopique, détaché du système capitaliste, porteur de valeurs positives comme la convivialité et d'un rapprochement avec la nature – en lien avec le mouvement hippie. A la suite du déclin démographique amorcé dès le XIX^e siècle, le bâti était moins cher, facilement accessible à tous, permettant ainsi à de nombreuses personnes de s'installer dans cette campagne idéalisée. La vie en communauté fut prépondérante pour cette première génération qui profita des « déserts » pour transformer la campagne en milieu d'expérimentation sociale. Cette première vague se solda cependant par un échec assez lourd : dès l'année 1975 selon Danièle Léger¹³, près de 95% des communautés se sont effondrées et leurs occupants sont retournés vers la ville ou se sont tournés vers d'autres formes comme l'agriculture ou l'artisanat ; ils formeront une partie de deuxième génération.

Une deuxième phase de migration néo rurale s'amorce après les années 1975 et dure jusqu'en 1985. Moins utopistes que les premiers, les néo-ruraux de cette époque ont davantage tenté de s'intégrer à la population locale. Cette deuxième phase a été surnommée la vague des « néo paysans », car elle s'est tournée plus massivement vers l'agriculture et a tourné le dos au modèle précédent après la chute du mode de vie de la communauté.

Les troisième et quatrième vagues de migrations se sont déroulées respectivement de 1985 à 1995 et de 1995 à 2005. Avec l'augmentation de l'urbanisation, les néo-ruraux s'installent à la campagne pour des raisons économiques ; dès lors, il ne s'agit pas toujours d'un choix de vie, ces populations ont parfois été chassées de la ville par la hausse des loyers et le coût de la vie

11 ROUVIÈRE Catherine, Migrations utopiques et révolutions silencieuses néorurales depuis les années 1960, in : *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 133, 2016, pp. 127-146.

12 HERVIEU Bertrand, HERVIEU-LÉGER Danièle, *Le retour à la nature : « au fond de la forêt... l'Etat »*, Paris : Seuil, 1979, 234 p.

13 LÉGER Danièle, Les utopies du « retour », in : *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, 1979, 29(1), pp. 45-63.

trop élevé. Catherine Rouvière note que ces populations ont su profiter des avancées des premières vagues de néo-ruraux pour s'installer, en utilisant les réseaux préexistants pour s'intégrer plus rapidement ou en profitant plus massivement des infrastructures mises en place.

Enfin, depuis 2005, Rouvière met en avant l'existence d'une cinquième vague au sein de laquelle elle distingue une partie reprenant l'état d'esprit de la première vague et qui s'installe, volontairement ou non, dans des habitats plus simples comme des cabanes ou des yourtes et qui s'identifie au mouvement libertaire et altermondialiste. Une seconde partie de ces néo-ruraux actuels est appelée par Catherine Rouvière les « nouveaux autarciques », pour désigner ceux qui ont fait de leurs pratiques agricoles un combat politique. Ces néo-ruraux ont complètement changé de vie et vont parfois jusqu'à embrasser la vie paysanne, avec une prédisposition pour l'agriculture biologique. Rouvière distingue également au sein de cinquième vague une sous-catégorie plus restreinte qui elle se rattacherait davantage aux troisièmes et quatrièmes vagues. Elle serait constituée de néo-ruraux venus profiter du cadre de vie de la campagne, mais sans changer de travail ; ils ont profité des nouvelles technologies, en particulier du développement de l'internet et du télétravail, pour trouver un confort de vie jusque-là associé à la ville. Dans certains cas, ces néo-ruraux ont eux-mêmes contribué à ce développement et permis à certaines communes de se doter de nouvelles infrastructures. Plus érudite que la population locale, cette catégorie de néo-ruraux apporte ainsi son savoir qu'elle fait partager localement en créant des structures tournées vers le service.

Si l'étude de Catherine Rouvière s'est concentrée sur l'Ardèche, qui fut parmi les premières régions à avoir connu la migration, elle n'est pas la seule à profiter de cette migration. Dans sa thèse *Renouveaux des campagnes françaises : évolutions démographiques, dynamiques spatiales et recompositions sociales* (2012), Pierre Pistre a ainsi déterminé plusieurs lieux attirant particulièrement les populations néo rurales. Les espaces les plus prisés se situent dans l'arrière-pays méditerranéen et le sud-ouest du pays, qui bénéficient d'un cadre de vie agréable, mais aussi relativement onéreux. Ils attirent donc en priorité la tranche la plus âgée des néo-ruraux, notamment les jeunes retraités ou les actifs en fin de carrière qui ont les moyens financiers adéquats pour y acquérir le bâti. Quant à l'Ardèche, elle attire plutôt les néo-ruraux libertaires et les néo campagnards.

Mais Pierre Pistre met également en avant de nouvelles régions émergentes, comme l’Auvergne et le Limousin, où des politiques régionales ont été mises en place pour faciliter l’installation de nouveaux arrivants ; en effet, face à une population locale vieillissante, ces régions tentent d’attirer des néo-ruraux pour se renouveler. La région Centre attire quelques néo-ruraux, mais sans comparaison à la moitié sud de la France. Quant aux régions du Nord, elles sont jugées peu attractives et enregistrent donc peu de soldes migratoires positifs.

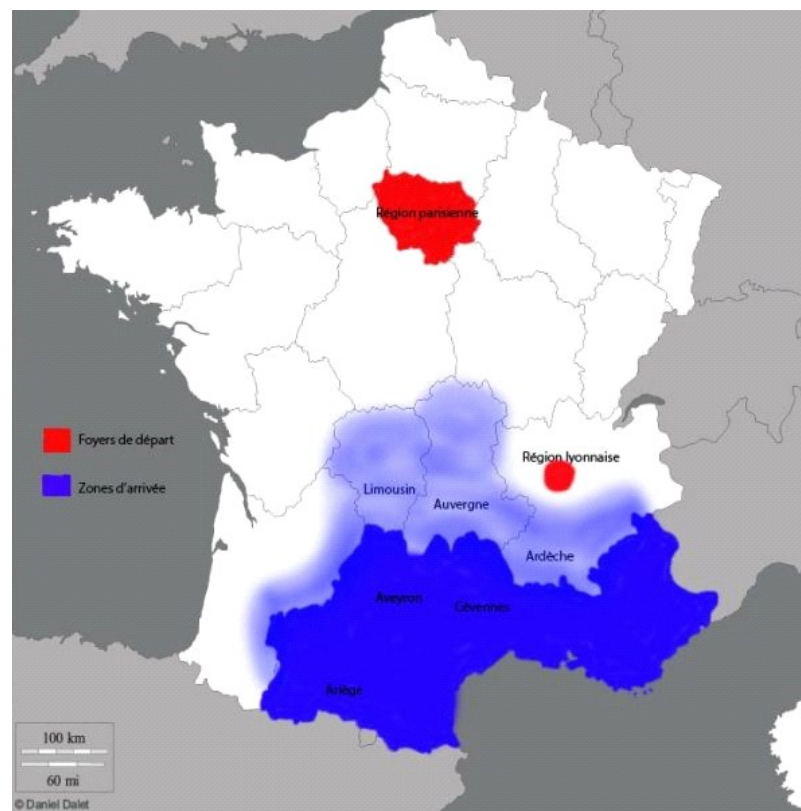


Figure 1 : Carte des plus grands foyers de départ des néo-ruraux et leurs zones d'arrivée (beforeclass.eu) selon les travaux de Pierre PISTRE

La carte présentée ci-dessus, réalisée d’après les travaux de Pierre Pistre, montre donc bien les foyers de départ des néo-ruraux, dont la majorité vient de la région parisienne, où le mode de vie urbain peut apparaître sous sa forme la plus accomplie. Un autre foyer existe dans la métropole lyonnaise, aux portes des zones plébiscitées par les néo-ruraux. Les zones d’arrivées, représentées en bleu, confirment l’attrait des régions du sud de la France et la montée du Limousin et de l’Auvergne notamment.

Si l'on peut ainsi rassembler la majorité des néo-ruraux en différents épisodes et plusieurs régions, chaque individu se distingue par ses propres motivations. Selon l'enquête de l'institut IPSOS en 2003, la recherche d'une meilleure qualité de vie est le premier critère nommé par les personnes interrogées. Les citoyens seraient en effet en quête d'une vie moins stressante, moins chère ou encore d'un environnement moins pollué.

Pour éclairer les raisons de ces migrations, les chercheurs Louis Roy, Sylvain Paquette et Gérald Domon ont effectué en 2005 une enquête au Québec, au terme de laquelle ils ont distingué deux groupes : ceux cherchant à gagner la campagne et ceux cherchant à fuir la ville¹⁴. Les deux groupes présentent tout d'abord des points communs : ils effectuent leur migration après trente ans et généralement en famille. La possibilité d'agrandir leur espace de vie voire de se retirer de la société est aussi un critère important. De même, toutes les personnes interrogées avaient déjà séjourné en milieu rural, dans le cadre de vacances par exemple, et en avaient gardé de bons souvenirs, ce qui les a confortées et assurées dans leur désir de migration ; leurs souvenirs ont d'ailleurs aussi influencé le choix de leurs nouveaux foyers.

Cependant, une partie des personnes interrogées n'apparaissent pas particulièrement attirées par la campagne, notamment car ils n'ont pas eu avec elle la même expérience que les autres néo-ruraux. Cherchant plutôt à fuir la ville pour diverses raisons, le milieu rural apparaît alors comme une solution à leurs problèmes. Certaines personnes ont quitté la ville pour des raisons économiques : avec la crise du début des années 1990, nombre de citoyens n'ont plus eu les moyens de financer un train de vie décent en milieu urbain et sont donc partis chercher à la campagne un coût de la vie réduit. D'autres fuient la ville pour son style de vie qu'ils jugent trop stressant et vont chercher le calme de la campagne. Enfin, certaines personnes choisissent une migration en milieu rural pour rejoindre des membres de leur famille, critère qui les influence naturellement dans leurs choix d'installation.

Malgré l'apport indéniable de cette étude, il faut cependant souligner qu'elle a été réalisée il y a plus de dix ans, sur un échantillon de cinquante personnes et dans un pays qui, bien qu'en partie francophone et de culture occidentale, n'est pas la France. Ce mémoire vise donc à déterminer les motivations propres des néo-ruraux interrogés.

14 ROY Louis, PAQUETTE Sylvain, DOMON Gérald, La campagne des néoruraux : motifs de migration, territoires valorisés et usages de l'espace domestique, in : *Recherches sociographiques*, 46(1), 2005, pp. 35-36.

La néo-ruralité est donc un phénomène avec de multiples visages à travers l'histoire, des premiers hippies venus chercher un mode de vie alternatif aux néo paysans qui ont décidé de travailler la terre en passant par les retraités venus profiter de leurs vieux jours dans un milieu qu'ils jugent plus confortable. Au-delà de cette diversité, deux courants principaux se dégagent au cours de ces cinquante années de migration : les néo-ruraux qui veulent quitter la ville et ceux qui cherchent à gagner la campagne. Ces deux groupes se distinguent notamment par leurs motivations et leurs imaginaires : ceux qui veulent quitter la ville le font le plus souvent par choix, pour s'éloigner du stress ou d'une vie jugée trop chère, alors que ceux qui veulent rejoindre la campagne cherchent plutôt à « se rapprocher de la nature » ou à vivre « plus simplement ». On remarque que c'est ce deuxième cas de figure qui est le plus porteur d'imaginaire sur le mode de vie rural.

2. L'imaginaire rural au cœur des migrations des néo-ruraux

L'environnement et la nature sont des facteurs d'idéalisation centraux pour de nombreux néo-ruraux. Dans leurs articles sur les néo-ruraux dans le Limousin, Frédéric Richard, Julien Dellier et Greta Tommasi ont interrogé des néo-ruraux sur les raisons de leur départ de la ville et le champ lexical de la nature apparaît important, les individus interrogés parlant de « cadre de vie », de « proximité avec la nature » ou encore de « fuir la ville » : « *À cet égard, outre les nuances locales, l'enquête de terrain est sans ambiguïté ; qu'il soit évoqué en termes de « nature », de paysage, de cadre de vie, de ressource productive, d'opportunités récréatives, etc., l'environnement occupe une place centrale, voire fondatrice, dans les projets migratoires et résidentiels des nouveaux habitants.* »¹⁵.

D. Smith et D. Phillips ont utilisé dans un article de 2001¹⁶ le terme de *greentrification* pour désigner la venue d'une classe moyenne supérieure dans les campagnes anglaises, attirée par les espaces ruraux. Cette notion est aussi visible dans l'article de Frédéric Richard qui démontre le poids très important des paysages et de l'environnement dans le choix de la migration dans les campagnes : « *Ils agissent comme l'expression visible d'une aspiration*

15 RICHARD Frédéric, DELLIER Julien, TOMMASI Greta, Migration, environnement et gentrification rurale en Montagne limousine, in : *Revue de géographie alpine*, 2014, 102-3 ; disponible en ligne : <http://journals.openedition.org/rga/2525>, mis en ligne le 1^{er} février 2015 [consulté le 08 Mars 2019].

16 SMITH D. P. et PHILLIPPS D.A., Socio-cultural representations of greentrified Pennine rurality, in : *Journal of Rural Studies*, vol. 17 (4), 2001, pp. 457-469.

généralisée à un retour vers des formes plus conviviales de sociabilités locales (la « communauté villageoise ») ainsi qu'à des modes de vie plus conformes aux liens traditionnels que les Britanniques seraient supposés entretenir avec la ruralité, voire la nature »¹⁷. Ainsi, la campagne, en particulier la plus éloignée, est vue par beaucoup comme un refuge, un lieu loin de la ville et de ceux que certains appellent sa « souillure », un endroit où les contacts humains sont plus fréquents et réels.

Si cette envie de nature est perceptible dès les premiers vagues d'arrivée des néo-ruraux, ce n'est pourtant pas cette nature qui a attiré le mouvement dit « hippie » dans les campagnes françaises mais davantage le désir de créer une nouvelle société autour du concept de communauté. C'est ce qu'a montré en 1979 Danièle Léger dans son article « Les utopies du 'retour' »¹⁸ : les premiers néo-ruraux voyaient dans le monde rural un formidable espace d'expérimentation sociale, isolé de l'influence de la ville et de la société moderne, où ils pourraient s'essayer à la vie en communauté, loin des normes de la société capitaliste. Mais la majorité de ces communautés s'écroulèrent à partir de 1975 et leurs membres rentrent en ville ou se fondent dans la seconde génération.

Mais les différentes utopies ont aussi varié dans le temps et parfois même radicalement : nous avons vu que la deuxième vague de néo-ruraux avait abandonné le système de communauté pour se recentrer sur une vie plus traditionnelle du milieu rural autour de la relation homme-femme-enfant, et se tourner plus souvent vers l'agriculture – d'où l'appellation par certains auteurs comme Danièle Léger de « néo paysans ». L'auteur en a justement rencontré lors de son enquête en 1979 et décrit ainsi :

« Cette nouvelle période marque, en effet, la fin des tentatives communautaires d'inspiration libertaire, le triomphe du couple et des relations traditionnelles entre hommes et femmes, entre parents et enfants, la victoire de l'idéologie du travail, du « labeur créatif » sur la fête communautaire et le retour en force du réalisme économique »¹⁹

17 RICHARD Frédéric, La gentrification des « espaces naturels » en Angleterre : après le front écologique, l'occupation ?, in : *L'Espace Politique*, 2010, 9(3) ; <http://journals.openedition.org/espacepolitique/1478>, mis en ligne le 20 janvier 2010 [consulté le 05 Mars 2019].

18 LÉGER Danièle, Les utopies du « retour », in : *Actes de la recherche en sciences sociales*, 29, 1979, pp. 45-63.

19 *Ibidem*, p. 50.

Par ailleurs, Danièle Léger a remarqué un désir de revenir à un supposé « âge d'or » des sociétés rurales traditionnelles, persuadés que la société est sur le déclin, voire proche de la destruction et que le retour à la nature est le seul moyen d'échapper à la décadence du monde urbain, en rejoignant des « déserts » humains, en abandonnant le système de communauté et toutes les avancées sociales qu'il avait engendrées, en particulier les relations hommes-femmes ou parents-enfants.

Mais ces néo paysans ou néo artisans de la seconde génération y ont aussi apporté leur vision de la nature, qui se rapproche de celle de la première génération, bien que remaniée et nuancée, passant d'un abandon total à celle-ci à un système fondé plutôt sur l'équilibre entre homme et nature : dès lors, les néo paysans ont pratiqué leur activité agricole en suivant ce qu'ils pensent être les « lois de la nature ».

Ce leitmotiv de la nature se retrouve au sein de la dernière vague de néo-ruraux, qui souhaitent quant à eux revenir à un mode de vie plus simple et proche de la nature. Là où Danièle Léger pointait « l'ambiguïté des utopies néo rurales », Madeleine Sallustio dans son article de 2018 intitulé « Le 'retour à la terre' : entre utopie et nostalgie » montre que cette dernière génération a un rapport plus distant à cette nostalgie, exacerbée dans leurs choix de se tourner vers certaines techniques rurales anciennes :

« En effet, il ne faudrait pas voir en ces initiatives communautaires un vague balancement entre un idéal intangible et un passé mythifié. L'existence même du projet néo-paysan prend vie avant tout dans le présent, dans une volonté passionnelle de suivre les rythmes naturels, les intuitions et les besoins de convivialité de ses acteurs. »²⁰

Cette manière de penser et de voir la nature peut être rapprochée de la seconde vague de migrations et de ses idées de retour à un supposé âge d'or, mais en y ajoutant certaines méthodes modernes.

D'autres néo-ruraux parmi les migrations les plus récentes voient quant à eux le monde rural non pas spécifiquement par le prisme de la nature mais par celui des petits villages, ceux qu'ils jugent « typiques » ou « de caractère » : l'imaginaire rural se définit ici à travers le bâti et les paysages que certains veulent immaculés et le moins anthropisés possibles. Cet imaginaire est symptomatique des néo-ruraux s'installant à proximité des villes pour profiter du cadre de vie, mais en continuant à travailler quotidiennement en milieu urbain.

20 SALLUSTIO Madeleine. « Le retour à la terre » : entre utopie et nostalgie : Le cas des collectifs de néo-paysans en France, in : *Conserveries mémorielles*, 2018, 22, p. 20.

Il est aussi important de rappeler que néo-ruraux et locaux n'ont pas la même vision de l'avenir pour les petites communes où ils habitent, divergences qui peuvent engendrer des conflits, notamment concernant tout désir de changement qui risquerait de « dénaturer » l'endroit, choisi justement par des néo-ruraux pour leur « authenticité ».

Pour exemple, Yves Gilbert a étudié le conflit qui a éclaté entre des néo-ruraux et les locaux dans le petit village de 214 habitants de San Garlic près de Perpignan, à propos de l'installation d'infrastructures dans le village²¹. Les néo-ruraux, en grande majorité issus de classes socioéconomiques aisées, avaient choisi cette commune justement pour son cadre jugé authentique, de par sa situation dans un milieu encore peu artificialisé :

« Au contraire, il est juché sur une hauteur, les maisons sont groupées autour du château en ruines et de l'église et étagées sur le relief. Elles sont, en général, de bonne taille. Les rues sont revêtues, dans certaines parties du village, de matériaux nobles et les réseaux électriques et de téléphonie sont invisibles. Il s'agit donc d'un « village de caractère » situé légèrement en retrait de la limite de l'agglomération urbaine et adossé à un plateau accidenté de terres aujourd'hui très sauvages où subsistent quelques vignes et plantations d'oliviers au milieu de landes et de garrigues »²².

La construction d'une salle a donc engendré un conflit entre deux communautés : les locaux qui souhaitent la construction d'une salle polyvalente pour permettre une valorisation de leur territoire, opposés à une association, l'« Association de défense de San Galdric », en très grande majorité composée de nouveau arrivants, issus de classes socioéconomiques supérieures et pour qui la construction de cette salle dénaturerait le territoire de la commune. Entre ces deux groupes, Yves Gilbert montre « un choc des imaginaires » :

« D'un côté, les anciens habitants qui chercheraient à tirer profit d'un patrimoine qui a perdu, à leurs yeux, sa valeur (crise de la viticulture) et qui ne voient comme solution que la vente de leurs terrains au prix du terrain à bâtir et donc qui cherchent à rendre urbanisable une partie du territoire (approvisionnement en eau, plan local d'urbanisme à revoir, aménagement d'une salle polyvalente, etc.). De l'autre, les nouveaux habitants, venus dans ce village en raison de la qualité de son environnement et de sa relative rusticité ou « authenticité » et qui verraient cet environnement se dégrader en cas d'urbanisation supplémentaire, voire qui craindraient la dépréciation de leur propre patrimoine immobilier »²³

21 GILBERT Yves, Migrations urbaines en milieu rural : diversification sociale et recomposition du politique, in : *Espaces et sociétés*, vol. 143, no. 3, 2010, pp. 135-149.

22 *Ibidem*, p. 142.

23 GILBERT Yves, Migrations urbaines en milieu rural : diversification sociale et recomposition du politique, in : *Espaces et sociétés*, vol. 143, no. 3, 2010, p. 144.

Ce choc des imaginaires est donc causé par une divergence de représentation du travail, du territoire et du patrimoine. Les néo-ruraux, qui n'ont pas le passif de vie des populations implantées là depuis plus longtemps, en ont dès lors une perception altérée.

3. Les néo-ruraux au village : quelles intégrations ?

Ainsi, les différents épisodes de migration néo rurale ne se sont pas passés sans heurts, avec une population locale qui n'a pas toujours vu d'un très bon œil l'arrivée de cette masse de citadins.

Aujourd'hui encore, les néo-ruraux ont mauvaise presse. Certaines affaires concernant des conflits entre certains néo-ruraux – qui d'ailleurs sont parfois des vacanciers ayant une maison secondaire, mais sont néanmoins qualifiés de néo-ruraux dans les médias – et des locaux autour du bruit par exemple ont pu avoir un grand retentissement : on pense notamment à l'affaire de Maurice le coq de l'île d'Oléron : le gallinacé s'était retrouvé au cœur d'un affrontement entre ses propriétaires et leurs voisins, qui avaient porté plainte à cause du chant du coq qui les réveillerait aux aurores. Deux ans plus tard, la justice avait penché du côté des propriétaires, après que l'animal soit devenu un véritable emblème sur l'île ; l'affaire a bénéficié d'une large couverture médiatique dans les journaux régionaux et nationaux, où elle était présentée comme le symbole des conflits entre « ruraux » et « nouveaux arrivants »²⁴

Or, toutes ces affaires sont susceptibles d'alimenter certaines idées reçues sur les néo-ruraux qui passent dès lors pour des « bobos » qui ne viendraient à la campagne que pour profiter des paysages, mais sans en accepter certains côtés comme des bruits et des odeurs jugés désagréables.

Catherine Rouvière dans ses travaux a mis en lumière le fait que le taux de présence des néo-ruraux par rapport à la population locale avait un poids sur les relations qu'il entretenait

« Là où les néo ruraux constituent un groupe important dans la commune les rapports avec la population locale sont généralement satisfaisants... En revanche lorsque le milieu local est largement majoritaire il manifeste une forte opposition... »²⁵

24 « Sur l'île d'Oléron, la justice autorise le coq Maurice à continuer de chanter », *Le Monde* [en ligne], 5 septembre 2019 ; article disponible sur le site www.lemonde.fr

25 ROUVIÈRE Catherine, Migrations utopiques et révolutions silencieuses néorurales depuis les années 1960, in : *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 133, 2016, pp. 127-146.

La première vague de néo-ruraux, arrivée après les événements de mai 1968, est probablement celle qui a déclenché le plus de conflits : constituée en majorité de jeunes issus d'un milieu plutôt aisé et des mouvements de mai 68, influencée par le mouvement hippie, cette population s'est confrontée à des locaux plus conservateurs. Ces derniers ont accueilli avec un certain mépris – mais aussi une certaine curiosité – ces premiers néo-ruraux souvent vus comme de doux rêveurs. Nous l'avons vu, ils se sont pour la plupart regroupés en communauté, mais n'ont que peu de contacts avec le monde extérieur ; leur mode de vie libéré s'est dès lors c'est heurté de manière frontale aux modes de vie encore très traditionnels des campagnes de cette époque.

Catherine Rouvière a elle aussi mis en lumière ce « choc des imaginaires », avec une différence de représentation du travail, du territoire et du patrimoine. Dans sa thèse, *Migrations d'agrément et nouveaux habitants dans les moyennes montagnes françaises : de la recomposition sociale au développement territorial. L'exemple du Diois, du Morvan et du Séronais* »²⁶ Françoise Cognard confirme cet affrontement et en décrivant un accueil froid et suspicieux de la part des habitants et une attente vis-à-vis des réactions des nouveaux ruraux. Elle décrit même un phénomène de hiérarchisation des migrants, entre ceux qui ont des liens sur place et ceux qui n'en ont pas ; elle nuance néanmoins ces propos, en rappelant que la détermination de l'intégration est subjective entre les individus : chaque acteur du village – qu'il s'agisse des maires ou des voisins – se comportera différemment.

Ces conflits de valeurs semblent moins nombreux avec la deuxième vague, qui a davantage tenté de s'intégrer à la population locale. Il est important de rappeler qu'elle s'est également tournée majoritairement vers l'agriculture – même si beaucoup se sont aussi employés comme saisonniers ou artisans – mais ces néo-ruraux possédaient une éducation et une connaissance de l'administration plus développée que la population locale, ce qui leur a permis de demander des aides pour aider à leur implantation ; ces pratiques furent assez mal perçues par la population agricole locale, pour qui demander ce genre d'aide n'était pas dans leurs valeurs – la peur de passer pour des « assistés » – et les néo agriculteurs utilisant cette méthode furent souvent taxés de « concurrence déloyale». Catherine Rouvière dénombre d'autres types de

26 COGNARD Françoise, *Migrations d'agrément » et nouveaux habitants dans les moyennes montagnes françaises : de la recomposition sociale au développement territorial. L'exemple du Diois, du Morvan et du Séronais*, thèse de géographie présentée à Clermont Ferrand sous la direction de Jean-Paul Diry, 2012, p. 374.

conflits comme la coupe du bois, le passage de troupeaux d'élevage ou bien encore les débats autour de la chasse²⁷.

Le conflit peut venir, comme le montre Françoise Cognard, d'une méconnaissance par les néo-ruraux de certaines « règles » implicites régissant le monde rural, en particulier concernant les terres et les terrains, à laquelle s'ajoute le refus de certains locaux que des nouveaux arrivants abordent ces sujets – « *la terre ça ne regarde pas les nouveaux habitants !* »²⁸.

Un autre exemple a été développé pour l'espace anglais par Frédéric Richard qui a montré que la gentrification causée par l'arrivée de nouvelles populations a relégué certains des locaux à des rôles « subalternes » : « *Ainsi, à l'occasion d'échanges informels ou d'entretiens semi-directifs conduits avec des résidents relativement modestes, n'appartenant en tout cas pas aux middle classes, ceux-ci ont spontanément et très tôt exprimé leur positionnement "subalterne" au sein de la "hiérarchie" sociale locale* »²⁹. En effet, les néo-ruraux se sont parfois appropriés des espaces anciennement publics qu'ils ont privatisés et couplés dans certains hameaux et villages à un contrôle social important des espaces publics. À cela s'est ajouté une forme d'exclusion des populations les plus modestes par la gentrification et donc l'augmentation des prix de l'immobilier.

Cependant, les migrations ne sont pas seulement causes de conflit. Les populations néo rurales ont pu modifier la campagne de façon « positive », notamment par la revitalisation de villages abandonnés par leurs occupants, partis chercher du travail dans des bassins d'emploi plus peuplés – on note d'ailleurs la contradiction de ces mouvements de population qui se croise, chacun allant finalement chercher une vie meilleure chez l'autre. Par ailleurs, des néo-ruraux ont aussi introduit de nouveaux concepts comme le circuit court ou les Associations

27 ROUVIÈRE Catherine, *Retourner à la terre. L'utopie néo-rurale en Ardèche depuis les années 1960*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2015, 502 p., p. 183.

28 COGNARD Françoise, *Migrations d'agrément » et nouveaux habitants dans les moyennes montagnes françaises : de la recomposition sociale au développement territorial. L'exemple du Diois, du Morvan et du Séronais*, thèse de géographie présentée à Clermont-Ferrand sous la direction de Jean-Paul Diry, 2012, p. 375.

29 RICHARD Frédéric, La gentrification des « espaces naturels » en Angleterre : après le front écologique, l'occupation ?, in : *L'Espace Politique*, 2010, 9(3) ; <http://journals.openedition.org/espacepolitique/1478>, mis en ligne le 20 janvier 2010 [consulté le 10 Septembre 2019].

pour la Maintien de l'Agriculture Paysanne (AMAP) qui mettent en lien consommateur et producteur et ont permis de changer le monde agricole et de sauver quelques producteurs.

Parfois même, les néo-ruraux se sont mobilisés avec la population locale pour de grandes causes, la plus célèbre étant l'opposition au projet d'agrandissement de la base militaire du Larzac dans les années 1970, qui a fait se rassembler locaux et néo-ruraux – lesquels occupent aujourd'hui toujours les lieux qu'ils ont défendus ardemment pendant près de dix ans – ou, plus récemment, de grands projets immobiliers ou touristiques. Cependant, il faut là aussi souligner des divergences : alors que la population locale s'est davantage battue contre des projets qui mettaient en danger ses terres – comme des barrages – les néo-ruraux ont résisté contre des projets de centrale nucléaire, de lignes à haute tension ou d'autres plans pouvant porter atteinte à l'intégrité du paysage rural qu'ils étaient venus chercher.

Un autre grand apport des néo-ruraux a été leur apport culturel ; comme nous l'avons vu, les populations arrivées du milieu urbain bénéficient souvent d'une éducation plus développée et sont surtout habituées à un accès relativement large à la culture. Elles ont donc participé à la construction de bibliothèque, ont permis la tenue de festivals divers, ont créé des associations et mis en place diverses activités culturelles. Cette situation a cependant ses inconvénients, au-delà de conflits de valeurs, avec une gentrification culturelle puis immobilière, comme ce fut le cas dans la campagne anglaise étudiée par Frédéric Richard³⁰.

Les néo-ruraux ont aussi apporté de nouveaux concepts politiques peu présents dans le monde rural, comme la démocratie participative. Dès les élections suivant leurs installations en 1977, ils demandèrent plus de transparence et participèrent à la mise en place d'une démocratie participative dans le cadre de décisions à impact local. Leur venue a aussi permis de développer infrastructures et services ; habitués à la proximité de multiples services et au confort de la vie urbaine, les néo-ruraux se sont battus pour le raccordement aux services communs, comme l'eau et l'électricité, parfois encore absente dans certaines campagnes reculées au début de la seconde moitié du XX^e siècle. Dans les dernières décennies, c'est l'internet qui est devenu leur nouveau cheval de bataille, en particulier de la part de populations utilisant le télétravail. Enfin, dans le cadre de la revitalisation que nous avons déjà

30 RICHARD Frédéric, La gentrification des « espaces naturels » en Angleterre : après le front écologique, l'occupation ?, in : *L'Espace Politique*, 2010, 9(3) ; <http://journals.openedition.org/espacepolitique/1478>, mis en ligne le 20 janvier 2010 [consulté le 10 Septembre 2019].

mentionnée, l'arrivée des néo-ruraux a pu permettre le maintien ou la réouverture d'écoles ou de cantines, ainsi que le développement ou l'extension du ramassage scolaire.

Si nous nous intéressons plus particulièrement à la région où j'ai mené notre enquête, nous pouvons voir que dans leur article traitant de la néo-ruralité dans la montagne limousine, Frédéric Richard, Julien Dellier et Greta Tommasi ont mis en avant plusieurs points communs avec l'Ardèche. En effet, les néo-ruraux limousins ont aussi eu un impact sur les territoires où ils se sont installés : ils ont eu à cœur de réhabiliter et restaurer l'habitat traditionnel, mais aussi des jardins dont beaucoup étaient en friche, tout en les modifiant par l'introduction de nouvelles essences³¹.

De même, à l'instar des néo-ruraux ardéchois, les nouveaux arrivants en Limousin n'hésitent pas à s'investir dans des causes environnementales par la lutte militante : combats pour la promotion du circuit court, défense de l'environnement et de l'écologie, etc. Cependant, ces combats causent parfois des tensions avec la population locale et les auteurs ont montré comment la proposition d'un texte touchant à l'écologie (forêts, indépendance énergétique, etc.) par les néo-ruraux lors de l'élection municipale de 2014 des communes de Faux-la-Montagne, Gentioux-Pigerolles et Royère-de-Vassivière a provoqué une grogne de la population locale et la défaite des candidats les plus proches des néo Limousins³².

La question de l'intégration des néo-ruraux est donc complexe et de nombreux aspects sont à prendre en compte : les nouveaux arrivants ont pu engendrer ou contribuer à l'installation d'infrastructures et de services mais les conflits ont aussi été – et sont encore – nombreux avec les locaux, du fait de divergences de perception du lieu de vie ou encore de la gentrification, étudiée par plusieurs auteurs, conséquence de l'arrivée de populations issues de classes socioéconomiques différentes de celles des locaux.

31 Richard Frédéric, Dellier Julien, Tommasi Greta, Migration, environnement et gentrification rurale en Montagne limousine, in : Revue de géographie alpine, 2014, 102-3, disponible en ligne :

<http://journals.openedition.org/rga/2525>, mis en ligne le 1^{er} février 2015 [consulté le 11 Septembre 2019]

32 *Ibidem*.

II. LES JARDINS MOYENS D'EXPRESSION DE SOI

1. Le jardin reflet d'une nature idéalisée

Le concept de jardin suscite avant tout un imaginaire de fleurs, d'arbres, d'herbe... autant de notions qui renvoient à la nature, au cœur du jardin, dont elle est la représentation directe. Néanmoins, chaque culture possède une certaine vision de la nature, indissociable de son milieu, de ses croyances ou de son histoire, et les jardins apparaissent ainsi comme le reflet de la société qui les crée, dont ils illustrent les croyances, technologies et modes de pensée. Les jardins chinois sont ainsi différents des jardins occidentaux, car la pensée et le rapport à la nature de leurs créateurs y sont justement différents.

Cependant, il faut aussi rappeler que le rapport à la nature a évolué avec le temps. La nature, qui inspirait autrefois une certaine crainte chez l'homme car synonyme de danger, a peu à peu évolué à mesure qu'il a appris à la maîtriser.

Les origines du jardin sont très anciennes et incertaines. Comme le rappellent Maurice Levy et Pierre Grimal, « *étymologiquement, un jardin est un enclos, un endroit réservé par l'homme, où la nature (les plantes, les eaux, les animaux) est disposée de façon à servir au plaisir de l'homme.* »³³. Les premières traces écrites nous viennent de Mésopotamie, où les Babyloniens avaient tenté de recréer le jardin fantasmé, appelé « paradis » – ce mot, dérivé du vieux perse *paradaida*, désigne les plantations, les terres cultivées, jardins et vergers. Depuis, les jardins ont évolué et pris différentes formes pour remplir diverses fonctions : le jardin d'agrément, créé pour le plaisir de l'arpenter et composé en majorité de fleurs et de végétaux choisis pour leur valeur esthétique, le jardin potager qui est dédié à la culture de légumes pour la consommation humaine ou encore le jardin botanique, consacré à l'étude et la culture de végétaux plus ou moins exotiques.

Ainsi, le jardin est un lieu privilégié de la relation entre l'homme et son environnement naturel et peut même apparaître comme une parfaite vision de la nature ; d'où son importance

33 ENCYCLOPEDIA UNIVERSALIS, LEVY Maurice et GRIMAL Pierre, Jardins : de l'Antiquité aux Lumières ; disponible en ligne : <http://www.universalis-edu.com/distant/bu.univ-rennes2.fr/encyclopedie/jardins-de-l-antiquite-aux-lumieres/> [consulté le 05 Mars 2019]

centrale pour les néo-ruraux. Frédéric Richard insiste sur l'intérêt des néo-ruraux anglais pour le paysage, qui s'exprime notamment dans la façon dont ceux-ci s'occupent de leurs cottages, « ... les entretiens conduits auprès des gentrificateurs ont confirmé l'investissement de ces derniers dans leur cottage qu'ils perçoivent et présentent souvent comme un élément fondamental de leur ancrage et de leur sentiment d'appartenance au Lake District. Il constitue alors le meilleur moyen de collaborer activement à la production d'un paysage singulier, celui-là même qui a motivé leur implantation dans la région. »³⁴

Le jardin peut aussi être l'expression d'un militantisme : ainsi, on situe les premiers jardins partagés modernes à New-York au début des années 1970, dans le cadre du mouvement politique *guerilla gardening*, dont le but était de transformer des terrains abandonnés en jardins partagés. Liz Chisty fut une des pionnières de ce mouvement et le premier jardin partagé porte d'ailleurs son nom – le Liz Christy Garden. Le mouvement s'est perpétué jusqu'à aujourd'hui et concerne désormais toutes les actions visant à reverdir la ville. Ce mouvement activiste écologique est implanté dans de nombreux pays, dont la France. Selon le site internet français de l'organisation, « nos objectifs, nos revendications et nos outils sont très variés pour repenser la ville et les espaces publics qui nous entourent. Que ça soit pour se battre contre la privatisation ou le délaissement des terres, pour retrouver le contact avec la terre ou les gestes du jardinage, pour se faire plaisir, rencontrer ses voisins de manière conviviale, expérimenter "l'agriculture urbaine" ou pour faire du "street art" végétal... »³⁵.

Le jardin peut aussi être le marqueur d'une classe sociale ou d'une certaine vision de celle-ci, comme l'ont démontré Jean-Valéry Marc et Denis Martouzet (2012) qui ont étudié les jardins de Fort-de-France en Martinique. Ils ont ainsi mis en avant les différents types de jardins, bien visibles entre les quartiers aisés de la ville et ceux plus populaires³⁶.

En effet, les quartiers populaires de Fort-de-France comportent une grande majorité de jardins créoles traditionnels, caractérisés par un jardin potager et botanique avec des végétaux pour la

34 RICHARD Frédéric, La gentrification des « espaces naturels » en Angleterre : après le front écologique, l'occupation ? in : *L'Espace Politique*, 2010, 9(3), disponible en ligne : <http://journals/openedition.org/espacepolitique/1478> , mis en ligne le 20 janvier 2010 [consulté le 05 Mars 2019]

35 Voir le site internet du mouvement www.guerilla-gardening-france.fr.

36 MARC Jean-Valéry et MARTOUZET Denis, *Le jardin créole à Fort-de-France : du paysage à l'aménagement*, in : Les jardins dans la ville entre nature et culture, Menozzi Marie-Jo (dir.), Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2014, pp. 57-69.

plupart originaires de l'île, mais aussi un grand nombre de plantes médicinales utiles au quotidien. Ces jardins créoles apparaissent alors comme créateurs de liens sociaux : le troc et le don y sont courants et leur production sert d'alimentation d'appoint pour une population fortement touchée par le chômage. La vente des produits de ces jardins peut aussi servir de revenus complémentaires.

En revanche, dans les quartiers plus aisés de la ville, composés de populations appartenant aux classes socioéconomiques supérieures, les jardins créoles se raréfient car les habitants ont fait le choix de jardins européens standardisés. On y trouve alors peu de plantes locales ou de potagers et alors que les jardins créoles sont souvent délimités par de petites barrières en bois, ceux-ci se caractérisent par de grands murs, parfois hauts de plus de 1,50m. Pour les auteurs, ces jardins symbolisent en fait la volonté de ces classes aisées de se démarquer des autres quartiers et de mettre en scène leur réussite sociale. Ils sont calqués sur le modèle occidental de la banlieue pavillonnaire, avec une pelouse soigneusement tondue et quelques arbres par exemple. Marc et Martouzet soulignent également que ces jardins où tout est contrôlé renvoient pour leurs créateurs à une image de puissance et de contrôle de la nature qui répond au sentiment de maîtrise de leurs propres vies.

La vision de la nature est donc influencée par de multiples facteurs : la classe sociale, le parcours de vie, mais aussi l'identité culturelle, particulièrement dans le cas de peuples et de communautés qui entretiennent des liens très étroits avec leur histoire. C'est le cas par exemple de certains Indiens Lakota en Amérique du Nord. Sophie Gergaud, auteure de l'article « Jardins en terre lakota : de l'acculturation à l'affirmation identitaire »³⁷ a montré que le jardin pouvait être porteur d'une véritable identification identitaire pour cette tribu amérindienne originaire du Dakota. La culture de jardins potagers avec des plantes transmises par la tradition lakota leur a effectivement permis de redécouvrir leurs racines et de renouer un lien avec la terre qu'ils avaient perdue, après les années passées dans les réserves suite aux guerres indiennes du XIX^e siècle. Alors qu'ils vivaient principalement de la chasse aux bisons, l'arrivée des colons britanniques et la réduction du nombre de troupeaux à cause de la chasse intensive a grandement chamboulé leur mode de vie ; parqués dans des réserves dont la superficie n'a cessé de réduire au fil des années, ils ont fini par dépendre des conserves

37 GERGAUD Sophie, *Jardins en terre lakota : de l'acculturation à l'affirmation identitaire*, in : *Les jardins dans la ville entre nature et culture*, Menozzi Marie-Jo (dir.), Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2014, pp 205-218.

procurées par le gouvernement américain – entraînant par ailleurs d’importants problèmes de diabète au sein de la population. Tenir un jardin potager et cultiver les plantes connues de leurs ancêtres, comme la baie de bison, a ainsi permis aux Lakota de se réapproprier leurs territoires ancestraux tout en diminuant leur dépendance alimentaire à une aide extérieure.

Le jardin est donc un lieu particulier, empli de symbolisme, et un fort moyen d’expression – conscient ou non – pour celui qui l’a créé. Or, dans le cas de ceux qui ont migré de la ville vers la campagne, il peut également être un vecteur d’intégration.

2. Les jardins des néo-ruraux, un moyen de s’intégrer

Le jardin est un lieu vivant mais aussi un espace extérieur, exposé à la vue des autres et qui peut donc être la cible de jugements, complaisants ou, au contraire, plus virulents, notamment dans le cadre d’un « choc des cultures » que provoque souvent l’arrivée de néo-ruraux.

Les antagonismes qu’entraîne souvent cette rencontre entre deux cultures s’illustre tout particulièrement dans le cadre des jardins potagers. Anne Luxereau s’est penchée sur cette question à travers l’étude de foyers de migrations en milieu de moyenne montagne comme l’Ariège, l’Ardèche et certaines zones des Alpes, des territoires où le jardin potager est surtout une affaire de femmes³⁸. Les néo-ruraux, arrivés avec leur vision particulière du potager mais aucune pratique de celui-ci, ont commencé leur apprentissage par des lectures et des tentatives personnelles tandis que les résidants de longue date, comme le souligne l’auteur, n’ont pas reçu d’enseignement spécifique non plus, mais ont principalement appris en observant leurs mères et grand-mères et en imitant leurs méthodes sans les remettre en question : la transmission du savoir en devient alors plus complexe, mais pas impossible. Ainsi, Anne Luxereau montre que, s’il subsiste certains néo-ruraux isolés qui refusent aides et conseils pour leurs légumes, la plupart acceptent volontiers les conseils des femmes locales qui, en passant devant le jardin exposé à la vue de tous, permettent ainsi aux « nouveaux jardiniers » de s’améliorer. Ces interactions permettent des rapprochements entre deux communautés et la mise en place de petits réseaux locaux. Les néo-ruraux pouvaient offrir des légumes issus de leurs potagers en signe de remerciement, mais aussi rendre service grâce à leurs propres

38 LUXEREAU Anne, A quelle mode vais-je planter mes choux ? in : *Terrain, Anthropologie & Sciences humaines*, 1986(6), pp. 47-56.

connaissances, de l'administration par exemple ou en accomplissant de menus travaux chez l'habitant : par ce biais, les néo-ruraux se sont intégrés au réseau social local.

On voit donc que dans les milieux ruraux actuels, le jardin peut être un moyen de rassembler les gens d'une même commune. Dans ce cadre, nombre d'entre elles ont mis en place des bourses aux plantes ou aux graines afin de permettre l'échange, mais aussi la vente et l'achat, comme le montre l'affiche du troc aux plantes proposé dans le village de Vars-sur-Roseix en Corrèze (fig. 2) ; par ailleurs, il s'agit d'un bon moyen pour certains jardiniers de commencer leurs jardins sans avoir à se tourner vers la grande distribution. Ces bourses aux plantes deviennent dès lors des centres d'échanges et de rencontres entre locaux, mais aussi entre néo-ruraux et locaux où en plus de s'échanger des plants, les anciens peuvent donner des conseils et par ce fait sociabiliser.



Il est intéressant de noter que le jardin est encore plus un lieu de socialisation en milieu urbain. Dans son étude intitulée « Les jardins familiaux, lieux d'initiation à la civilité », Daniel Cérézuelle met en lumière la coopération et la création de liens entre jardiniers dans le quartier des Aubrais à Bordeaux³⁹. Comme dans d'autres jardins il y a de la coopération et un échange entre « initiés » et « ignorants », mais aussi entre plusieurs communautés de nationalités différentes, et ce malgré le racisme ambiant qui a été relevé. Dans ces jardins familiaux l'association « les jardins d'aujourd'hui » a fait en sorte de mettre côte à côte les jardins de communautés différentes pour faciliter les échanges ; l'opération a été un relatif

39 CÉRÉZUELLE Daniel, Les jardins familiaux, lieux d'initiation à la civilité, in : *Communications*, 74, 2003, numéro thématique « Bienfaisante nature », Françoise Dubost et Bernadette Lizet (dir.), pp. 65-83.

succès car les jardiniers arrivent à communiquer, même si le contact n'est manifestement pas simple avec tout le monde comme le montre cette réponse d'un jardinier interrogé par l'auteur :

« On parle jardin ; mais ce n'est pas facile ! On discute, on échange des idées sur la culture, on apprend des choses nouvelles. C'est un bien. On voit comment ils font là-bas par rapport à ce qu'on fait ici. On parle de jardin. S'il y a des maladies qu'on ne connaît pas, on en parle... Les femmes, c'est difficile de parler avec elles. On parle avec les maris qui viennent voir et avec les jeunes. Ils sont gentils, on échange des idées. »⁴⁰

Ces jardins familiaux ont aussi permis une sociabilisation des jeunes qui participent à leur entretien et se familiarisent avec « la valeur du travail » ; le jardinage représente aussi une bonne activité dans des lieux qui en manquent cruellement. Daniel Cérézuelle conclut en montrant comment ces jardins familiaux, d'abord cantonnés à la sphère privée, se sont ouverts à la sphère publique par l'échange et la coopération entre jardiniers.

« Les jardins familiaux des Aubiers opèrent sur un double registre. Ils sont un outil de consolidation de la sphère privée et un outil d'initiation et de passage de la sphère privée à la sphère publique. »⁴¹

Néanmoins, l'auteur remarque que ce travail de sociabilisation est parfois entravé par un racisme qui se fait quand même sentir, parfois parmi même les membres de l'association qui étaient justement là pour le combattre. S'y ajoute une discrimination effectuée parfois par les membres de l'association, parfois par les élus locaux, et qui privilégie les Français dits « de souche » dans la répartition et l'attribution des jardins familiaux.

Si l'évocation de ces jardins urbains peut paraître éloigné de notre sujet sur les jardins des néo-ruraux, il faut noter qu'Anne Luxereau fait le parallèle entre le cas de ces échanges entre jardiniers ayant permis le rapprochement entre deux communautés : les néo-ruraux et les locaux contre les communautés de différentes nationalités. Dans le premier cas, le rapprochement s'est fait de manière naturelle alors que dans le second, c'est par le biais d'une association que les échanges ont eu lieu, ce qui montre l'impact significatif qu'elles peuvent engendrer sur la sociabilisation. Par ailleurs, en milieu rural, il existe aussi des associations ayant permis le rapprochement des populations par le rassemblement de locaux et de néo-ruraux autour d'activités diverses, dont le jardinage. Ainsi, l'association Jardinot, créée en

40 *Ibidem*, p. 69.

41 *Ibid.*, p. 72.

1942 est aujourd'hui présente partout en France : si elle était au début réservée aux membres de la SNCF, elle s'est depuis ouverte et, selon les organisateurs : « *l'association se donne pour but de transmettre à ses adhérents le goût de la nature, le respect de l'environnement, le sens de l'amitié, de la solidarité en encourageant toutes les formes de jardinage.* »⁴². Cette association de jardiniers rassemble une cohorte de jardins partagés, familiaux, mais aussi personnels. On remarque également qu'en milieu rural les associations ont tendance à mixer écologie et jardinage, pour la création de jardins biologiques par exemple.

Ainsi, l'intégration par le jardin, en milieu rural ou urbain, passe par l'échange entre les jardiniers, qui permet de surmonter certains préjugés que les locaux ont envers les néo-ruraux. Parfois le contact se fait naturellement et sans intermédiaire : c'est le cas des néo-ruraux ariégeois décrits par Anne Luxereau ; à d'autres moments, un relais est nécessaire pour amener ces deux parties à se rencontrer. Le milieu associatif peut remplir ce rôle, de même que les élus, mais les façons de procéder sont différentes. En milieu urbain comme dans le quartier des Aubiers à Bordeaux, l'association a permis le rapprochement des populations par les jardins familiaux, car ceux-ci étaient proches dans l'espace : le contact social a été dès lors quasiment direct, les personnes n'ayant pas la possibilité de « se retrancher » dans leurs jardins. En revanche, en milieu rural, les jardins sont le plus souvent individuels et, de par la densité de population moins forte qu'en ville, plus éloignés les uns des autres. Ce sont donc par des moyens moins directs, comme les bourses aux plants, que peuvent se rassembler les jardiniers, débutants comme aguerris, et faire le premier pas.

Dans cette première partie, j'ai cherché à montrer la complexité et les multiples facettes du phénomène dit de « néo-ruralité », qui a évolué dans le temps mais se distingue aussi dans l'espace – on ne trouve pas de néo-ruraux partout en France, du moins pas dans les mêmes proportions. Dans la perspective de notre sujet, j'ai aussi voulu mettre en lumière le rôle central du jardin dans le projet des néo-ruraux, particulièrement pour leur intégration dans leurs nouveaux lieux de vie.

42 Voir la page Wikipédia de Jardinot : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Jardinot_\(association\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Jardinot_(association))

PARTIE II : COMPRENDRE LE JARDIN COMME FACTEUR D'INTÉGRATION DES NÉO-RURAUX

I. IDÉALISATION ET INTERPRÉTATIONS

L'étude de toutes ces recherches sur les néo-ruraux et/ou les jardins m'amènent dès lors à plusieurs questionnements :

- Les néo-ruraux choisissent-ils leurs nouveaux lieux d'habitation selon une certaine vision de la campagne ?
- Comment se passe l'intégration des néo-ruraux du massif des Monédières et du plateau de Millevaches ?
- Comment les néo-ruraux appréhendent-ils leurs nouveaux jardins ?
- Quelles sont leurs visions du monde rural ?
- La pratique du jardinage permet-elle une meilleure intégration des néo-ruraux ?

Nous avons vu que la migration néo rurale peut être motivée par plusieurs facteurs et être volontaire ou non, ce qui change profondément le rapport que le néo rural aura avec son nouvel espace. Nous avons aussi vu que le jardin est un espace particulier, qu'il a pris de nombreuses formes pour des usages tout aussi nombreux, et surtout qu'il est un moyen d'expression de son jardinier ; dans celui-ci, on pourrait déterminer l'idée que les néo-ruraux ont du milieu rural.

Dès lors, j'ai pu soulever la problématique suivante :

Au sein des néo-ruraux, la gestion et l'imaginaire du jardin, particulièrement du jardin potager, illustrent-ils une certaine vision de la campagne ? Par ailleurs, la gestion de ce potager permet-elle l'intégration du néo rural dans le milieu social rural ?

Avec cette question en perspective, je suis allé interroger les raisons qui ont poussé le nouvel arrivant à venir s'installer dans le massif des Monédières ou dans la périphérie de Brive-la-

Gaillarde, la façon dont il appréhende ce nouvel espace qu'est le jardin et si celui-ci lui a permis de s'intégrer dans la société locale.

II. UNE ENQUÊTE DANS LA MONTAGNE CORRÉZIENNE

Pour tenter de répondre à ces différentes problématiques, j'ai donc effectué une enquête de terrain dans le département de la Corrèze au cours de l'été 2019. A l'ouest du Massif central, ce département de l'ancienne région Limousin se divise en trois ensembles : le bassin de Brive-la-Gaillarde – où se trouve notre première zone d'études – les plateaux de la zone intermédiaire et la moyenne montagne avec le plateau de Millevaches, lieu de notre seconde zone d'enquête.

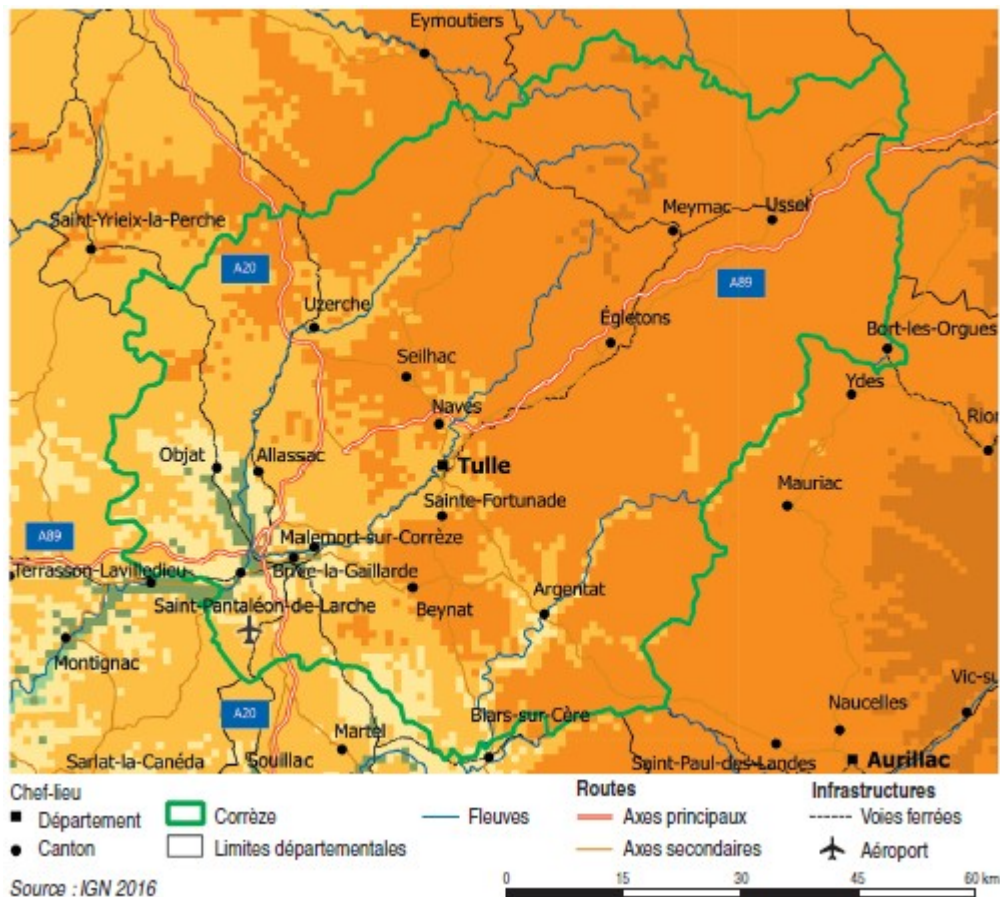


Figure 3: Carte de la Corrèze

Source : IGN

En 2015, la Corrèze comptait 238 700 habitants, soit 4% de la population de Nouvelle Aquitaine, nouvelle région dans laquelle elle a été intégrée en janvier 2015. Localisée dans ce que l'on a longtemps appelé la « diagonale du vide » ou « diagonale des faibles densités », la Corrèze se distingue non seulement par de faibles densités de population – 41,2 hab./km² en 2016 – mais également par une diminution de sa population, encore actuelle, le solde migratoire positif (+0,3%) ne parvenant pas à compenser un solde naturel encore négatif (-0,4%) en 2016 ; c'est le seul département de la région avec la Creuse à accuser une perte de population. A titre de comparaison, le département de Gironde comptait 1,5 millions d'habitants en 2015 avec une densité de 154 hab./km².

La Corrèze comprend deux centres urbains principaux : la préfecture, Tulle, qui comptait en 2016 14 453 habitants – contre 31 337 pour son aire urbaine – et la sous-préfecture de Brive-la-Gaillarde, qui est en fait la commune la plus peuplée du département avec 47 004 habitants et une aire urbaine forte de 102 382 habitants en 2016⁴³.

Au sein du département, j'ai choisi plus spécifiquement deux zones d'études pour mener notre enquête : la première est la zone périurbaine de Brive-la-Gaillarde. Considérée comme la porte d'entrée du Sud-Ouest, Brive est la commune la plus peuplée du département. Le bassin de Brive regarde vers le midi aquitain et bénéficie d'un climat plus favorable que dans le reste de la Corrèze grâce à des influences océaniques.

Brive est également au cœur des voies de communication traversant le département, ce qui contribue à l'attractivité de son aire urbaine : l'A20 relie Paris au nord et Toulouse au sud, l'A89 permet de rejoindre Lyon et Bordeaux – sans compter l'axe ferroviaire Paris-Toulouse.

Notre première zone d'étude que j'appellerai zone 1 va donc se concentrer sur la périphérie de Brive, en particulier autour de Dampniat et ses communes voisines. Le village de Dampniat, dont la population s'élevait à 743 habitants en 2016 (INSEE), se situe à une dizaine de kilomètres de l'agglomération de Brive mais conserve le charme et l'aspect d'un village de campagne. Il relève cependant de la catégorie des communes périurbaines, au vu de sa proximité avec la ville, qui exerce une influence non négligeable.

43 Tous ces chiffres sont disponibles sur le site de l'INSEE : www.insee.fr

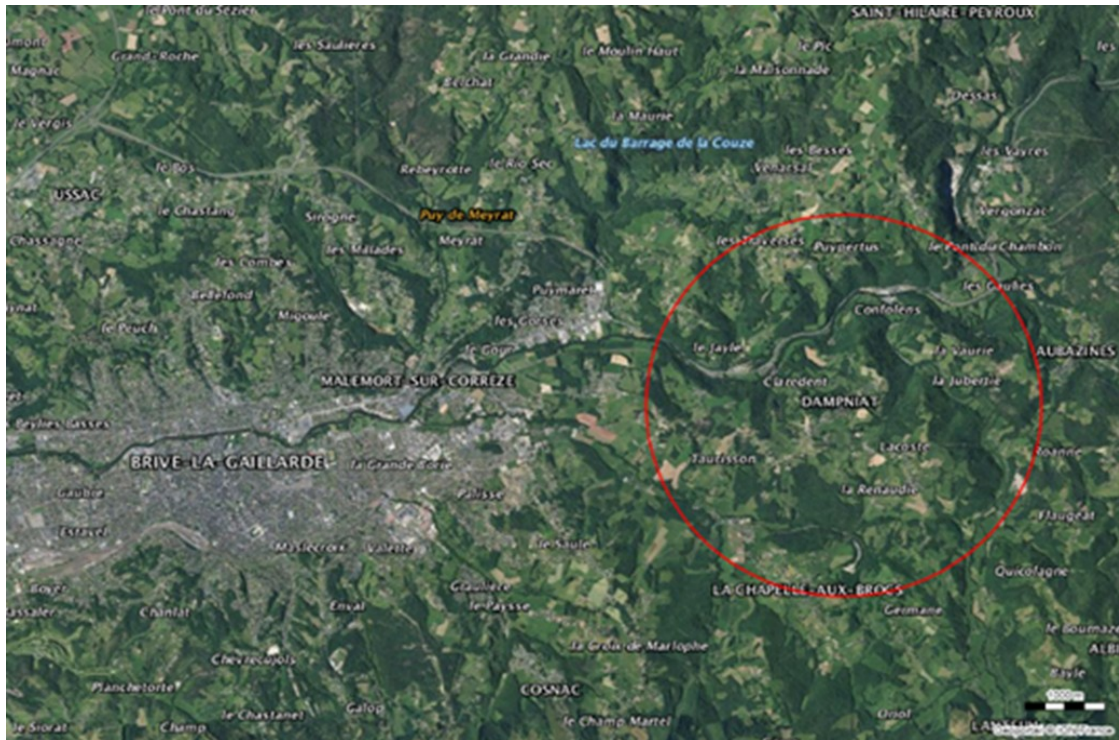


Figure 4 : Photos satellites de la première zone d'enquête Source : portail IGN

La seconde zone d'enquête que j'appellerai zone 2 est celle du Massif des Monédières, au sud du plateau de Millevaches. Il s'agit d'une zone de moyenne montagne très boisée, avec un climat en conséquence – les hivers peuvent être particulièrement rudes.

Les Monédières font partie du Massif central et sont délimités par le bourg de Treignac au nord-ouest, Grandsaigne à l'est et Chaumeil au Sud. Dans cette zone de moyenne montagne, le pic le plus élevé, le puy des Monédières, culmine à 969 mètres de hauteur, et le site comporte une zone Natura 2000 : les landes des Monédières.

Contrairement à notre première zone périurbaine de Brive, la plupart des communes situées dans ce massif sont des villages classés par L'INSEE comme des communes isolées hors de l'influence des pôles – le pôle urbain le plus proche est celui formé par Tulle et Brive-la-Gaillarde au sud. La population est assez faible et la commune la plus peuplée est Treignac avec 1362 habitants en 2014 (INSEE).

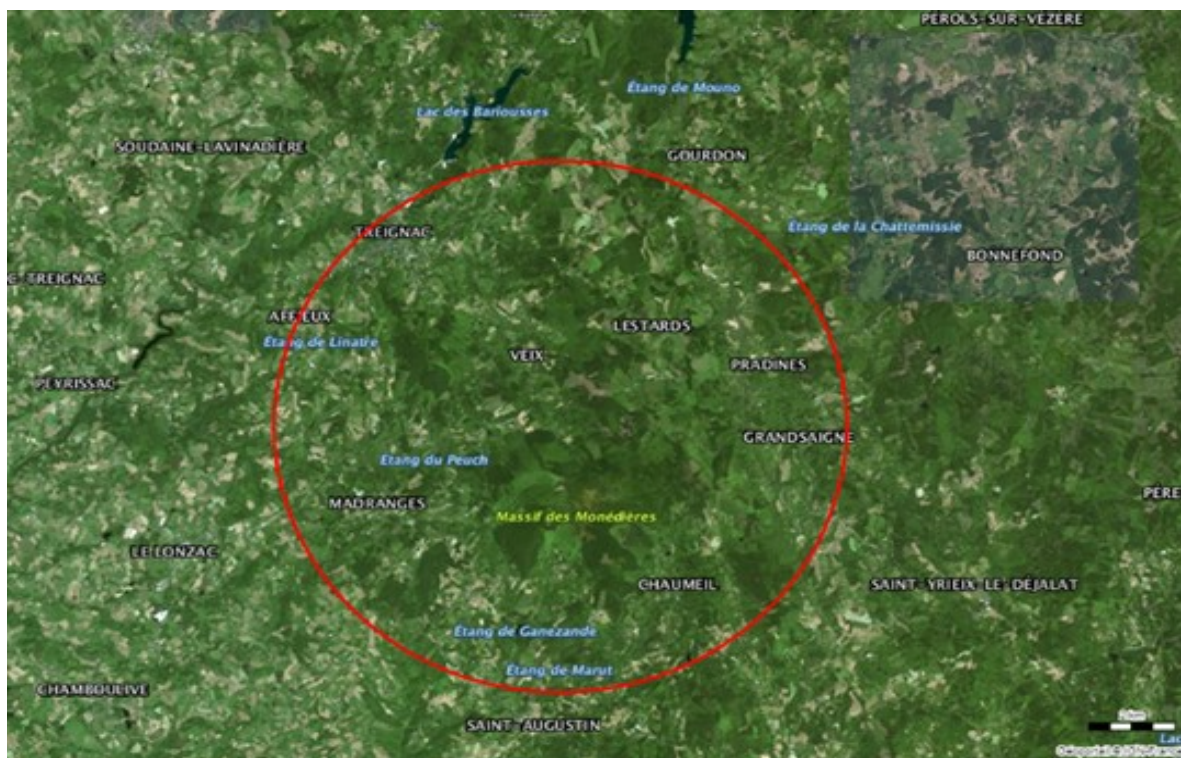


Figure 5 : Photos satellites de la seconde zone d'enquête

Source Portail IGN

Le plateau de Millevaches est un territoire ayant déjà connu l'arrivée de néo-ruraux. Ceux-ci ont eu un impact certain sur le paysage et les communes, par exemple en rénovant certaines bâtisses comme l'ont démontré Frédéric Richard, Julien Dellier et Greta Tommasi⁴⁴. De nombreux collectifs se sont installés depuis les années 2000 sur le plateau qui a la particularité de rassembler plus de projets alternatifs et politiques que d'autres zones rurales de même acabit, ce qui est dû à la longue tradition communiste dans les départements de Corrèze et de Haute-Vienne depuis plus d'un siècle. Dominique Danthieux a d'ailleurs souligné le développement précoce du communisme rural limousin, avec un parti communiste qui recueille 20% des suffrages dès les élections de 1924⁴⁵, un héritage toujours visible aujourd'hui.

44 RICHARD Frédéric, DELLIER Julien, TOMMASI Greta, Migration, environnement et gentrification rurale en Montagne limousine, in : *Revue de géographie alpine*, 2014, 102-3 ; disponible en ligne : <http://journals.openedition.org/rga/2525>, mis en ligne le 1^{er} février 2015 [consulté le 03 septembre 2019].

45 DANTHIEUX Dominique, Le communisme rural en Limousin : de l'héritage protestataire à la résistance sociale (de la fin du 19^{ème} siècle aux années 1960), in : *Ruralia*, 16/17, 2005, <http://journals.openedition.org/ruralia/1077> mis en ligne le 1^{er} juillet 2009 [consulté le 03 septembre 2019]

Le choix de ces deux zones d'enquête relève de plusieurs raisons : concernant le massif des Monédières, il m'a semblé intéressant d'étudier une autre facette du plateau de Millevaches ; en effet, si l'arrivée de différentes communautés dans sa partie nord a déjà été bien étudiée, le sud a fait l'objet de moins d'attention de la part des chercheurs : j'ai voulu voir quelle population avait choisi de s'y installer et quelles avaient pu être les éventuels points communs et/ou différences avec les néo-ruraux de la partie nord.

Plus généralement, j'ai sélectionné deux zones rurales qui, comme nous l'avons montré, sont différentes à plusieurs niveaux : une zone qui pourrait être qualifiée de « campagne périurbaine », à proximité de l'agglomération du bassin de Brive à laquelle elle est bien reliée, et une zone relevant davantage du rural isolé dans le massif des Monédières. Dès lors, je m'interrogerais sur la diversité des populations installées dans l'une ou l'autre de ses zones, leurs motivations et leurs perceptions dans une optique de comparaison.

III. À LA RECHERCHE DES NÉO-RURAUX

Au cours de cette enquête de terrain, j'ai dû faire face à plusieurs problèmes qui ont limité le nombre de cas que j'ai pu interroger et donc la taille de mon échantillon final.

En premier lieu, concernant les déplacements sur les différents lieux d'enquête, je n'ai, malgré mes tentatives, pas eu de véhicule personnel et devais donc compter sur une personne extérieure pour m'emmener dans les bourgs et hameaux. Cet inconvénient en a entraîné un autre : n'étant pas totalement libre de mes mouvements et la personne qui me conduisait très gentiment n'étant pas libre en permanence, le temps que j'ai pu passer sur le terrain et les heures de la journée m'ont privé de certaines catégories de la population, en particulier les personnes actives qui travaillaient la journée et n'étaient donc pas à leur domicile jusqu'à des heures tardives – ce qui explique notamment une pyramide des âges peu équilibrée.

Un autre problème que j'ai pu rencontrer est la méfiance des personnes que j'ai contactées, par téléphone ou directement sur le pas de leurs portes ; cette défiance était due selon leurs dires à la forte présence de publicité et de démarchage en tout genre, d'où leur scepticisme, en particulier au téléphone. Heureusement, le contact préalable avec les mairies m'a beaucoup aidé pour surmonter ce genre de barrière et contacter mon échantillon.

Finally, I was able to conduct nine semi-structured interviews in the two study areas. They took place at the homes of the interviewees and lasted on average fifteen minutes. I got in touch with these subjects in different ways: first of all through the intermediaries of the municipalities, themselves contacted by email and/or telephone; some of them accepted to provide me with a list of residents installed in their municipalities for less than ten years, lists which were then filtered by telephone contact for the final appointment. Another way was the advice of neo-rurals encountered in the framework of my research, who could in certain cases redirect me towards other neo-rurals. The last technique used was door-to-door in the different villages and hamlets of the study area but this method was the most complex to implement, due to the distance separating each of the places of residence and the difficulty of accessing without a motorized vehicle.

IV. LA GRILLE D'ENTRETIEN

The interview grid was created to attempt to answer the problem and the different hypotheses that I had before leaving the field. It was conceived in a semi-directive way, in order to leave as much room as possible for discussion and the testimony of neo-Corrèziens.

The first part of the questionnaire is aimed at the individual. It asks first of all about his life journey, his previous place of residence, the duration of his installation in the municipality, but above all about the reasons that pushed him to carry out his migration.

These general questions allow to know more about the past of the person interviewed before entering the subject of his integration in the municipality, with questions about his welcome and his involvement in the communal life. It is a matter of determining if the neo-Corrèzien has penetrated the social circle of the municipality in which he is installed, through associations and collectives, but also by any form of participation, as involvement can take multiple forms.

Another question is dedicated to the representation of the rural world by the subject to determine if it played a role in his migration and consequently in the process of

création de son jardin. La dernière question concerne le métier du néo Corrèzien, tout d’abord pour les statistiques, mais aussi pour savoir si le choix de la migration s’est fait en abandonnant le métier précédant – et donc si le changement fut radical ; une variante est aussi de savoir si des néo Corrèziens ont profité de leurs retraites pour effectuer leurs migrations.

Questions aux néo Corrèziens	Relances
Depuis combien de temps habitez-vous à « nom de la commune ou du hameau » ?	
Où habitiez-vous avant ?	Vous considérez-vous en rupture et/ou en décalage avec votre ancien logement ?
Pourquoi avoir choisi cet endroit ?	Étiez-vous déjà venu ici ?
Quelle image aviez-vous du plateau de Millevaches/de la Corrèze avant votre arrivée ?	
Aviez-vous déjà eu un jardin dans votre ancien domicile ?	
Comment s’est passé votre arrivée dans la commune ?	Avez-vous été bien accueilli ?
Faites-vous partie d’une association ou d’un collectif ou participez-vous à la vie de la commune ?	
Que représente le monde rural pour vous ? / Quelle est votre vision de la campagne ?	
Quelle est votre métier actuel ? / Vous êtes-vous installé ici pour votre retraite ?	Est-il différent de celui que vous pratiquiez avant de vous installer ici ?

La seconde partie du questionnaire a lieu dans le jardin des sujets interrogés et le concerne spécifiquement.

Les premières interrogations concernent la volonté de créer un jardin : si cette question peut paraître simpliste eu premier abord, elle permet d’en savoir plus sur sa vision du jardin. La troisième question porte sur la raison du choix de certaines plantes, afin de déterminer si les plants choisis l’ont été par goût, praticité, facilité de culture ou bien sont le fruit d’un parcours de vie.

Puis, j'ai questionné les sujets sur leur expérience en tant que jardinier, afin de savoir si ce jardin potager était le premier qu'ils aient entretenu – j'inclus également dans cette question les jardins partagés et l'origine de leurs connaissances s'ils en ont. Je leur ai demandé s'ils recevaient une éventuelle aide mais aussi s'ils pratiquaient le partage de graines et de légumes ; ces deux interrogations sont liées aux questions d'intégration posées dans la première partie et qui peuvent être d'importants marqueurs d'intégration sociale.

Les dernières questions sont davantage tournées vers ce que nous pourrions appeler le côté « spirituel » du potager, avec la représentation du potager et les différentes inspirations que les néo Corrégiens ont pu avoir pour créer son potager.

Questions concernant les jardins
Voulez-vous un jardin quand vous vous êtes installé ici ?
Pourquoi avoir choisi de faire un potager ?
Pourquoi avoir choisi ces légumes/plantes/fleurs ?
Aviez-vous déjà eu une expérience solitaire ou en commun de la gestion d'un potager ?
Comment et où avez-vous appris à cultiver un potager ?
Avez-vous reçu de l'aide pour créer ce potager ?
Que représente ce potager pour vous ?
Cultivez-vous autre chose que votre potager ? (Verger, basse-cour etc.)
Partagez-vous vos légumes ou vos graines avec vos voisins ou autres ?
Avez-vous eu des inspirations pour créer votre jardin/potager ?
Quel est pour vous un bon jardin ?
Quels changements voudriez-vous faire dans votre jardin ?
Quelle est la part de bio dans votre jardin ?

Ce questionnaire tourne donc autour des trois grands thèmes de ce mémoire de recherche que sont la représentation l'affirmation et l'intégration :

- La représentation du monde rural concerne les questions sur la vision de la campagne, du monde rural, les images et/ou préjugés avant l'installation, la conception d'un bon/beau jardin, ainsi que ce que les potagers représentent pour les néo-ruraux.

- L’affirmation concerne quant à elle toutes les questions sur le jardin et comment il est entretenu, les légumes qui sont plantés, les changements qu’ils aimeraient faire dans leurs jardins, dans un avenir proche ou lointain. Le questionnement sur la part de bio peut aussi être inclus dans cette partie.
- Enfin, l’intégration regroupe les questions sur la pénétration du cercle social rural par la participation à la vie communale ou bien encore par la mise en place d’échange de graines et de légumes.

Il est à noter que certaines questions peuvent changer de groupe : par exemple, la question sur l’aide que les néo-ruraux auraient reçu pour créer leurs potagers peut tout aussi bien se rattacher au thème de l’affirmation qu’à celui de l’intégration, selon la personne qui a apporté cette aide – un voisin, un ami vivant dans une autre région etc.

V. PRÉSENTATION DE L’ÉCHANTILLON

Les néo-ruraux interrogés au cours de notre enquête sont assez âgés avec une moyenne d’âge d’environ 66 ans, l’âge minimum étant de 28 ans et le maximum de 70 ans. Il est à noter que tous les sujets rencontrés étaient en couple lors de leur migration. Les personnes interrogées ont effectué leur migration depuis cinq ans en moyenne, même s’il existe une forte disparité : si plus de la moitié des migrations ont eu lieu lors des cinq dernières années, deux cas particuliers ont effectué leur déplacement depuis plus de dix ans.

Dans un souci de clarté pour la suite de notre propos, je présenterai brièvement dans le tableau suivant les différents individus qui ont bien voulu répondre à nos questions ; j’indiquerai leurs noms – pour préserver l’anonymat des personnes interrogées, ceux-ci ont été changés – leur âge, la commune où ils résident, leur profession, la date approximative de leur migration – en nombre d’années – ainsi que la date à laquelle l’entretien a eu lieu.

Nom	Commune de résidence	Âge	Profession	Date de l’installation en milieu rural	Date de l’entretien
Jean	Dampniat	65 ans	Retraité	10 ans	17/07/2019
Pierre	Treignac	65 ans	Retraité	2 ans	19/07/2019
Patrice	Treignac	65 ans	Retraité	2 ans	19/07/2019
Valérie	Dampniat	50 ans	Restauratrice de documents anciens	1 ans	22/07/2019

Minata et Laurent	Venarsal	65 et 70 ans	Retraités	3 ans	24/07/2019
Maxime et Julie	Dampniat	28 ans	Responsable technique aéroportuaire (Maxime)	1 ans	25/07/2019
Chantal	Chaumeil	60 ans	Assistante maternelle	6 ans	27/07/2019
Isabelle	Dampniat	70 ans	Retraité	13 ans	29/07/2019
André	Chaumeil	60 ans	Chef d'entreprise	4 ans	01/08/2019

Sujets interrogés au cours de l'enquête de terrain (juillet-août 2019)

Notons aussi certains cas particuliers de notre échantillon comme Isabelle : en effet, elle a effectué sa migration il y a treize ans mais a néanmoins été intégrée dans l'échantillon, peu fourni, car son expérience et l'ancienneté de sa migration permet de faire un comparatif avec les néo-ruraux plus récents. L'autre cas est celui de Patrice, dont le domicile actuel n'est pas celui suivant directement celui qu'il occupait en milieu urbain. Il a bien effectué sa migration dans les dix ans mais avait passé les huit premières années de celle-ci dans la Creuse.

PARTIE III

I. DES JARDINIERS AUX MILIEUX : MIGRER VERS LA CORRÈZE, MIGRER VERS LA NATURE ?

1. La migration, une continuité « naturelle »

Le site Hypergééo définit la migration en ces termes « *un changement de lieu de résidence assorti d'un déplacement de portée variable dans l'espace. Cette migration est couramment caractérisée comme temporaire ou définitive, elle peut être contrainte, quand le migrant ne dispose d'aucune liberté dans l'acte de migrer, ou à l'inverse non contrainte. Cette dernière apparaît alors articulée sur un différentiel entre un territoire de départ perçu à un moment donné comme plus ou moins répulsif, et un territoire d'arrivée que l'on se représente alors comme plus attractif.* »⁴⁶. Cette explication définit bien le phénomène de la néo-ruralité, qui est un déplacement définitif d'un habitat urbain à un habitat rural – souvent jugé plus attractif, en particulier lorsque la migration est choisie – même si de très nombreuses nuances sont toujours à relever selon les territoires et les personnes comme nous l'avons vu dans la première partie.

Les lieux de départ des néo-ruraux que j'ai rencontré s'avèrent très variés et plutôt bien répartis sur le territoire comme le montre la carte ci-après (fig. 1) : de la région parisienne avec Marne-la-Vallée et Marly-le-Roi jusqu'à Toulouse mais aussi Nice. Il est à noter qu'une partie des personnes interrogées ne sont pas « néo corréziennes » car leur précédent lieu d'habitation en milieu urbain était Brive-la-Gaillarde ; ceux-ci ont décidé de partir vivre dans des communes limitrophes pour profiter de plus grands espaces et « se rapprocher de la nature ».

46 HYPERGEO, SAINT-JULIEN Thérèse, « Migration » ; <http://www.hypergeo.eu/spip.php?article586> ; mis en ligne le 26 décembre 2013 [consulté le 15 septembre 2019].



Figure 6 : Carte des lieux d'origine des néo-ruraux interrogés

Les entretiens ont montré que les sujets ont chacun eu un parcours de vie différent et ont vécu leur migration de manière diverse : sur les neuf personnes interrogées, cinq ont perçu leur migration comme une rupture, volontaire ou non, avec leurs anciens habitats :

« Dans tous les cas, ça change quand on vient de Lyon, comme on habite la campagne ça change, ça clairement, ouais ouais... ça change c'est sûr » (André)

« Je voulais absolument changer de vie puisque j'allais arrêter de travailler, donc voilà, donc j'ai vendu mon appartement et j'ai cherché à la campagne » (Isabelle)

Certains cherchent cependant à nuancer cette rupture comme Maxime et Julie, qui habitent dans la commune de Dampniat :

« Euh, on va pas dire que c'est pas plus une rupture qu'un prolongement, une amplification de notre recherche » (Maxime et Julie)

D'autres parlent quant à eux d'une véritable continuité dans leurs parcours de vie, du moins en ce qui concerne leur habitat. C'est le cas de Laurent, arrivé de banlieue parisienne :

« Oui moi il y a un peu [de rupture], mais j'ai déménagé de nombreuses fois notamment pour des raisons professionnelles. Je suis allé travailler en Afrique, Afrique centrale, Afrique du Nord, ensuite j'ai surtout fait de la banlieue parisienne, mais on était dans une banlieue très verte, car on était juste à côté de la forêt de Marly donc dans la zone de week-end du grand roi » (Laurent)

Comment expliquer que les sujets, issus de milieux différents et avec des trajectoires de vie diverses, ne conçoivent pas leurs migrations comme une rupture – ou tout du moins une rupture relative ?

On peut tout d'abord évoquer le fait que nombre d'entre eux avaient déjà un rapport à la nature dans leurs anciens habitats, que ce soit par la présence d'un jardin chez eux ou par la proximité d'un parc ou d'un lieu naturel. Ainsi, Minata et Laurent vivaient en banlieue parisienne, plus particulièrement dans la commune de Marly-le-Roi, milieu urbain proche de la capitale. S'ils étaient en appartement, ils ne se sentent pas en rupture, car la présence près de leur ancien domicile du domaine national de Marly-le-Roi, un grand espace vert, leur a permis de garder un rapport à la nature, comme ils l'ont précisé lors de leur entretien : *« et donc on n'était pas vraiment coupés du vert, des arbres et tout ça »*.

La plupart des néo-ruraux avaient en fait déjà un rapport à la nature dans leurs anciens lieux de vie, qu'ils ont cherché à développer en venant s'installer en Corrèze : *« on avait besoin de verdure »* a indiqué Patrice, qui habitait auparavant à Loctudy en Bretagne, quand d'autres évoquent les paysages ou bien la tranquillité. Ainsi, les personnes interrogées ont voulu étendre ce rapport à la nature, pour qu'il soit complet et englobe leurs espaces vécus. Cette envie de gagner la nature se reflète dans la représentation qu'ils avaient du département avant leur venue, une image qui tourne essentiellement autour de la nature et des espaces verts.

Sachant qu'une de nos questions de départ était *« les néo-ruraux choisissent-ils leurs nouveaux lieux d'habitation selon une certaine vision ? »*, les résultats glanés sur le terrain semblent la corroborer, avec une image de la Corrèze en adéquation avec la représentation du monde rural des néo Corrèziens. Mais il faut tout de même relativiser ces résultats, car l'installation en Corrèze et plus particulièrement dans les différentes communes n'est pas totalement un hasard. Si certains sont tombés sous le charme des paysages vallonnés corréziens, d'autres avaient déjà des attaches ou du moins connaissaient déjà le territoire avant leur migration, par le biais de la famille ou d'amis sur place ; on peut aussi citer l'opportuniste professionnel, comme ce fut le cas pour Maxime, jeune responsable technique

aéroportuaire, venu s'installer en Corrèze après avoir obtenu un poste plus intéressant à l'aéroport de Brive-la-Gaillarde.

Les sujets que j'ai rencontrés étaient donc déjà familiers du territoire, d'autant plus dans le cas de certains sujets de la première zone d'enquête, qui ont quitté le milieu urbain de Brive-la-Gaillarde pour sa campagne proche – ce qui pourrait amener à se demander si ces néo-ruraux ont effectué leurs migrations sur la base d'une idéalisation du milieu rural limousin. Les néo-corréziens étant déjà familiers avec le territoire pour la plupart, ils en connaissaient les caractéristiques et les paysages, ce qui explique en partie la cohérence entre leurs images de la Corrèze et leurs représentations du monde rural : ils savaient à quoi s'attendre lors de leur installation et leur connaissance du territoire a justement motivé leur choix pour leur migration.

« Oui, on a choisi la Corrèze car on connaissait et qu'on avait des amis ici, voilà » (Chantal)

En revanche, la commune de destination relève davantage du hasard. Pour certains, le jeu de l'offre et de la demande les a poussés à poser leurs valises dans une commune en particulier mais d'autres ont pris en compte les paysages dans leur décision finale, comme Minata et Laurent pour le village de Venarsal :

« Voilà donc en visitant les maisons on ne trouvait pas, jusqu'au jour où on est venus là pour visiter. Alors là, en regardant les collines et les forêts... d'un côté où on regarde y a du vert et ça, ça m'a plu, c'est pour ça, on a décidé de rester par ici » (Minata)

In fine, on peut donc dire que les néo-ruraux rencontrés en Corrèze ont effectué une continuité « naturelle », de par leurs parcours de vie – avec des domiciles à proximité de la nature voire avec jardin – qui leur ont permis de garder un rapport à la nature assez proche et donc de ne pas voir leurs migrations comme une rupture brutale, même si le fait de quitter la ville est vue comme une très bonne chose par certains :

« Je n'aime pas la ville (rire). C'est une réponse, non, j'aime pas la ville, j'aime pas non, mais la ville c'est pratique quand on a besoin de choses précises, on est contents d'aller à Tulle ou d'aller à Brive ou d'aller à Limoges, mais les villes sont des zones d'anonymat » (Pierre)

D'ailleurs, le terme de « naturel » prend tout son sens quand on voit ce que les néo-ruraux sont venus chercher : la nature, bien que présente dans leur vie, à certain degré, était jugée insuffisante ; ils en demandaient plus et se sont donc tournés vers un espace plus ou moins

connu. Leurs migrations furent donc naturelles dans les deux sens du terme : celui d'une continuité de leurs parcours de vie d'abord mais aussi dans le sens de la recherche d'une amplification de ce lien avec la nature.

2. Les néo corréziens : intégrations et sociabilités

L'intégration des néo-ruraux est un paramètre important à prendre en compte, compte tenu de la longue histoire de conflits, passés et actuels, avec les locaux. Mais il ne s'agit pas bien sûr de généraliser, la coopération ayant été tout aussi présente, comme lorsque locaux et néo-ruraux se sont unis pour un même combat à partir de 1971, contre l'extension de la base militaire du Larzac.

En Corrèze, l'intégration des néo-ruraux apparaît assez inégale : certains sont membres de plusieurs associations à la fois, d'autres en revanche soulignent le tempérament des Corréziens qu'ils jugent fermés :

« ... Oui un peu, la difficulté de s'intégrer dans ce monde qui est... qui se met un peu à part je trouve quand même, ils sont quand même très fermés sur eux » (Valérie)

« ... C'est vrai que les gens sont assez chacun vit chacun chez soi, c'est comme ça, les gens sont gentils, mais chacun vit indépendamment » (Jean)

Cependant, aucune des personnes interrogées ne m'a parlé de conflits ou même de disputes avec le voisinage : selon leurs dires, ce dernier est sympathique et discret, présent au besoin mais sinon, c'est « chacun vit chez soi ».

Quoi qu'il en soit, la plupart ont très bien vécu leur arrivée en milieu rural, d'autant plus que beaucoup de sujets avaient déjà des liens, amis ou famille, sur place. Par ailleurs, la proximité et l'interconnaissance sont jugées plus faciles et vues comme un critère appréciable :

« Bah en fait, ce que je dis à chaque fois c'est qu'ici, un esprit de village, une entente avec les voisins et alors que quand on était à Toulouse, on disait juste bonjour à nos voisins et encore, on les connaissait même pas alors que là on connaît le maire, on connaît deux-trois personnes à droite à gauche... enfin l'intégration se fait très rapidement » (Maxime et Julie)

Et cela même quand certains paramètres comme la couleur de peau ont pu donner des craintes à Minata, d'origine africaine ; mais cela ne s'est pas exprimé dans l'accueil de ses voisins :

« Ah, ça s'est très bien passé oui, et disons dans la commune j'avais une petite appréhension parce que je ne m'occupe jamais de ça dans la région parisienne, c'est tellement mélangé, mais on m'a toujours dit quand vous irez en province on vous acceptera jamais » (Minata)

D'ailleurs, le besoin de contact humain et une sociabilité plus présente font partie des raisons qui ont poussé certains des sujets à effectuer leur migration :

« Ça fait drôle au début d'ailleurs, on n'est pas habitués ça, ça fait drôle, mais c'est humain, c'est encore un caractère humain. Autre exemple, l'agriculteur qui possède les terres autour, il a je ne sais plus combien d'hectares, son pré il fait simplement 20 hectares, il a 400 bêtes ou bien 500 j'en sais plus, je l'ai rencontré la première fois il était en bleu de travail, il bossait, on a bavardé un quart d'heure, quinze jours après il est venu boire le café ici c'est le contact » (Pierre)

J'ai pu également noter que certaines communes mettent en place différents moyens pour l'accueil des nouveaux arrivants. Cela peut aller de la classique soirée d'accueil à une aide à la réinsertion professionnelle. Quatre des sujets ont ainsi fait part des efforts de la part des mairies pour les accueillir ; dans le cas de Chantal, cette aide est allée jusqu'au soutien à la reconversion professionnelle : elle qui avait quitté son travail pour venir s'installer dans les Monédières a ainsi retrouvé un emploi sur la commune de Chaumeil :

« Mon arrivée ? Et bien on a été bien accueillis, le maire m'a donné du travail. Je me suis retrouvée sans boulot, car je suis assistante maternelle, des enfants ici il n'y en a pas, donc je me suis retrouvée à faire les personnes âgées, un peu de ménage » (Chantal)

« Oh très bien, j'ai été bien accueillie. Les Corrziens ont un côté vrai et ils sont très très accueillants, je suis rentrée dans la mairie pour demander quelques renseignements en disant bonjour, et je suis ressortie tout le monde m'a fait la bise » (Isabelle)

Il semble donc que le maire, souvent très enclin à faciliter l'accueil de néo-ruraux, joue un rôle important dans leur accueil. C'est ce qu'a montré également Simon Cottin-Marx, qui a recueilli le témoignage de l'association « De fil en réseaux », à propos de l'implication de trois maires de communes du Parc Naturel Régional (PNR) de Millevaches : *« Ils ont été ouverts et favorables à l'accueil de tous les projets, sans forcément les juger ou les pointer du doigt si c'était un peu original »⁴⁷.*

47 COTTIN-MARX Simon, Vitalité politique sur le plateau de Millevaches. Entretien avec Lucie Berthier, De Fil En Réseaux, in : *Mouvements*, vol. 84, no. 4, 2015, pp. 105-110.

Dans d'autres cas, l'accueil a davantage été fait par le voisinage, en particulier dans les hameaux éloignés du bourg, comme ce fut le cas pour Valérie.

L'accueil fut même une formalité pour un sujet de l'échantillon, qui a repris une maison de campagne de famille pour en faire sa résidence principale, et qui était donc connu de ses voisins depuis des années :

« Euh ouais, on connaît les gens d'ici donc je ne sais pas si ça été une surprise pour eux, mais les gens nous connaissent. » (André)

J'ai pu aussi souligner que le différentiel entre les zones d'étude est significatif : la seconde, dans le massif des Monédières, est habitée par les sujets faisant tous partie d'une ou plusieurs associations alors que dans la première zone, proche de Brive-la-Gaillarde, seuls 40% des sujets interrogés en font partie. On peut remarquer que les deux personnes ne faisant pas partie d'une association sont originaires de Brive : on peut dès lors supposer que les néo Corrégiens sont plus attirés par le système associatif car ils cherchent à s'intégrer au milieu social local.

Par ailleurs, l'appartenance à une association ou un groupe a l'air d'intéresser davantage les populations plus âgées – dont la plupart sont à la retraite et ont donc peut-être plus de temps pour ce genre d'activités – même si les plus jeunes sujets de l'échantillon, âgés de 28 ans, ne font certes pas officiellement partie d'une association mais participent bénévolement et régulièrement à la vie de la commune sous différentes formes – comme aider à la mise en place de la fête du village.

La plupart des associations que rejoignent les néo-ruraux sont dédiées au sport ou aux jeux en groupe, avec des noms explicites comme « le club Accueil Loisirs » ou bien encore « Le club des anciens ». Ces groupes sont parmi les multiples lieux de sociabilité des néo Corrégiens, en particulier les plus âgés.

« Bah des travaux d'aiguille et du patch, moi je fais de la pétanque, j'avais jamais joué à la pétanque de ma vie et j'avais toujours dit que c'était un jeu de con et que j'y jouerais jamais, mais maintenant j'adore. Euh, on fait du théâtre car il y a un club de théâtre et ceci permet de, tout d'abord, de connaître des gens, ça permet de se faire plaisir, c'est sympathique, l'ambiance est sympathique, c'est très varié et les gens qu'on y rencontre sont sympathiques aussi ; il y a des gens de tout bord, des

retraités, pratiquement tout le monde est retraité, très sympathique, je vais jouer à la pétanque deux fois par semaine, je considère un peu que c'est une thérapie par le rire, on s'amuse par le jeu quoi, et puis par la rencontre, le fait de rencontrer des gens très différents, y a des ouvriers, y a des cadres, y a des anciens fonctionnaires, c'est extrêmement varié et ça permet de créer son cercle amical et de sortir sinon de l'isolement » (Pierre)

« Et bien écoutez, euh, l'amicale laïque qui a une chorale, de la gym et qui fait aussi des randonnées et puis on fait aussi des conférences, le club des anciens aussi, le comité des fêtes et puis... non ce doit être à peu près tout et je participe activement voilà » (Isabelle)

Ces associations sont donc un bon moyen de rassembler locaux et néo-ruraux ; elles proposent une grande variété de sports et d'exercice : Pierre pratique ainsi deux activités et souligne aussi l'avantage de rencontrer des gens issus de catégories socioéconomiques différentes. Mais malgré la présence d'associations de jardinage, aucun des néo-ruraux interrogés n'en fait partie. Les différentes sociabilités rurales sont fortes et explicitées par les différentes personnes que j'ai interrogées mais le jardin ou bien le potager n'y prennent pas une place significative. Le jardinage d'un potager reste une activité somme toute encore assez solitaire, même si les sujets partagent leur production.

Il est aussi intéressant de noter que l'une des personnes interrogées, Isabelle est impliquée dans la politique locale et est élue auprès du maire de Dampniat. Nous pouvons rappeler à cette occasion les travaux de Catherine Rouvière qui a montré que les néo-ruraux n'hésitaient pas à se lancer dans la politique locale et à briguer des postes de maires ou d'élus dans leurs communes afin de porter leurs revendications, qui sont le plus souvent écologiques. Dès les années 1975 s'est donc mis en place une sorte de « contre-pouvoir néo rural » qui a tenté de rentrer dans les mairies. L'implication des néo-ruraux n'est plus à prouver et nous pouvons aussi supposer que Isabelle a peut-être joué un rôle dans l'accueil des autres néo Corrégiens de la commune.

II. DES JARDINIERS AUX JARDINS : ENTRE INVESTISSEMENT PERSONNEL ET REPRODUCTION SOCIALE

1. Le jardin, un élément important du projet d'installation néo-rural

Même s'il n'est pas au cœur des processus de socialisation à l'arrivée dans la commune de résidence, le jardin est un lieu essentiel dans le mode de vie rural et rares sont les habitations qui n'en possèdent pas un sous une forme quelle qu'elle soit. Ainsi, le choix d'avoir un jardin a été évident pour les sujets que j'ai interrogés : tous en désiraient un lorsqu'ils se sont installés. En 2011, Clotilde Roullier avait déjà dressé un portrait des néo-ruraux, et en particulier des néo Bretons, où le jardin apparaissait comme une caractéristique essentielle : elle rappelait que les néo-ruraux du XXI^e siècle accordaient une importance primordiale à la présence ou non d'un jardin dans le choix de leur nouvelle habitation⁴⁸.

De même, la création et/ou l'entretien d'un jardin potager était une volonté unanimement partagée par l'ensemble des personnes que j'ai rencontrées ; j'ai pu relever deux motivations principales : d'un côté le désir de profiter de légumes et de manger sain, de l'autre le souhait de se créer un espace d'évasion ou un passe-temps. Dans chaque maison que j'ai visitée au cours de mon enquête, il existait un potager ou le projet d'en créer un dans un futur proche. J'ai pu distinguer trois types de potagers, qui peuvent parfois se croiser :

- Le potager traditionnel c'est-à-dire fait avec la terre présente sur place.
- Les potagers en bac, construits pour pallier différentes contraintes comme une terre rocailleuse ou trop acide.
- Les potagers en permaculture, qui résultent d'un désir de « naturel » mais aussi de gain de temps. La permaculture peut se retrouver dans des potagers traditionnels ou en bac.

J'ai donc pu noter d'ores et déjà des différences – entre les divers types de potagers que j'ai cités précédemment – et des similitudes : la tomate est ainsi omniprésente dans ces jardins et représente véritablement le « légume star » comme nous le verrons plus tard dans notre propos.

Il est aussi intéressant de souligner, en prenant en compte leurs déclarations, une sorte de séparation genrée chez certains néo-ruraux – ce qu'Anne Luxereau avait déjà remarqué au

48 ROULLIER Clothilde, Focus – Qui sont les néoruraux ? in : *Informations sociales*, vol. 164, n° 2, 2011, pp. 32-35.

cours de ses recherches sur les néo-ruraux et leurs jardins en Ardèche dans les années 1970⁴⁹. Ainsi, Pierre et son épouse ne s'occupent pas des mêmes choses à l'extérieur : il entretient le potager quand elle semble plus en charge du pan horticole de leur jardin.

« ... Moi je m'occupe de ce type de plantes, et mon épouse elle s'occupe des fleurs, des arbustes, etc. » (Pierre)

J'ai aussi remarqué que les néo Corrèziens du massif des Monédières (zone 2) avait davantage mis en place des infrastructures pour compléter leurs potagers, et ce mêmes chez les actifs – dont on peut supposer qu'ils ont moins de temps libre. Ainsi, les photographies ci-après (fig. 2 et 3) montrent respectivement les serres de Pierre et Patrice, deux néo-ruraux habitant à Treignac. J'ai donc pu émettre l'hypothèse que le climat moins clément que dans la première zone d'étude du bassin de Brive explique les efforts mis en place pour faire pousser les plantes.



Figure 7 : serre de Pierre à Treignac

Source : Gauthier L



Figure 8 : serre de Patrice à Treignac

Source Gauthier L

D'autres infrastructures comme des basses-cours sont parfois présentes. L'élevage de poules et le plaisir de consommer des œufs frais est partagé par le tiers des néo-ruraux interrogées. Dans le cas de la zone de Dampniat (zone 1), les néo-ruraux ont su recycler des constructions déjà existantes, en particulier les poulaillers qui étaient présents lors de l'installation de trois sujets et ont été réutilisés voire réaménagés par eux pour y installer leurs propres poules.



49 LUXEREAU Anne, À quelle mode vais-je planter mes choux ? in : *Terrain, Anthropologie & sciences humaines*, 1986, (6), pp. 47-56.



Hors des poulaillers et autres constructions à destination des animaux, j'ai pu observer de nombreux animaux dans les jardins des néo-ruraux, depuis les chiens et chats, compagnons classiques, en nombre plus ou moins important dans chaque foyer, aux oiseaux de toutes sortes. Mais j'ai également trouvé un bouc chez André, résidant de Chaumeil et même une tortue chez Valérie qui habite à Dampniat. Il est clair que les néo-ruraux aiment les animaux et ils ont même pu motiver la migration : c'est justement le cas de Valérie qui possède dix animaux de compagnie et était en quête de plus d'espace :

« ... La campagne c'est parce que j'ai beaucoup d'animaux déjà, j'ai des poules, des chiens, des chats donc c'était plus facile pour tout le monde. » (Valérie)



Figure 11 : Tortue de Valérie

Source : Gauthier L

La répartition du nombre d'animaux par famille est assez inégale : soit les sujets n'avaient aucun animal à leur domicile, soit ils en avaient plusieurs à la fois, comme deux chiens ou bien encore des chiens, des chats et des poules, etc.

Leurs raisons de posséder certains animaux étaient parfois assez obscures : le choix peut laisser à penser à une vision personnelle de la campagne qui inclurait certains animaux en particulier ou bien encore à une envie passagère. En effet, l'animal a une longue histoire avec le migrant néo rural et un certain stéréotype s'est même créé du citadin qui quitterait tout pour partir élever des chèvres dans le Larzac. Même si le massif des Monédières, à l'instar d'une grande partie du département corrézien, est traditionnellement une terre d'élevage – bien qu'il s'agisse plus de bovin que de caprins – André, propriétaire d'un bouc, a déclaré en posséder un « pour le fun ».



Figure 12 : bouc d'André

Source : Gauthier L

« André : Là on a un petit bouc.

Gauthier : Ah, c'est pour la tonte ?

André : Non, c'est pour le fun »

Un cas particulier qui se trouve dans notre seconde zone d'étude, dans la commune de Chaumeil, nous a montré que le jardin pouvait aussi se passer d'élément végétal ou potager. Ainsi, le jardin de Chantal s'est révélé être une grande basse-cour (fig. 8 et 9), qui a remplacé d'une certaine façon le jardin plus traditionnel, relégué dans un espace extérieur au domicile. Cette décision a fortement limité le choix des différentes plantes du jardin, les différents

volatiles ayant tendance à s'attaquer aux graines : le jardin potager a été, pour des impératifs de place, déplacé tout à fait en dehors de la commune, à plusieurs centaines de mètres du domicile.



Figure 13 : poulailler de Chantal

Source : Gauthier L



Figure 14 : poulailler de Chantal

Source : Gauthier L

À la différence des traditionnels animaux de compagnie, comme les chiens ou les chats, ces animaux sont là pour la consommation humaine et peuvent être comparés aux légumes du potager. On pourrait alors supposer que la même pensée de rendement et d'efficacité que celle mise en place dans les potagers a été appliquée à cette basse-cour. En fait, en écoutant les confidences de Chantal, il apparaît que la basse-cour est la conséquence de l'installation d'une couveuse ; l'entretien de l'ensemble lui prend près de 1h30 par jour, ce qu'elle fait en parallèle de son activité professionnelle :

« Chantal : non pas tout plein, moi j'avais pris deux poules pour avoir des œufs...

Gauthier : Et ça s'est multiplié on dirait.

Chantal : C'est lui, il est allé chez un copain ici, "donne-moi des œufs, je les mets à couvrir" et voilà, il a fait couvrir, tout ça, ça sort de la couveuse. Les oies qui sont là, il y a trois oies, elles sortent de la couveuse, les canards sortent de la couveuse... voilà les poules c'est pareil, elles sortent toutes des couveuses, c'est rare que les poules nous en fassent. »

Alors que le mari de Chantal possède son potager en dehors de leur domicile, elle s'occupe de la basse-cour et de tous les animaux qui la composent. Il est dès lors difficile de parler de recherche de la facilité quand on voit le temps que la néo Corrèzienne passe chaque jour à s'en occuper, même si elle met en place certaines infrastructures comme des poulaillers supplémentaires pour mieux contrôler les volatiles.

Le jardin est donc plus qu'une volonté pour les néo corréziens, il est une évidence. Il a pu prendre différentes formes selon les contraintes de l'habitat et les envies personnelles des néo-ruraux, mais ils sont toujours entretenus et bénéficient de différentes infrastructures qui montrent que leurs propriétaires y tiennent tout particulièrement.

Pourtant, les discours tenus à propos de l'entretien de ces lieux laissent transparaître une relation plus complexe qu'il n'y paraît, une relation à deux visages.

2. Le néo Corrèzien et son potager, une relation à deux visages

Bien que présent dans presque tous les domiciles – et sinon prévu dans un futur proche – et cité comme une évidence pour les populations néo rurales interrogées lors de l'enquête, la conception d'un potager n'est pas une mince affaire. Premièrement, car la terre de la Corrèze n'est pas très riche : tantôt trop acide, tantôt trop argileuse, elle peut être un obstacle à la mise en place d'un potager.

« ... Mais la terre est mauvaise, au début j'avais fait un potager, j'avais fait un potager, j'avais essayé et j'ai fait venir un agriculteur, une professionnelle, un paysan et il m'a dit 'non, non, la terre est très mauvaise''. Il appelle ça du tuf ici, la terre qui est comme de l'argile, très collante, il aurait fallu vraiment la travailler, c'était pas dans mes possibilités alors on va faire autrement, on va apporter de la terre de bonne qualité et voilà... » (Jean)

Les jardiniers concernés par cette contrainte ont toutefois mis en place un type particulier de potager, le potager en bac, qui leur permet d'outrepasser ce problème en apportant de la terre plus apte à la culture potagère. C'est ce qu'a fait Jean, retraité habitant à Dampniat, mais aussi Minata dans son jardin à Venarsal ou encore André à Chaumeil, comme nous pouvons le voir sur les photographies suivantes (fig. 14 et 15).





Deuxièmement jardiner prend aussi du temps, un temps que certains néo-ruraux n'ont pas ou bien ne souhaitent pas consacrer – du moins entièrement à leurs potagers, comme l'expliquent Maxime et Julie ou bien Minata :

« Alors moi je ne suis pas très jardin à proprement parler, je serais plus... car le jardin pour moi c'est uniquement esthétique, mais ça demande du temps et le temps, je l'ai pas forcément pour ça » (Maxime et Julie) Source : Gauthier L

« Un bon jardin c'est un jardin qui est, bien disons, où on passe un peu de temps, mais il ne faut pas trop non plus ou qu'il me donne moins de travail possible et qui donne un bon rendement pour moi » (Minata)

Cela a amené certain néo-ruraux à se tourner vers des méthodes et des légumes permettant d'optimiser le temps passé à jardiner, afin de rendre le jardin plus facile à cultiver et à entretenir, comme l'explique par exemple Valérie. C'est le cas de la permaculture, qui permettrait de ne pas avoir à arracher les mauvaises herbes, ou bien encore des produits appréciés et surtout faciles à faire pousser : c'est ce que recherchent à Dampniat Maxime et Julie qui privilégient « des trucs pas trop durs à faire pousser et qu'on mange ».

« Voilà, et c'est plus riche en fait, il y pousse pas d'herbe contrairement à... j'n'ai jamais désherbé, il y pousse pas d'herbe donc ça pour moi c'était bien de pas avoir à y travailler, et en même temps je l'arrose très peu, car ça garde l'humidité » (Valérie)

Troisièmement, une majorité des personnes interrogées avaient déjà eu une expérience – six sujets sur neuf – plus ou moins poussée, des plants de tomates ou d'aromates dans la cuisine à la participation dans un jardin partagé.

Cependant, reléguer ces nouveaux potagers à de simples fournisseurs de légumes serait une erreur : les néo-ruraux ont tous voulu faire un potager, malgré les difficultés rencontrées, et ils y sont attachés ; le plaisir de manger des légumes qu'ils ont produits eux-mêmes est une part importante de la volonté d'en créer un. Le rapport que les néo Corrégiens ont avec leurs

jardins potagers a donc deux visages : il est pour eux une sorte d'évidence et peut représenter différentes choses, de la simple occupation à un endroit où se ressourcer, ou bien un symbole plus profond, et qui est aussi en adéquation avec leurs représentations du monde rural, tournées vers la nature et les paysages. Bien que certains des sujets disent ne pas avoir énormément de temps à consacrer à leurs jardins potagers, ceux-ci ne sont pas délaissés pour autant et même si des éléments comme la météo ou la faune locale peuvent les gêner dans la mise en place, voire les détruire, aucun ne perd l'envie d'en faire un, tant le potager semble lié à leur vision de la campagne. Le potager représente beaucoup de choses pour le néo rural et certains y voient plus qu'un passe-temps pour leur retraite, il peut être un lieu d'évasion, voire même un lieu spirituel :

« C'est un endroit où je me ressource, c'est un endroit où si j'ai un petit souci, rien que de faire mes carrés, d'enlever les mauvaises herbes, les choses comme ça, ça me vide la tête » (Minata)

« Bah c'est un endroit où moi... j'aime bien le potager, car je trouve que c'est un... quand on cultive, quand on fait son petit potager, on pense pas à autre chose c'est un petit peu un moyen de s'évader, comme une création en fait... c'est un peu ça » (Valérie)

Ainsi, le néo Corrèzien est tiraillé entre la volonté de s'occuper de son jardin, afin qu'il soit présent, fonctionnel et produise des légumes, et le souhait de ne pas y consacrer trop de temps. C'est une relation entre amour et rejet assez particulière, même si la volonté de ne pas laisser leur jardin à l'abandon prend le dessus : même si certains aimeraient y passer moins de temps, ils y voient espace à la fois fournisseur de légumes pour une meilleure alimentation, un lieu de retraite et d'évasion qu'ils veulent conserver.

Par ailleurs, on peut parler de relation à deux visages car le potager lui-même est devenu hybride et peut remplir plusieurs fonctions, étant à la fois espace nourricier et espace spirituel. Comme l'ont écrit Manon Gallien, Marjolaine Boitard et Claire Delfosse dans un article de 2012 sur le renouveau des jardins potagers : *« Plus précisément, les jardins potagers apparaissent partagés entre diverses fonctions : d'un côté un rôle nourricier et de l'autre un espace support de loisirs »*⁵⁰.

On pourrait donc dire que la double relation qui unit le néo Corrèzien à son potager n'est que le reflet du double visage qu'a pris le potager, à la fois espace nourricier et, dans le cas des

50 GALLIEN Manon, BOITARD Marjolaine et DELFOSSE Claire, Renouveau des jardins potagers entre milieu urbain et rural ? in : *Pour*, vol. 215-216, no. 3, 2012, pp. 332.

jardins que nous avons étudiés, espace spirituel, un lieu qui incarne leur vision de la campagne ; cela a un impact non seulement sur les néo-ruraux, mais aussi sur leur voisinage.

3. Le jardin néo-rural dans la relation au voisinage

Pour les néo Corréziens, un « bon jardin » ou un « beau jardin » est le fruit d'une vision particulière. Quand certains recherchent un beau jardin et privilégient l'esthétisme, d'autres sont plutôt en quête du bon jardin, synonyme de rendement et d'un travail facile :

« Un bon jardin je dirais que c'est un petit coin de potager et puis un travail facile ». (Isabelle)

« Un bon jardin c'est un jardin qui est, bien disons, où on passe un peu de temps, mais il ne faut pas trop non plus ou qu'il me donne moins de travail possible et qui donne un bon rendement pour moi » (Minata)

En 1986, Anne Luxereau avait écrit concernant les néo-ruraux ariégeois *« Là comme ailleurs, les jardins sont exposés au regard, devantures qui témoignent immédiatement et sans détour des choix de vie effectués. »*⁵¹ : elle parle alors de « jardin montré » pour désigner le fait que le jardin des néo-ruraux, visible par tous, est un reflet de leurs parcours de vie, mais aussi la cible des critiques.

Cependant, le potager ne semble pas omniprésent chez les populations locales comme il peut l'être chez les néo-ruraux. Certains des sujets que nous avons rencontrés nous ont ainsi fait part de l'absence de potager chez nombre de leurs voisins :

« Bah, j'espère le faire plus tard [l'échange de plants ou de graines], dans tous les cas, je le faisais sur Brive, mais ici pour l'instant mes voisins à côté n'ont pas de potager, de l'autre côté non plus, après aussi une petite voisine elle commence son potager, mais éventuellement on s'échangera des choses » (Valérie)

« Il y a pas grand monde qui jardine par ici, il y a mon voisin ici et une dame au-dessus avec qui je partage effectivement des graines et des légumes, oui » (Pierre)

Si ces voisins ne m'ont pas été désignés comme des nouveaux arrivants par les sujets que j'ai interrogés, cela ne peut être affirmé pleinement. On pourrait penser que la pratique du potager

⁵¹ LUXEREAU Anne, À quelle mode vais-je planter mes choux ? in : *Terrain, Anthropologie & sciences humaines*, 1986, (6), pp. 56.

serait très répandue en milieu rural, mais un tiers de notre échantillon nous a confié que peu de leur voisinage possédaient un potager. Peut-être le jardin potager est-il plus important chez les néo-ruraux, de par leurs visions de la campagne et du monde rural. En effet, leur envie de faire un potager était motivé dans les entretiens par la consommation de bons légumes mais une autre hypothèse serait que la pratique du jardinage se perd chez les nouvelles générations rurales, qui seraient moins attirées par le jardinage et donc aussi moins enclines aux critiques comme celles faites aux néo-ruraux pendant l'enquête d'Anne Luxereau en Ariège.

Il est bien sûr difficile d'affirmer ou non cette hypothèse sans entendre la parole des concernés que sont les locaux voire les voisins des néo-ruraux, ce que je n'ai pas pu faire ici par manque de temps, mais notons qu'aucun des néo-ruraux que j'ai rencontrés n'a évoqué de critiques envers son jardin ; cependant, par honnêteté intellectuelle, il nous faut aussi préciser que le questionnaire ne mettait pas vraiment en avant cette problématique afin de rester centré sur notre sujet, et également parce que la question d'éventuels conflits entre voisins m'a semblé peu évidente à amener.

Nous pouvons aussi nous demander si les néo-ruraux essaient de paraître « plus ruraux » que les locaux, comme ont parfois tenté de le faire les premières vagues d'émigration, tels les nouveaux paysans des années 1970 ? En effet, leurs visions du monde rural étaient-elles tronquées, les poussant à en faire « trop » ? Néanmoins, nous avons vu que les néo-ruraux interrogés avaient une certaine connaissance du terrain pour déjà l'avoir fréquenté auparavant, brièvement ou de façon plus régulière. Dès lors, s'ils connaissaient ce territoire, comment leurs images du potager auraient-elles pu être tronquées ? Nous pouvons aussi nous interroger : n'y-a-t-il pas là un phénomène générationnel ?

Concernant un autre aspect de la relation au voisinage, certaines associations mettent en place des événements qui, comme beaucoup d'autres, ne sont pas directement destinés aux néo-ruraux mais qui leur profitent particulièrement. C'est le cas des bourses aux graines, qui sont des endroits où les jardiniers peuvent venir acheter ou échanger des graines pour leurs jardins. La commune de Dampniat, au centre de notre première zone d'étude, organise ainsi par l'intermédiaire de l'association de l'amicale laïque la sienne chaque année à la même date – le 1^{er} mai – ce qui permet aux nouveaux arrivants de se fournir en graines et légumes.

Il faut souligner que l'échange de légumes ou de graines est une caractéristique commune à notre échantillon : beaucoup le pratiquent et ceux qui ne le font pas invoquent un manque de leur production ou une absence temporaire de leur potager, mais cela reste une volonté dans le futur. Ainsi, si la pratique du jardin reste une pratique personnelle pour les néo Corrégiens, ceux-ci n'hésitent pas quand ils le peuvent à pratiquer l'échange de graines et de légumes avec leurs voisins, même s'il semble que la plupart ait lieu dans le cercle amical et familial. Cela n'empêche pas les voisins d'aider les néo-ruraux de différentes façons, par exemple en donnant des œufs ou des plants pour débiter comme nous avons pu le voir, tandis que les néo peuvent partager autre chose que des légumes quand ils le peuvent, comme Chantal, résidente à Chaumeil, qui donne des animaux :

« Alors on en donne, y a mes beaux-parents et mon beau-frère à Saint-Augustin, on leur en donne, y a une dame-là qui nous prend des œufs des poules, qui nous prend, là y a trois oies qui seront à manger parce qu'on ne va pas en garder cinquante, donc elle nous prend des oies, elle nous prend des cannes » (Chantal)

Comme nous pouvons le voir d'après les dires de Chantal, ces échanges ont plutôt tendance à concerner d'abord la famille proche, les amis, puis les voisins proches avant de s'étendre à un cercle plus large. Le fait de privilégier la proximité géographique et sociale est comparable aux résultats démontrés par Manon Gallien, Marjolaine Boitard et Claire Delfosse en 2012, lorsqu'elles se sont interrogées sur la transformation des jardins potagers face aux nouveaux enjeux alimentaires en milieu urbain et rural. Elles parlent ainsi de la transformation des potagers en Haute-Loire, qui se retrouvent au croisement entre deux types d'espaces, nourricier et de loisir : *« Les jardiniers peuvent alors être amenés à faire des conserves en prévision de la période hivernale. S'il n'y a pas de transformation, la production est donnée en premier lieu aux personnes proches géographiquement (les voisins, amis ou famille de passage au moment de la récolte), puis à la famille ou aux amis qui n'habitent pas dans leur périmètre. De ce fait, le potager renforce les liens familiaux ou en est constitutif. »*⁵²

Cette pratique – observée par les auteurs chez des néo-ruraux comme des locaux – peut se retrouver chez nos néo Corrégiens, dans une certaine mesure car tous les sujets n'ont pas de la famille sur place ou à proximité immédiate. Nous pouvons aussi noter que dans leurs recherches, Gallien, Boitard et Delfosse ont souligné un regain de la fonction nourricière du potager, qui peut aussi être mis en corrélation avec la relation à deux facettes qu'entretiennent

52 GALLIEN Manon, BOITARD Marjolaine et DELFOSSE Claire, Renouveau des jardins potagers entre milieu urbain et rural ? in : *Pour*, vol. 215-216, no. 3, 2012, pp. 329

les néo-ruraux avec leurs potagers. Cette réalité, ajoutée à d'autres paramètres comme le développement d'internet, a pu avoir d'autres conséquences sur les jardins des néo-ruraux en Corrèze.

4. Assimilation locale ou uniformisation : le jardin néo-rural à l'heure d'internet

Aujourd'hui, internet ne manque pas de manuels ou de sites entiers et bien fournis pour apprendre à jardiner tout type de plantes, sous tous les climats et dans toutes les situations.

Il existe peu de recherches étudiant le lien entre internet, le jardin et le milieu rural, très probablement du fait de son arrivée encore assez récente : certains ouvrages traitent cependant du sujet d'internet en milieu rural, comme celui de la sociologue Dominique Pasquier, *L'internet des familles modestes. Enquête dans la France rurale*, publié en 2018 et qui s'intéresse à l'utilisation d'internet par les classes populaires rurales⁵³.

La plupart des néo-ruraux que j'ai rencontrés en Corrèze semblent quant à eux faire partie de la classe moyenne – au vu des métiers qu'ils ont pratiqués avant. Ce sont des personnes qui n'ont pas l'air d'avoir eu de problèmes avec internet, et on note même un néo Corrèzien retraité des métiers de l'informatique.

Pourtant, l'arrivée d'internet haut débit a eu un impact non négligeable sur le rapport des néo Corrèziens avec leurs jardins. En effet, le développement d'internet en milieu rural a permis à de nombreux citadins de franchir le pas et d'effectuer leurs migrations, profitant des capacités du télétravail et autres possibilités qu'offre une connexion haut débit.

Le changement le plus perceptible dans notre enquête, en ce qui concerne le poids d'internet dans l'entretien des jardins, est justement l'apparition d'internet dans les modes d'apprentissage de la culture et l'entretien d'un potager, mais aussi dans les influences invoquées pour le concevoir. Quand auparavant les néo-ruraux usaient de livres et de conseils de leurs voisins – et pratiquaient aussi beaucoup l'imitation, comme l'a démontré Anne Luxereau⁵⁴ – désormais, ils citent allègrement internet comme véritable lieu d'apprentissage.

L'aide de la part des voisins et l'apprentissage « sur le tas » restent toutefois assez présents chez certains néo-ruraux, qui n'hésitent pas à faire appel à des amis ou même des agriculteurs

53 PASQUIER Dominique, *L'Internet des familles modestes. Enquête dans la France rurale*, Paris : Presses des Mines, 2018, 222 p.

54 LUXEREAU Anne, À quelle mode vais-je planter mes choux ? in : *Terrain, Anthropologie & sciences humaines*, 1986, (6), pp. 47-56.

locaux pour les aider, sans oublier les magazines et la littérature, toujours présentés comme une référence chez les plus anciens. La formation peut aussi passer par le milieu associatif : Valérie explique ainsi comment elle a pris des cours par cet intermédiaire.

« Avec les travaux, il aurait fallu le préparer cet hiver donc le but c'est de... il y avait eu une association qui avait fait sur Cognac, à côté, une matinée jardin en lasagne et du coup je m'y étais inscrite, le but c'est de faire une butte, on met tout ce qui est déchet ». (Valérie)

Il est intéressant de voir que l'apprentissage par internet est bien plus présent chez les populations ayant effectué leur migration il y a moins de cinq ans que chez les néo s'étant installés à la campagne depuis près de dix ans, voire plus, qui invoquent pour leur part des conseils reçus de leurs voisins ou bien encore un héritage familial. L'âge n'a pas l'air d'influencer ce choix, car même un couple parmi les plus âgés a cité internet et plus particulièrement YouTube comme source d'apprentissage. On peut alors comparer le témoignage de deux néo Corrèziens, tous deux originaires de la région parisienne et appartenant à la même tranche d'âge, mais qui n'ont pas effectué leur migration au même moment.

Isabelle, retraitée habitant à Dampniat, a effectué sa migration il y a treize ans :

« J'ai lu un peu et puis j'ai des voisines qui sont du terroir et qui sont beaucoup plus âgées, qui m'ont donné vraiment beaucoup de coups de main et expliqué beaucoup de choses, qui m'ont donné de la crotte de poule pour mettre dans le terrain enfin des tas de choses » (Isabelle)

Quant à Minata et Laurent, retraités de 65 et 70 ans résidant aujourd'hui à Venarsal, ils ont quitté la région parisienne pour la Corrèze il y a trois ans :

« ... Voilà j'ai découvert les YouTube et j'apprends les expériences des autres jardiniers » (Minata)

« C'est pas mal fait du tout et surtout il y a un véritable échange donc on parle à toutes les sauces, mais là, il y a vraiment du partage, ils donnent ce qu'ils savent faire, mais d'une façon très... moi je trouvais ça très... pourtant je ne suis pas passionné, je trouvais ça très intéressant » (Laurent)

Il semble donc que les néo-ruraux les plus récents aient davantage recours à internet.

Il faut tout de même évoquer un différentiel entre le bassin de Brive et le massif des Monédières, à cause de la différence de qualité de réseaux entre les deux territoires : en effet, la première zone proche de Brive profite bien plus du développement du réseau physique et mobile que la seconde où l'accès à internet est plus inégal ; c'est ce qu'illustrent les deux

cartes ci-dessous : le réseau apparaît clairement plus dense autour de l'agglomération de Brive que sur le plateau de Millevaches (fig. 16 et 17).

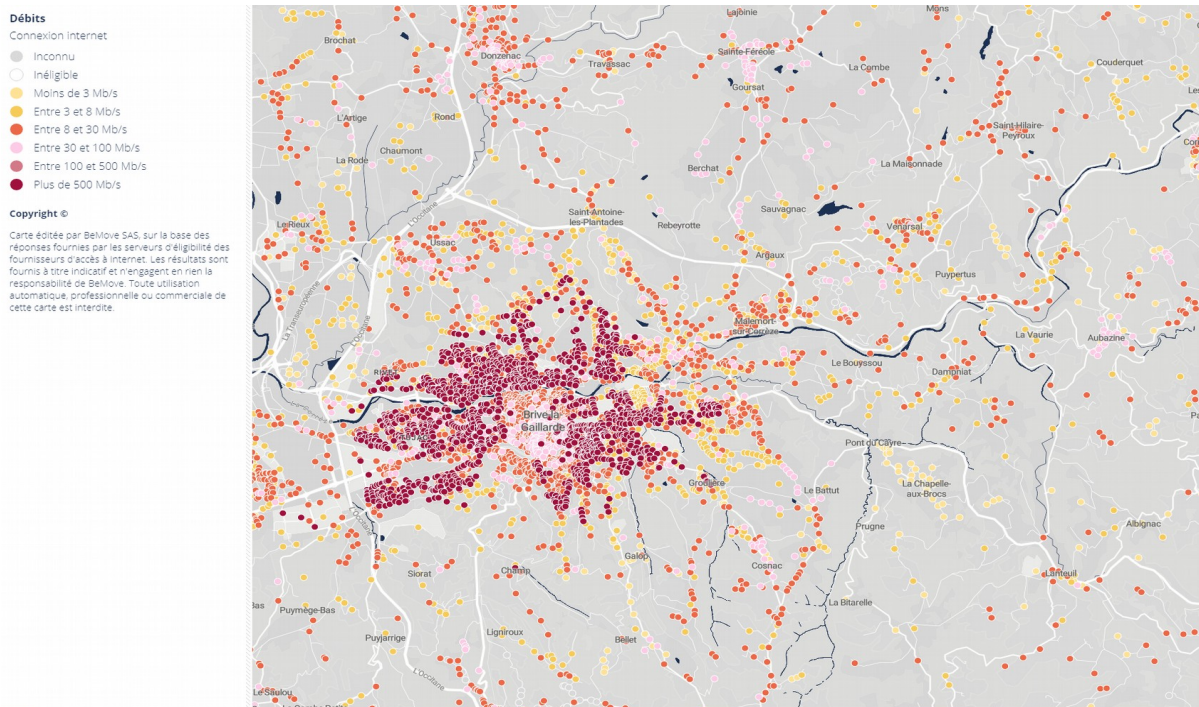


Figure 17 : carte de la répartition de la connexion internet dans la zone 1

Site internet d'Arisase

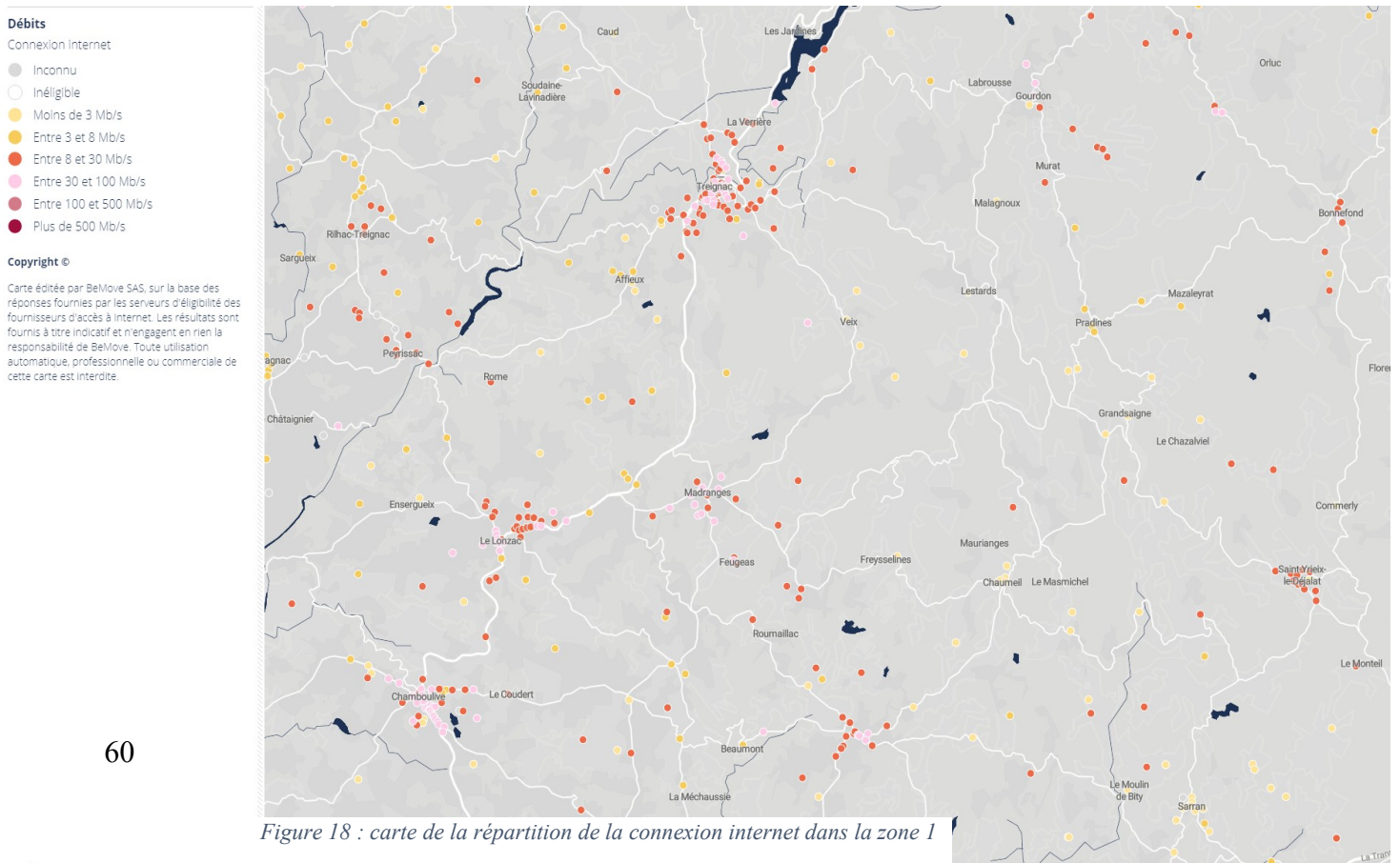


Figure 18 : carte de la répartition de la connexion internet dans la zone 1

Source : Site internet d'Arisase

Je me suis également demandé si le développement d'internet et sa place grandissante dans les méthodes d'apprentissage pour les potagers n'avaient pas contribué à une uniformisation de ceux-ci. En effet, en observant les jardins et particulièrement les légumes qui y sont cultivés, on remarque que la tomate est présente dans quasiment tous les potagers, à l'instar de la courgette et d'autres produits d'été. Certains légumes moins singuliers sont présents, comme des piments ou des potimarrons, mais ils sont le plus souvent le résultat d'un parcours de vie particulier.

Parmi les huit potagers visités, deux se revendiquait de la permaculture, trois étaient des potagers en bac et trois autres des potagers « traditionnels » – plantés directement dans la terre, sans permaculture ni paillage. Il y a donc une répartition plutôt homogène, avec trois types de potagers sur huit cas, ce qui plaide plutôt ici pour une certaine diversité. Ainsi, malgré la surreprésentation de certains légumes comme la tomate ou la salade, catégoriser ces potagers comme identiques serait malvenu – et puis chaque potager a son petit légume en plus.

Bien qu'internet soit un milieu vaste, où il est peu probable que chaque néo Corrèzien ait effectué ses recherches sur les mêmes sites, et malgré une impression de ressemblance entre les jardins, il serait très hasardeux de faire des généralités sans recueillir plus de données sur les potagers des néo-ruraux, mais aussi des locaux et cela sur un territoire plus étendu que la Corrèze.

Au regard de tout cela, on ne peut donc pas véritablement affirmer qu'internet aurait causé une perte de diversité dans les jardins, d'autant que l'arrivée de l'internet haut débit est encore récente et ne concerne pas tout le département – certaines zones des Monédières ne sont pas encore très bien reliées, surtout certains hameaux où, pendant mon enquête, je ne pouvais même pas profiter du réseau téléphonique. Il nous faut attendre qu'une nouvelle génération se mette à pratiquer plus activement le jardinage, une génération qui aurait alors eu pleinement accès à internet.

III. DES JARDINS AUX MILIEUX : JARDINER OUVRE AU PAYSAGE

1. La place du paysage dans l'imaginaire néo rural

Le paysage fait partie intégrante de l'identité rurale et nous avons vu qu'il est un critère important dans le choix de domicile des néo-ruraux. Lors d'une grande enquête « Environnements, migrations et recompositions sociales des campagnes limousine : l'exemple du PNR Millevaches », les géographes Frédéric Richard et Julien Dellier ont ainsi posé des questions sur les critères ayant attirés plusieurs types de population sur le plateau de Millevaches : or, de 14,5% de leur échantillon a cité le paysage comme critère de sélection pour le nouveau lieu d'habitation. Dans le cas de notre propre échantillon – certes moins important et moins varié – nous arrivons à 30% des personnes interrogées qui ont cité le paysage comme l'une des raisons les ayant conduites à choisir une commune plutôt qu'une autre.

Par ailleurs, en effectuant les entretiens dans les deux zones d'étude, on ne peut s'empêcher de remarquer la très belle vue dont bénéficient les différents jardins. La Corrèze est un département très vallonné et dans leurs jardins, les néo-ruraux ont laissé la part belle aux paysages. Distants d'une soixantaine de kilomètres, les paysages des environs de Brive et des Monédières sont assez différents : les deux zones sont constituées de collines, mais le massif des Monédières – comme son nom le laisse présager – présente des reliefs plus importants et aussi plus variables que dans la zone d'étude proche de Brive-la-Gaillarde, aux reliefs moins élevés et plus réguliers. Le massif des Monédières a également une couverture forestière plus développée.

Les espaces verts et les paysages ont donc été beaucoup cités par les néo-ruraux comme motif de migration et comme symbole de la campagne et nous avons pu voir que dans la plupart des habitations, les sujets vont jusqu'à couper certains arbres pour avoir une meilleure vue et profiter des beaux paysages qu'ils sont venus chercher. Lors d'un entretien, à la question « *Quelle est votre vision de la campagne ? Qu'est-ce que vous êtes venu chercher à la campagne ?* », Isabelle a répondu « *Le calme, le calme la vue regardez c'est vrai que j'ai craqué à cause de la vue ici* ».



Figure 19 : vue du jardin d'Isabelle à Dampniat

Source : Gauthier L

La photo ci-dessus (fig. 18) montre ainsi le jardin d'Isabelle, situé sur une colline surplombante dans la commune de Dampniat. La vue est en effet assez dégagée et porte sur plusieurs kilomètres, jusqu'à Brive-la-Gaillarde, à une dizaine de kilomètres. On peut remarquer aussi que le paysage est en prolongement du jardin.

Le choix d'un paysage peut aussi être influencé par le parcours de vie des sujets : Minata, originaire de Côte d'Ivoire, voit dans les falaises et la forêt autour de son domicile un rappel à son pays d'origine :

« Moi, comme je suis d'origine l'Afrique centrale, la nature c'était important pour moi, vraiment j'ai cherché la verdure et tout... quelque chose qui me fait penser à peu à mon pays d'origine » (Minata)

« Voilà donc en visitant les maisons, on ne trouvait pas jusqu'au jour où on est venus là pour visiter, alors là en regardant les collines et les forêts... d'un côté où on regarde y a du vert et ça, ça m'a plu, c'est pour ça qu'on a décidé de rester par ici » (Minata)

Ce jardin, nous pouvons le voir sur la photographie suivante (fig. 19) : le paysage, assez fermé ici et composé principalement de falaises, pourrait paraître quelconque voire laid aux yeux d'autres personnes ; pourtant, il a suscité une forme de nostalgie chez Minata.

Par ailleurs, la visite des jardins où le paysage est moins voyant peut s'expliquer par la reprise d'une maison familiale ou la location – qui implique un choix moins diversifié qu'à l'achat.



Figure 20 : vue du Potager de Minata et Laurent à Venarsal

Source : Gauthier L

On peut donc penser que les néo-ruraux ont un rapport particulier à leur jardin et au monde rural dans ce qu'ils accordent une grande importance à l'esthétisme, tant celui du jardin que des paysages alentours. Selon leurs témoignages, ces néo-ruraux sont venus chercher la tranquillité, le calme et la nature, et les paysages sont donc parfois apparus comme décisifs dans l'option d'implantation sur le territoire. Dès lors, le jardin potager, si évident pour eux car indissociable de la campagne, serait partie d'un tout : il s'agirait d'une sorte de fenêtre sur le paysage, comme le premier plan d'un tableau. Cela s'illustre aussi par l'absence de barrières ou de haies – du moins pas vers le paysage vu du jardin – qui risqueraient de gêner la vue ; il y a la volonté d'avoir des jardins ouverts sur les paysages alentours, en tout cas dans la mesure du possible car les néo Corrèziens n'ont pas la maîtrise totale de leur environnement.

Le paysage corrézien tient donc une place prépondérante dans l'esprit des néo-ruraux : il représente la campagne et la nature qu'ils sont venus chercher et ils ont su mettre à profit les reliefs particuliers de la Corrèze pour obtenir une vue ayant pour eux un intérêt, que ce soit nostalgique ou juste esthétique. Ainsi, le jardin est passé d'un espace intime et fermé à une fenêtre sur l'extérieur, une partie intégrante du paysage, ce qui est visible dans la façon dont ils s'en occupent.

2. D'une vision de la nature et du monde rural à l'application dans le jardin

Les travaux de Frédéric Richard, Julien Dellier et Greta Tommasi dans le nord du PNR de Millevaches ou encore ceux de Catherine Rouvière en Ardèche ont démontré l'intérêt des néo-ruraux pour l'écologie. Mais comment celui-ci s'exprime-t-il dans leurs jardins, et sous quelle forme ? Les néo-ruraux se sont souvent intéressés à ces questions d'environnement en milieu rural, en privilégiant les circuits courts et l'agriculture biologique : « *Cet intérêt pour les questions environnementales de la part des néo-résidents se traduit par leur implication dans nombre d'actions « vertueuses » en matière de développement durable.* »⁵⁵. Dès lors, le potager apparaît comme un espace privilégié pour exprimer l'intérêt écologique de son créateur, comme le rappellent Manon Gallien, Marjolaine Boitard et Claire Delfosse : « *Si le jardin potager est un espace nourricier et signe d'indépendance face à l'agro-industrie pour certains, un espace support de loisirs pour d'autres, il est aussi le reflet d'un discours ambient environmentaliste. Depuis la fin des années 1990, avec le sommet de Rio et l'institutionnalisation du développement durable, tout doit être "écologiquement responsable", y compris le potager.* »⁵⁶

Si nous avons vu au cours de cette analyse que la vision du monde rural par les néo-ruraux était avant tout fondée sur la tranquillité de vie, le calme et les espaces verts, dès lors que l'on aborde le jardin potager, c'est le côté utilitaire qui prévaut.

55 RICHARD Frédéric, DELLIER Julien, TOMMASI Greta, Migration, environnement et gentrification rurale en Montagne limousine, in : *Revue de géographie alpine*, 2014, 102-3 ; disponible en ligne : <http://journals.openedition.org/rga/2525>, mis en ligne le 1^{er} février 2015 [consulté le 06 septembre 2019].

56 GALLIEN Manon, BOITARD Marjolaine, DELFOSSE Claire, Renouveau des jardins potagers entre milieux urbain et rural ? in : *Pour*, 2012/3-4, 215-216, pp. 330

Les néo-ruraux que j'ai rencontrés tiennent à la part de biologique dans leurs jardins : malgré les difficultés qu'ils ont pu rencontrer, seuls un ou deux d'entre eux ont déjà usé de pesticides ou autres éléments chimiques pour l'entretien de leur jardin. Par ailleurs, la définition même du « bio » ne fait pas consensus parmi eux ; certains, comme Chantal, ne sont même pas d'accord avec cette appellation :

« Alors moi je n'appelle pas ça du bio, j'appelle ça du naturel, il ne met aucun produit chimique, aucun produit... voilà s'il y a des doryphores ou autres, il les enlève à la main, y a aucun produit, j'appelle pas ça du bio, j'appelle ça du naturel. Le bio je pense que ça n'existe pas... voilà, avec ce qu'on respire, qu'on boit y a pas de bio c'est pas possible, donc voilà, naturel » (Chantal)

La culture bio au sein du potager n'est d'ailleurs pas la seule illustration d'une vision de la nature dans le monde rural. Les néo-ruraux ont aussi tendance à consommer bio quand ils le peuvent, comme l'expliquent Maxime et Julie qui font attention à ce qu'ils mangent :

« Ouais, mais tout ce qu'on achète en dehors aussi, c'est tout au maximum sans pesticide, c'est la même chose » (Maxime et Julie)

Le néo rural corrézien cherche donc à produire et à consommer bio au quotidien, autant que possible. Cependant, cet aspect n'est pas exagérément mis en avant lors des différents entretiens : s'ils veulent consommer bio, ils insistent aussi sur le fait que leurs propres légumes auraient « meilleur goût » que ceux achetés en grande surface ; certains mentionnent également l'argument économique.

J'ai pu également constater une grande utilisation des bacs de compost, sous différentes formes (fig. 20 et 21), qui va souvent de pair avec l'usage du bio dans les jardins.



Figure 22 : : bac de compost d'Isabelle

Source : Gauthier L



Figure 21 : potager de Maxime et Julie à Dampniat

Source : Gauthier L

Dans le sillage du bio, omniprésent dans les potagers, de nouveaux moyens de culture sont apparus comme la permaculture ou encore le potager dit « en lasagne », qui consiste à déposer au sol des couches de matériau de compost sous une couche de terreau ; ces méthodes permettent aux néo Corréziens d'avoir un jardin à la fois écologique et simple à entretenir. Les néo-ruraux utilisent ainsi des techniques originaires du monde rural pour pallier la privation volontaire d'engrais chimique et n'hésitent pas à faire appel à une certaine coopération entre voisins :

« Rien, rien, ça veut dire que cet hiver, enfin bon les voisins d'ici, ils ont des chevaux, je vais récupérer le crottin et voilà, c'est l'engrais » (Patrice)

Si ces résultats donnent l'impression d'avoir affaire à des écologiques « purs et durs », certaines pratiques relèvent davantage de la volonté d'aller au plus efficace pour ne pas avoir à passer trop de temps dans le jardin. Mais alors, comment savoir si ces méthodes tiennent plus de la véritable conscience écologique ou uniquement de cette volonté d'avoir un bon rendement, et ceci sans trahir leur vision de la campagne ? Les termes utilisés lors des entretiens, qui renvoient beaucoup à la nature et insistent sur le mal qu'ils se donnent parfois pour obtenir de « bons » potagers, nous amènent à penser que la question écologique est bel et bien une part importante de leurs préoccupations.

Cependant, à l'exception d'une seule personne de notre échantillon, je n'ai pas obtenu de précisions sur leur définition du bio. Dans un cas en particulier, nous avons même découvert au détour d'une phrase, l'utilisation d'un produit phytosanitaire sous la forme de granulés contre les limaces :

« Bah oui... je n'utilise rien, si, des trucs contre les limaces, des petites graines contre les limaces, je ne sais pas si c'est bio » (Isabelle)

Isabelle avait pourtant un compost dans son jardin.

L'enquête ne portant pas directement sur question de l'agriculture biologique, je n'ai pas poussé plus loin mon investigation, mais des recherches plus approfondies sur leur définition personnelle de « jardinage biologique » et ce que cela représente pour eux seraient assez intéressantes, notamment si l'on prend en compte le fait que c'est encore une conception débattue.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Les néo-ruraux de Corrèze entretiennent une relation toute particulière à leurs jardins et à leur territoire. Parmi celles que j'ai pu avoir rencontrées, rares sont les personnes à avoir choisi de s'installer en Corrèze par hasard : quasiment toutes avaient déjà un lien avec la Corrèze, par le biais de leurs familles ou bien de leurs amis ou encore pour l'avoir fréquenté dans leur jeunesse. Mais c'est surtout la continuité de leur démarche qui nous a interpellé : certains néo-ruraux quittent la ville pour la campagne en quête d'un lien, qu'ils jugent perdu, avec la nature, mais les néo corréziens n'avaient pas perdu ce lien – de par la présence d'espaces verts à proximité de leur domicile urbain ou même de jardins – et cherchaient au contraire à l'amplifier.

L'intégration de ces néo-ruraux est assez contrastée. Ils ont affirmé avoir été bien accueillis par leur voisinage proche, mais on note aussi des remarques comme celle d'une population locale où ce serait « chacun chez soi ». Les élus locaux et en particuliers les maires gardent un poids conséquent dans l'accueil et l'intégration des néo-ruraux, ce que ces derniers leur rendent bien en participant souvent à la vie communale, parfois de façon bénévole. Les associations jouent aussi un grand rôle dans l'insertion sociale des néo-ruraux corréziens, en particulier chez les migrants les plus âgés.

Nous pouvons donc en conclure que les néo Corréziens sont une population plutôt bien intégrée dans le cercle social local.

Il est aussi ressorti de cette enquête que les néo-ruraux corréziens entretiennent une relation double avec leur potager : ils perçoivent celui-ci à la fois comme un espace fournisseur de légumes – et qui de ce fait doit être traité avec efficacité pour que le rendement soit optimal et qu'ils n'y consacrent pas trop de temps dans la journée – mais aussi comme un lieu spécial, sans lequel ils ne concevraient pas totalement leurs nouvelles vies à la campagne ; cela les pousse à se donner du mal pour son entretien, dans une terre qui, nous l'avons vu, ne leur facilite pas toujours la tâche.

Cependant, le monde n'est plus le même que celui décrit par exemple par Anne Luxereau, dans lequel les locaux critiquaient et initiaient les néo-ruraux à l'art du jardinage. Internet est passé par là depuis, et l'apprentissage est beaucoup plus personnel et dépend moins des locaux alentours – d'autant que la nouvelle génération ne possède pas toujours de potager – que de la sagesse de tous les autres jardiniers du monde. Internet entre ainsi assez fortement dans la catégorie des sources d'apprentissage et d'inspiration pour les néo-ruraux arrivés récemment à la campagne, bien que son impact réel soit encore assez difficile à estimer, au vu de la présence encore très récente du haut débit dans certains lieux.

J'ai aussi remarqué que les paysages tenaient une place prépondérante chez les néo-ruraux corréziens et cette envie amour de « beaux paysages » s'illustre dans les jardins et les potagers qui sont traités comme une partie intégrante des paysages, morceaux d'un ensemble indissociable. En résultent des jardins très ouverts sur l'extérieur, souvent situés sur les hauteurs – en particuliers sur les communes de Dampniat et de Treignac – afin de tirer profit de ce territoire vallonné. Mais d'autres types de paysages sont aussi mis à l'honneur : un champ, signe de nature pour l'un, une falaise de grès, rappel des paysages de son pays d'origine pour une autre.

Ces différentes visions et appréciations de la nature s'illustrent aussi dans le traitement des potagers où le « biologique » et le « naturel » sont de mise, nonobstant les contraintes du sol corrézien, dont l'acidité ou la présence de pierre et de « tuf » limite parfois les perspectives de culture potagère.

Cependant, au terme de notre analyse, peut-on dire que le jardin a été une aide pour intégrer le milieu social rural ? Le bilan apparaît en fait assez mitigé. D'un côté, les associations locales sont un des moyens pour les néo-ruraux de se sociabiliser et le jardin reste quant à lui une activité assez personnelle ; pourtant, d'un autre côté, les néo Corréziens pratiquent activement quand ils le peuvent l'échange de légumes, de graines ou même de volailles avec leurs voisins proches et leurs amis, et certains ont aussi reçu de l'aide pour créer leurs potagers, sous forme de conseils ou de don de plants et de graines.

Le lien entre jardin et intégration semble donc partiellement visible sur le terrain : il est un des moyens de s'intégrer qu'utilisent les néo-ruraux, et en même temps conserve une place toute

particulière dans leur esprit ; son influence sur la vie des néo-ruraux n'est plus à prouver, tant celui-ci est désormais associé à leur idée d'une vie à la campagne.

Enfin, il me faut tout de même préciser que le petit échantillon qui a été présenté dans le cadre de ce mémoire ne permet pas de brosser une véritable image de la situation. Une enquête de plus grande envergure visant à mettre en lumière les différences entre les territoires ou les tranches d'âge serait nécessaire.

Par ailleurs, de nouvelles questions sont apparues lors de cette enquête, comme le poids d'internet dans le traitement des potagers ou bien encore le rapport de ces derniers au paysage. Cette enquête a subi des déconvenues, les difficultés de déplacement ayant fortement compliqué la collecte de données et la rencontre de néo-ruraux, mais j'ai toutefois vécu cette expérience de terrain comme très enrichissante. Malgré les difficultés, tous les entretiens ont été intéressants et chacun des néo-ruraux avait quelque chose à m'apprendre, une vision pertinente à transmettre.

Finalement, on revient de ce genre de terrain avec de nouvelles questions auxquelles on aimerait pouvoir répondre et l'étrange sensation d'avoir manqué énormément de choses.

BIBLIOGRAPHIE

BETEILLE Roger, *La France du vide*, Paris : Librairies techniques, 1981, 252 p.

BOBBÉ Sophie et PERROT Martyne, La sociabilité n'est plus ce qu'elle était... Réseau associatif et vitalité du monde rural. L'exemple des plateaux de l'Aubrac et de Millevaches, in : *Revue d'Etudes en Agriculture et Environnement* », 2012, 93(1), pp. 71-94.

CÉRÉZUELLE, Daniel, Les jardins familiaux, lieux d'initiation à la civilité, in : *Communications, Bienfaisante nature*, 2003, 74(1), pp. 65-83.

CHAMPION Françoise, Religions, approches de la nature et écologies, in : *Archives de sciences sociales des religions*, 1995, 90(1), pp. 39-56.

CLAVAL Paul, Le thème de la religion dans les études géographiques, in : *Géographie et cultures*, 1992, 2, pp. 85-110.

COGNARD Françoise, « *Migrations d'agrément* » et nouveaux habitants dans les moyennes montagnes françaises : de la recomposition sociale au développement territorial. *L'exemple du Diois, du Morvan et du Séronais*, Thèse de géographie, Clermont-Ferrand : université Blaise Pascal, 2010, 530 p. (dir. Jean-Paul Diry).

COTTIN-MARX Simon, Vitalité politique sur le plateau de Millevaches : entretien avec Lucie Berthier, *De Fil En Réseaux*, in : *Mouvements*, 2015, 84(4), pp. 105-110.

DANTHIEUX Dominique, Le communisme rural en Limousin : de l'héritage protestataire à la résistance sociale (de la fin du 19^{ème} siècle aux années 1960), in : *Ruralia*, 16/17, 2005, <https://journals.openedition.org/ruralia/1077> mis en ligne le 1^{er} juillet 2009 [consulté le 20 Avril 2019]

GALLIEN Manon, BOITARD Marjolaine, DELFOSSE Claire, Renouveau des jardins potagers entre milieux urbain et rural ? in : *Pour*, 2012/3-4, 215-216, pp. 321-332.

GERGAUD Sophie, *Jardins en terre lakota : de l'acculturation à l'affirmation identitaire*. in : *Les jardins dans la ville entre nature et culture*. MENOZZI Marie-Jo (dir.), Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 205-218.

GILBERT Yves, Migrations urbaines en milieu rural : diversification sociale et recomposition du politique, in : *Espaces et sociétés*, 2010,143(3), pp. 135-149.

GUILLEMOT Lionel, Les étrangers au sein des espaces ruraux picto-charentais à la fin du XX^e siècle : des « néo-ruraux » difficiles à insérer, in : *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 2002, (109-4), pp. 241-252.

HERVIEU Bertrand, HERVIEU-LÉGER Danièle, Le retour à la nature : « au fond de la forêt... l'Etat », Paris : Seuil, 1979, 234 p.

KAYSER Bernard, La renaissance rurale : sociologie des campagnes du monde occidental, Paris : Armand Colin, 1990, 316 p.

LÉGER Danièle, Les utopies du « retour », in : *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1979, 29(1), pp. 45-63.

ENCYCLOPAEDIA UNIVERSALIS, LEVY Maurice et GRIMAL Pierre, Jardins : de l'Antiquité aux Lumières ; <http://www.universalis-edu.com.distant.bu.univ-rennes2.fr/encyclopedie/jardins-de-l-antiquite-aux-lumieres/> [consulté le 05 Mars 2019]

LUXEREAU Anne, À quelle mode vais-je planter mes choux ? in : *Terrain, Anthropologie & sciences humaines*, 1986, (6), pp. 47-56.

MARC Jean-Valéry et MARTOUZET Denis, *Le jardin créole à Fort-de-France : du paysage à l'aménagement*. in : Les jardins dans la ville entre nature et culture, MENOZZI Marie-Jo (dir.), Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2014, pp 57-69.

MENDRAS Henri, La fin des paysans, innovation et changement dans l'agriculture française, Paris : S.E.D.E.I.S., 1967, 364 p.

MERCIER Claude et GIOVANNI Simona, Le néo-ruralisme : Nouvelles approches pour un phénomène nouveau, in : *Revue de géographie alpine*, tome 71, n°3, 1983, pp. 253-265.

PIROMALLO-GAMBADERLLA Agata, La communauté entre nostalgie et utopie, in : *Societes*, 2005, 87(1), pp. 65-73.

PISTRE Pierre, *Renouveaux des campagnes françaises : évolutions démographiques, dynamiques spatiales et recompositions sociales*. Thèse de géographie, Paris : université Paris VII-Diderot, 2012 (dir. Catherine Rhein).

PLET Françoise, La géographie rurale française : quelques jalons, in : *Sociétés contemporaines*, 2003, 49-50(1), pp. 85-106.

RICHARD Frédéric, La gentrification des « espaces naturels » en Angleterre : après le front écologique, l'occupation ?, in : *L'Espace Politique*, 2010, 9(3) ; <http://journals.openedition.org/espacepolitique/1478>, mis en ligne le 20 janvier 2010 [consulté le 05 mars 2019].

RICHARD Frédéric et DELLIER Julien, Environnements, migrations et recompositions sociales des campagnes limousines : l'exemple du PNR Millevaches, Rapport de recherche, GEOLAB UMR 6042 CNRS, Limoges, 2011 [en ligne] ; <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00928602> [consulté le 13 septembre 2019].

RICHARD Frédéric, CHEVALLIER Marius, DELLIER Julien, LAGARDE Vincent, Circuits courts agroalimentaires de proximité en Limousin : performance économique et processus de gentrification rurale, in : *Norois*, 2014, 230, pp. 21-39.

RICHARD Frédéric, DELLIER Julien, TOMMASI Greta, Migration, environnement et gentrification rurale en Montagne limousine, in : *Revue de géographie alpine*, 2014, 102-3 ; disponible en ligne : <http://journals.openedition.org/rga/2525>, mis en ligne le 1^{er} février 2015 [consulté le 08 Mars 2019].

RIEUTORT Laurent, Du rural aux nouvelles ruralités, in : *Revue internationale d'éducation de Sèvres*, 2012, 59, pp. 43-52.

ROSENTAL Paul-André, *Les sentiers invisibles. Espace, familles et migrations dans la France du 19^e siècle*, Paris : éditions de l'EHESS, 1999, 257 p.

ROULLIER Clothilde, Le monde rural : quelques données de cadrage, in : *Informations sociales*, 2011, 164(2), pp. 6-9.

ROULLIER Clothilde, Focus – Qui sont les néoruraux ? in : *Caisse nationale d'allocations familiales*, 2011, 164, pp. 32-35.

ROUVIÈRE Catherine, *Retourner à la terre. L'utopie néo-rurale en Ardèche depuis les années 1960*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2015, 502 p.

ROUVIÈRE Catherine, Migrations utopiques et révolutions silencieuses néorurales depuis les années 1960, in : *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 2016, 133, pp. 127-46.

ROY, Louis, PAQUETTE Sylvain et DOMON Gérald, La campagne des néoruraux : motifs de migration, territoires valorisés et usages de l'espace domestique, in : *Recherches sociographiques*, 2005, 46(1), pp. 35-36.

SALLUSTIO, Madeleine. « Le retour à la terre » : entre utopie et nostalgie : Le cas des collectifs de néo-paysans en France, in : *Conserveries mémorielles*, 2018, 22, p. 20.

SMITH D. P. et PHILIPPS D.A., Socio-cultural representations of greentrified Pennine rurality, in : *Journal of Rural Studies*, 2001, 17(4), pp. 457-469.

THOMSIN Laurence, Un concept pour le décrire : l'espace rural rurbanisé, in : *Ruralia*, 2001/9, pp. 2-19.

VELASCO-GRACIET Hélène, La reconnaissance rurale, l'exemple du département de la Dordogne, in : *Ruralia*, 2006, 18-19, pp. 233-249.

URBAIN Jean-Didier, Paradis verts : désirs de campagne et passions résidentielles, Paris : Payot, 2002, 392 p.

TABLE DES FIGURES

<u>FIGURE 1 : CARTE DES PLUS GRANDS FOYERS DE DÉPART DES NÉO-RURAUX ET LEURS ZONES D'ARRIVÉE (BEFORECLASS.EU) SELON LES TRAVAUX DE PIERRE PISTRE.....</u>	10
<u>FIGURE 2 : EXEMPLE DE BOURSE AUX PLANTES EN CORRÈZE.....</u>	25
<u>FIGURE 3 : CARTE DE LA CORRÈZE.....</u>	30
<u>FIGURE 4 : PHOTOS SATELLITES DE LA PREMIÈRE ZONE D'ENQUÊTE.....</u>	32
<u>FIGURE 5 : PHOTOS SATELLITES DE LA SECONDE ZONE D'ENQUÊTE.....</u>	33
<u>FIGURE 6 : CARTE DES LIEUX D'ORIGINE DES NÉO-RURAUX INTERROGÉS.....</u>	41
<u>FIGURE 7 : SERRE DE PIERRE À TREIGNAC.....</u>	49
<u>FIGURE 8 : SERRE DE PATRICE À TREIGNAC.....</u>	49
<u>FIGURE 9 : POULAILLER DE VALÉRIE À DAMPNIAT.....</u>	49
<u>FIGURE 10 : POULAILLER DE MAXIME ET JULIE À DAMPNIAT.....</u>	49
<u>FIGURE 11 : TORTUE DE VALÉRIE.....</u>	50
<u>FIGURE 12 : BOUC D'ANDRÉ.....</u>	51
<u>FIGURE 13 : : POULAILLER DE CHANTAL.....</u>	52
<u>FIGURE 14 : POULAILLER DE CHANTAL.....</u>	52
<u>FIGURE 15 : POTAGER EN BAC DE MINATA.....</u>	53
<u>FIGURE 16 : POTAGER EN BAC DE ANDRÉ.....</u>	53
<u>FIGURE 17 : CARTE DE LA RÉPARTITION DE LA CONNEXION INTERNET DANS LA ZONE 1.....</u>	61
<u>FIGURE 18 : CARTE DE LA RÉPARTITION DE LA CONNEXION INTERNET DANS LA ZONE 1.....</u>	61
<u>FIGURE 19 : VUE DU JARDIN D'ISABELLE À DAMPNIAT.....</u>	64
<u>FIGURE 20 : VUE DU POTAGER DE MINATA ET LAURENT À VENARSAL.....</u>	65
<u>FIGURE 21 : POTAGER DE MAXIME ET JULIE À DAMPNIAT.....</u>	67
<u>FIGURE 22 : BAC DE COMPOST D'ISABELLE.....</u>	67

ANNEXES

Retranscription d'entretiens

J'ai sélectionné deux entretiens parmi les neuf effectués au cours de l'enquête, que je retranscris ici d'après les enregistrements :

Entretien mené dans la première zone d'enquête avec Laurent et Minata, installés dans la commune de Venarsal – qui a depuis fusionné avec la ville de Malemort :

Gauthier : Depuis combien de temps vous habitez dans la commune ?

Sujet Femme : Ici ça va faire trois ans, depuis le mois de mai... voilà.

G : Et où habitiez-vous avant ?

SF : Avant à Paris, en banlieue ouest.

Sujet Homme : À Marly-le-Roi.

Sf : Oui à Marly-le-Roi.

G : Et vous vous considérez en rupture avec votre ancien habitat ou plutôt en prolongement avec votre ancien habitat ?

SF : Euh, qu'est-ce que je peux dire ?

SH : Toi tu es plutôt en prolongement.

SF : Oui moi oui, mais toi...

Sh : oui, moi il y a un peu, mais j'ai déménagé de nombreuses fois, notamment pour des raisons professionnelles, je suis allé travailler en Afrique, Afrique centrale, Afrique du Nord, ensuite j'ai surtout fait de la banlieue parisienne, mais on était dans une banlieue très verte, car on était juste à côté de la forêt de Marly donc dans la zone de week-end du grand roi.

SF : Dans le prolongement de Versailles, ça arrivait jusqu'à Saint-Cyr-l'École et vers la forêt de Marly-le-Roi.

Sh : Marly c'était le lieu de villégiature du roi.

SF : Oui.

Sh : Donc, euh, la forêt est restée Dieu merci.

G : Oui d'accord.

Sh : Et donc on n'était pas vraiment coupés du vert des arbres et tout ça.

Sf : De la nature.

Sh : Mais bon, c'était dans un cadre citadin.

G : Oui, pourquoi avoir choisi cet endroit ?

Sf : Ah, alors c'est un peu compliqué, mais notre fille habitait à Brive, mais Brive Ouest, mais elle voulait absolument qu'ont vienne vivre ici à la retraite, mais là-bas ça me plaisait pas je sais pas trop pourquoi, mais je cherchais peut être quelque chose que je trouvais ici.

G : Ah ouais.

Sf : Moi comme je suis d'origine d'Afrique centrale la nature c'était important pour moi, vraiment j'ai cherché la verdure et tout... quelque chose qui me fait penser à peu à mon pays d'origine.

G : D'accord.

Sf : Voilà donc en visitant les maisons on ne trouvait pas, jusqu'au jour où on est venus là pour visiter, alors là en regardant les collines et les forêts... d'un côté où on regarde y a du vert et ça, ça ma plus c'est pour ça qu'on a décidé de rester par ici.

Sh : En fait la carrière elle voit ça comme une des falaises qu'il y a en forêt.

Sf : Oui voilà chez moi.

Sh : Bon c'est pas le mont Royo mais...

G : Donc vous n'étiez jamais venus ici avant de venir vous installer ?

Sf : Non pas ce côté-là.

G : Mais vous étiez déjà venu en Corrèze pour voir votre fille.

Sf : Voilà c'est ça, notre fille oui.

G : Et quelle image vous aviez de la Corrèze ?

Sf : Oh c'est magnifique.

Sh : Du point de vue de la nature, on voit ça comme un privilège.

Sf : Oui.

Sh : C'est très beau comme région, c'est très boisé et je me suis demandé si on avait pas de la forêt primaire ici.

Sf : Et non ! (rire)

Sh : Elle m'a déçu tellement, je m'étais dit avec un peu de chance, comme les pentes sont très raides, c'est pas du tout commode pour les forestiers et tout ça peut être que (bruit de micro) ça fait un peu comme la forêt épaisse et j'estime que c'est un peu un privilège d'habiter une région comme ça et qui est pas spécialement connue pour ça... ce qui évite les allées et venues touristiques, tout ça, ça reste un peu préservé.

G : On est encore assez préservés pour ça.

Sf : Oui.

G : Est-ce que vous aviez un jardin dans votre ancien domicile ?

Sh : Pardon ?

G : Est-ce que vous aviez un jardin dans votre ancien domicile ?

Sf : Un balcon, un balcon, mais qui était très vert quand même.

Sh : (à sa femme) tu as ton téléphone ?

Sf : Ah oui je l'ai laissé.

Sh : Attends je vais le chercher... juste une photo.

[Sh va chercher le portable]

Sf : Oui c'était au printemps quand j'ai... un balcon très vert parce que j'aime bien les fleurs, mais j'aime bien tout ce qui vient de la terre.

G : Ah oui.

Sf : Moi la terre ça m'apaise, tant que j'ai les mains dans la terre je suis bien, et mon balcon il y avait des tomates, des concombres...

G : Ah oui, c'était un vrai petit potager.

Sf : Oui, potager et fleurs.

G : D'accord.

Sf : Mais j'ai caché mes légumes parmi les fleurs.

G : Ah.

Sf : Voilà et ici c'est... je suis très très heureuse parce que j'ai un potager là-bas que je suis en train de transformer ...

[Sh revient]

Sh : Tiens, ton ancien jardin.

SF : Oui alors euh...

Sh : Il faut dire qu'on avait la chance d'avoir un magnifique balcon. C'est un immeuble comme tant d'autres, mais il était très profond il faisait 1m70 ou 1m80 de large.

G : Ah oui.

Sh : On pouvait manger avec une table comme ça un peu serrée, mais on y arrivait donc il y avait des jardinières, des fleurs, elle faisait ses tomates, enfin bon elle cultivait déjà.

G : D'accord, et comment ça s'est passé votre arrivée dans la commune ?

Sf : Ah, ça s'est très bien passé oui, et disons dans la commune j'avais une petite appréhension parce que je m'occupe jamais de ça dans la région parisienne, c'est tellement mélangé, mais on m'a toujours dit quand vous irez en province, on vous acceptera jamais bon... mais quand on est arrivés ici, ce qui est bien c'est quand on est tombés sur un monsieur qui vit à côté et qui est venu enlever...

Sh : Un ami du vendeur.

Sf : Voilà.

Sh : il débarrassait des choses que le vendeur avait laissées... il était parti aux États-Unis et donc il débarrassait tout ce qui traînait parce qu'il y avait tout un tas de choses, des machines

et d'autres trucs. Et donc il était en train de finir ce travail là quand on est venu s'installer dans la maison et là on est rentrés en contact avec lui, car lui il habite un peu plus haut là.

Sf : Oui.

Sh : Et comment il s'est présenté, il nous a dit « bon je suis aux conseils municipaux », il est gendarme en fait de son état, il a de la famille là-bas au petit hameau qui est...

G : Le pont...

Sf : Le pont Chambon voilà.

Sh : Et bon voilà on a eu un contact tout de suite, très sympa, très cordial et ensuite on est allés se présenter aux voisins qui étaient là et ...

[SF me montre la photo de leur ancien balcon]

G : Ah oui, c'est très vert.

Sf : Voilà (rire), oui c'est très vert, alors oui parce que j'avais amené... on mange aussi, mais...

G : Pour se reposer tout ça.

Sf : C'est ça.

Sh : Dès qu'il faisait beau, on vivait dessus.

Sf : Oui.

Sh : Parce qu'on était au neuvième.

Sf : Là on voit.

Sh : Car en plus on avait vue sur tout Paris à cet endroit-là, on voyait la tour Eiffel, on voyait comment... l'arche de la Défense tout ça.

G : Ah ça devait être une belle vue.

S : Le seul truc qu'on ne voyait pas c'était la tour Montparnasse parce qu'il y avait le, le...

G : Le sacré cœur ?

Sh : Pardon ?

G : Le sacré cœur peut-être ?

Sf : Sacré cœur ?

Sh : Le sacré cœur on le voyait

G : Y avait le sacré cœur qui cachait le...

Sh : Non, la butte c'était le mont Valérien.

G : Ah oui le mont Valérien.

Sh : Il cachait le restant de Paris.

G : D'accord.

Sh : Donc à part la tour Montparnasse on voyait quasiment tout ce qui comptait, et alors le 14 juillet, je vous parle pas des centaines de feux d'artifice, notamment celui de la tour Eiffel qui était spectaculaire, on était quand même à vol d'oiseau à 15 kilomètres de la tour Eiffel, mais on voyait très bien.

G : Ah oui vous étiez bien placés.

Sh On avait pas à jouer des coudes sur le champ de Mars... mais c'était un peu notre jardin on peut le dire.

Sf : Mais on avait aussi un beau jardin de domaine, mais que jardin d'ornement.

Sh : Oui, en fait il y avait un groupe d'immeubles comme ça, et il y avait une surface de, c'était...

Sf : Hola...

Sh : C'était, je crois que c'était 88 000 m², mais il y avait une piscine, des tennis, des jeux d'enfants...

Sf : Et le reste, c'était des jardins.

G : Une sorte de jardin partagé on peut dire ?

Sf : C'était la copropriété qui s'occupait de ça et il y avait des jardiniers à l'année qui entretenaient tout.

Sh : C'est une des raisons secrètes pour laquelle on est partis, les banques avaient pris possession d'un maximum d'appartement, ils étaient majoritaires au... comment...

G : À la copropriété ?

Sh : À la copropriété et à chaque fois ils nous faisaient (...), la dernière fois ils nous en avaient mis pour 13 000€ de ravalement, car ils ont fait ravalement, isolation, machin, ils forçaient pour louer plus cher donc on s'est dit on va pas s'en sortir.

Sf : C'est une des raisons, mais la raison c'est la retraite aussi.

Sh : Oui puis bon là-bas c'était... pourtant là-bas j'avais le parc de Marly comme d'ici à la colline, là-bas c'était vraiment tout prêt, je faisais deux kilomètres j'étais en plein dans le parc là où le roi avait mis son château d'été quoi, ses appartements d'été avec tout autour les pavillons pour les invités. Bon, il ne restait plus grand chose des pavillons, le château il y a plus que le socle du château, les fondations, mais le parc était magnifique donc c'était... d'ailleurs j'avais trouvé un job juste au-dessus, à Marly, j'étais informaticien, et tous les midis j'allais dans ce parc.

G : Pour déjeuner ?

Sh : Ah non, je déjeunais à la cantine.

Sf : Pour marcher.

G : Ah juste pour marcher.

Sh : Et donc quand j'étais à la retraite...

Sf : Ça, c'était bien.

Sh : pour compléter ce qu'elle disait je pouvais vraiment me promener dans le parc seulement en été, printemps, été... autrement c'était...

Sf : C'était fermé, ils ont commencé à le fermer aussi à des heures fixes parce qu'il y avait beaucoup de jeunes qui allaient là-bas qui restaient la nuit.

Sh : Y avait de la défonce, y avait des trucs, y a même des bagarres et d'autres trucs.

Sf : Donc ils fermaient le parc.

Sh : Ouais, c'était plus possible et les emplacements boisés près des villes, c'est toujours un peu Central Parc.

(rire)

G : Est-ce que vous faites partie d'une association, d'un collectif ?

Sf : Moi ici oui, et aux foyer culturel et sportif d'Aubazine.

G : Et vous Monsieur non ?

Sh : Non.

Sf : Non pas encore.

G : Et sinon, vous avez une participation dans la vie communale ?

Sf : Oui je participe et comme il m'accompagne à chaque fois c'est comme s'il participait.

Sh : Je connais un peu tout le monde quoi.

Sf : Voilà c'est ça donc, mais là peut-être en septembre on fera partie d'un club de marche, mais d'Albignac, c'est pas exactement Aubazine, mais on fait beaucoup de choses ensemble.

Sh : De toute façon c'est tous des gens d'Aubazine.

G : Et que représentent la campagne et le monde rural pour vous ?

Sf : Euh, je n'ai pas bien compris la question.

G : Que représente la campagne ?

Sf : C'est que ça me représente, disons par rapport à la ville ?

G : Par rapport à vous-même en fait.

Sf : Ah moi-même, et bien c'est la quiétude et euh... c'est les mots. Pour moi c'est la quiétude.

G : La tranquillité.

Sf : La tranquillité oui c'est vrai.

Sh : Quand on voit ce qui est arrivé à Thierry Breton il y a deux-trois jours.

Sf : C'est qui Thierry ?

Sh : C'est l'ancien ministre des Finances, avant c'est celui qui avait préparé le passage à...

G : Ah oui, j'ai lu l'affaire.

Sh : Il s'est fait braquer chez lui, ils se sont faits bastonnés par des types cagoulés qui ont tout raflé, les bijoux, les machins, alors en plein 16^{ème}, et j'entendais ça incidemment et ils disaient

« mais c'est quelque chose de très courant maintenant dans le 16^{ème} ». J'ai travaillé dans le 16e, j'y ai pas « habité », mais c'est d'une quiétude.

Sf : Oui la quiétude et aussi la solidarité, ça c'est vrai ce qu'on avait pas là-bas, ici dès qu'on est arrivés on s'est présentés à nos voisins déjà, et après ça a été, on échange en fait.

G : Il y a beaucoup d'échange, tout ça.

Sf : Oui c'est ça, on échange les jours où on a besoin d'une petite chose et bah le voisin si on l'appelle ou si lui nous appelle, on est présents aussi, donc la solidarité c'est important ici.

Sh : Et ce n'est pas envahissant comme ça peut l'être dans certains cas.

Sf : Non, pas du tout.

Sh : Les gens restent bien chez eux ici, ils vivent chez eux.

G : Oui j'ai déjà entendu ça.

Sf : Voilà, mais ils sont présents si...

G : En cas de problème ils sont là.

Sf : Voilà c'est ça.

Sh : Une fois par an, on a une petite fête d'anniversaire de notre arrivée.

Sf : Oui parce qu'ils ont été tellement gentils.

G : Une sorte de fête des voisins on peut dire.

Sf : Voilà c'est ça.

Sh : J'aime pas trop l'expression parce qu'il y a tellement de connotation d'une vie dont on ne veut plus.

G : Ah oui... Est-ce qu'on pourrait peut-être passer aux jardins et surtout aux jardins partagers ?

Sf : Oui bien sûr y a pas de soucis... je laisse mon... ou tu le mets dans ta poche ?

Sh : Ouais tu le mets dans ta poche.

Sf : Alors le jardin est toujours... car quand on est arrivés ici c'était une vraie petite forêt.

G : Ah oui.

Sh : La forêt dense ici.

Sf : C'était là parce que celui qui était là avant pendant huit ans, il n'avait pas vraiment fait d'entretien et les tilias étaient à un mètre, on voyait pas le toit de la maison.

G : Ah oui.

Sf : Ah non, non non, donc on essaye de faire petit à petit, donc tout ça la haie là elle tombait dans la piscine.

G : La piscine était déjà présente.

Sf : Oui la piscine était déjà là, mais c'était dans un état.

Sh : Ce fut un souci aussi, des fuites et tout.

G : Vous vouliez un jardin quand vous vous êtes installés ici ?

Sf : Comment ?

G : Vous vouliez un jardin quand vous vous êtes installés ici ?

Sf : Ah oui, oui oui oui ça c'est très... les jardins, même la véranda, parce que si vous voyez bien, ça c'est des piments.

G : Ah.

Sf : Moi je mange beaucoup de piment, c'est quelque chose que l'on ne trouve pas toujours, c'est cher en plus.

G : En plus ici, certaines espèces rares doivent être chères.

Sf : Exactement.

G : C'est des piments de votre pays ?

Sf : Non, mais là ce sont des piments antillais que j'ai plantés, mais je n'ai pas de graines de piment de chez moi parce que les piments de chez moi c'est parfumé, mais ça ne pique pas trop selon l'échelle de je sais pas comment.

G : Oui je vois l'échelle, mais j'ai aussi oublié le nom.

Sf : Mais ça, c'est du piment antillais alors... là depuis qu'il y a la canicule les jardins cette année c'est pas ça.

G : Ouais je comprends.

Sf : Mais déjà une petite partie que j'avais commencée là un moment, mais on va passer de l'autre côté.

G : D'accord, pourquoi avoir choisi de faire un potager ?

Sf : ... Il y a beaucoup de salade déjà.

G : Pourquoi avoir choisi de faire un potager ?

Sf : Parce que j'aime ça, quand j'étais petite mon grand-père m'emmenait souvent dans les champs et comme il disait toujours « la terre je crois que ça donne de l'énergie », et aussi c'est une question de s'occuper aussi. Bon alors tous mes carrée ça c'est lui qui m'a offert (mari) c'est la première chose que je lui ai demandé parce qu'avec l'âge la terre est basse. Voilà donc il y a un peu de tout, y a des blettes, des betteraves, là c'est des pommes de terre que je n'ai pas encore, y en a plein donc on a commencé à manger... donc euh petits pois, j'ai des tomates, j'ai des aubergines qui poussent, aussi un peu de piment et des potirons, j'ai des courgettes qu'on mange déjà, hein SH ?

Sh : Oui oui, bah oui.

Sf : Et on mange déjà là des cornichons, mais moi je les cueille pas petits.

G : D'accord.

Sf : J'attends parce que les cornichons, on les mange comme les concombres et c'est plus doux que les concombres.

G : Pourquoi avoir choisi ces plantes en particulier ? Pourquoi les concombres, pourquoi...

Sf : Parce que c'est des plantes de tous les jours l'été.

G : Oui c'est des plantes pour le goût en fait.

Sf : Ah le goût n'est pas le même que les plantes qu'on achète voilà, et puis aussi l'été quand on est un peu loin des commerces et ça, ça m'occupe j'aime bien, mais aussi c'est pour manger ce qu'on produit nous-mêmes.

G : D'accord.

Sf : Et ça je ne le trouverais pas en ville.

Sh : Ça fait des économies non négligeables.

Sf: Il y a un une grande économie oui...voilà c'est mon petit jardin, mais c'est pas fini donc on est en plein... l'année, automne on va faire ce côté-là pour délimiter et après je suis tranquille c'est pas fini.

G : Vous avez déjà eu une expérience solitaire ou en commun pour la gestion d'un potager ?

Sf: Non j'ai tout appris toute seule (rire), toute seule, toute seule, alors j'ai une petite bibliothèque dans la maison là je vais vous montrer où il y a que des choses de potager pour apprendre et maintenant j'ai découvert les YouTube.

Sh : YouTube ça c'est extraordinaire.

Sf: Attention, voilà j'ai découvert les YouTube et j'apprends les expériences des autres jardiniers.

G : On dirait qu'internet a inspiré beaucoup de jardiniers.

Sf: Voilà.

Sh : Ce n'est pas mal fait du tout et surtout il y a un véritable échange, donc on parle à toutes les sauces, mais là il y a vraiment du partage, ils donnent ce qu'il savent faire, mais d'une façon très... moi je trouvais ça très, pourtant je ne suis pas passionné, je trouvais ça très intéressant.

G : Vous avez reçu de l'aide pour faire ce potager ?

Sf: Comment ?

G : Est-ce que vous avez reçu de l'aide pour faire ce potager ?

Sf: Non non, c'est moi toute seule

G : Toute seule ?

Sh : Non non, c'est son truc.

Sf: J'apprends et je mets en pratique.

G : Qu'est-ce qu'il représente ce potager pour vous ?

Sf: C'est un endroit où je me ressource, c'est un endroit où si j'ai un petit souci rien que de faire mes carrés, d'enlever les mauvaises herbes, les choses comme ça, ça me vide la tête.

Sh : C'est son royaume.

Sf : C'est ma thérapie. (rire)

Sh : Là c'est le patron.

G : Est-ce que vous cultivez autre chose genre un verger, une basse-cour ?

Sf : Non, pas de basse-cour.

Sh : Car les animaux c'est spécial.

Sf : Un verger oui, car on a un petit verger en bas, mais on l'a fait couper. On a deux cerisiers, un pommier et on a un pommier là aussi, mais c'était tellement mal entretenu, on a tout fait couper cette année, on a rien du tout, mais par contre ça on a un mirabellier là.

G : Ah.

Sf : Et on a des mirabelles tous les deux ans parce que là, derrière la haie on a 80 centimètres qui est à nous.

G : D'accord.

Sf : L'arbre juste...

G : Derrière.

Sf : Voilà.

Sh : On voit, il y a un grillage derrière.

Sf : Mais je ne peux pas les couper ni quoi que ce soit.

Sh : Avec toutes tes installations... en prime il nous avait laissé une forêt de bambous.

Sf : Ah oui, on avait des bambous.

Sh : Insupportable.

G : Les bambous, ça pousse vite.

Sf : Oh c'était envahissant.

Sh : Et dix ans sans s'en occuper, ça avait envahi les voisins des deux côtés, il a fallu faire venir une personne pendant deux mois pour les couper.

Sf : Les couper et après une société...

G : Labourer la terre.

Sh : Une pelleteuse pour enlever les rhizomes.

G : C'est envahissant le bambou.

Sh : Surtout que ceux-là étaient particulièrement...

Sf : Gros comme ça.

Sh : J'en ai gardé quelques-uns en bas, vous les verrez en passant, y a des perches, y a des morceaux de bambous plein le garage en bas.

Sf : J'en utilise dans mon jardin.

G : On voit que vous en utilisez pour faire vos tuteurs.

Sf : Exactement.

Sh : Ah bah tout ça effectivement.

Sf : Et on a un puits et heureusement parce que, pour arroser les jardins, c'est l'eau du puits.

Sh : C'est une chance oui.

Sf : Ça, c'est une chance...

Sh : Et la personne qui a construit a fait une réserve d'eau dans un des garages donc ça descend en bas puis y a un surpresseur qui envoie ça dans les tuyaux.

G : Ah oui.

Sh : Donc on ne prend pas l'eau de la ville.

Sf : Non.

Sh : Et puis les interdictions, à la limite tant qu'on a de l'eau dans le puits, y a pratiquement pas de culture autour, on assèche pas les cultures.

G : J'ai entendu dire que pour l'instant il n'y avait pas d'interdiction d'eau pour la...

Sf : Pas encore ici.

Sh : Sur toutes les aires que j'ai vues, la Corrèze était toujours un cran ou deux en dessous des alertes tout autour, tous les départements autour étaient en alerte sauf la Corrèze.

G : Les nappes phréatiques sont plutôt bien, on a les lacs.

Sf : Ils préservent bien quand même.

Sh : Et puis c'est planté, c'est pas du béton, l'eau elle s'infiltré.

G : Et puis il y a aussi moins d'habitants du coup, il y a moins de consommation d'eau.

Sf : C'est vrai.

G : Est-ce que vous partagez vos légumes ou vous faites de l'échange de graines entre voisins ?

Sf : On partage, disons on donne, quand j'ai beaucoup de salade.

Sh : C'est elle qui voit ça, il y a ses amis, quand il y a des visiteuses qui viennent alors il y en a une qui insiste pour mettre une pièce dans une tirelire.

Sf : J'ai un couple d'amis hollandais qui vivent en haut d'Aubazine, là ils ne sont pas là, mais... elle ne peut pas faire.

G : De potager ?

Sf : Il y a trop de roche.

Sh : Y a trop de rocher là-bas.

Sf : Elle peut faire des carrés, mais je crois qu'elle n'est pas très...

G : Intéressée.

Sf : Non voilà, donc chaque fois quand ça commence à donner, je l'appelle, elle vient avec un panier et elle fait son marché donc toujours elle met une pièce « c'est pour acheter des plants ».

G : D'accord.

Sf : Voilà donc, mais avec mes voisins aussi quand j'en ai un peu de trop, je donne aussi voilà.

G : Est-ce que vous avez eu une inspiration pour créer ce potager ?

Sf : Inspiration oui, ce que je vois dans les magazines voilà et un carré oui, j'ai acheté des petits bouquins pour les jardins en carré et en plus je suis plus... j'apprends plus pour ne pas mettre d'engrais du tout. La permaculture c'est ça qui m'intéresse.

G : Donc vous faites tout en permaculture ?

Sf : Donc je recycle tout ce que je peux.

Sh : Tout autant que c'est une corvée d'amener ça à la déchèterie, les déchets verts et tout, elle n'est pas bien loin, mais quand même.

Sf : Voilà donc je recycle.

G : Vous avez donc une grande part de bio dans votre jardin.

Sf : Ah oui oui oui.

Sh : Il y a que ça, il n'y a aucun produit.

Sf : Non non, je ne mets aucun produit, mais en hiver je prépare la terre je couvre et tout et là parce qu'il m'en manquait je cherchais quelqu'un pour la paille, parce que dans le commerce c'est très cher.

G : Ah oui.

Sf : Mais là je suis en train, disons même avec les voisins, ils sont en train de chercher pour trouver quelqu'un qui a des bottes.

G : De paille ?

Sf : Oui, car les rouleaux c'est trop grand pour moi... et je couvre tout et les déchets des légumes tout ce qui est... c'est recyclé.

Sh : T'as un don de fumier de Bernard.

G : Vous avez un compost ?

Sh : Oui on en a un, mais on a des...

G : Le compost ?

SF : Oui oui oui on en a derrière, mais là j'ai tout...là c'est juste un début j'ai tout recyclé ce que j'avais.

G : Quel est pour vous un bon jardin, un beau jardin ?

Sf : Un bon jardin... alors là vous faites attention, mais après j'ai enlevé tout le compost pour préparer les jardins l'hiver, mais là pour l'instant je le mets là-dedans. Un bon jardin c'est un jardin qui est bien, disons où on passe un peu de temps, mais il ne faut pas trop non plus ou qu'il me donne moins de travail possible et qui donne un bon rendement pour moi ça c'est...

G : Quels changements vous voudriez faire ou vous comptez faire pour améliorer votre jardin ?

Sf : Alors les changements que je compte faire dans mon jardin là pour l'instant donc... alors ce que j'avais fait là, je fais un carré de, ce n'est pas un carré, c'est rectangulaire ça va jusque-là, donc avant ce n'était pas comme ça donc c'est un voisin qui est venu me mettre du... pour faire des sortes de carrés comme ça et c'est ça qu'on va faire là jusque là.

G : Ok.

Sf : Donc là je vais faire des compartiments pour voir qu'est-ce que je mets qu'est-ce que je mets pas et tout. Une fois que j'aurais fini, on verra, peut-être que je mettrai des fruitiers, des petits fruitiers.

G : D'accord.

Sf : Voilà, mais là le gazon ça va rester, j'aimerais que ça soit bien vert, mais pour l'instant...

G : Ah c'est vrai qu'avec la chaleur...

Sh : Et puis la tondeuse est cassée.

Sf : Puis je n'ai pas encore l'arrosage automatique.

G : Ah oui.

Sf : On mettra ça peut-être l'hiver prochain.

Sh : Oui ça c'est une amélioration majeure.

Sf : Parce que là je passe, un temps fou à arroser.

G : Ah oui je comprends.

Sh : Heureusement qu'il y a le puits.

Sf : Ah bah oui... voilà.

G : Eh bien merci pour votre accueil.

Sf : Eh bien de rien.

00.28.16 : fin de l'enregistrement

Entretien mené dans la zone numéro 2, à Treignac, dans un lieu-dit hors du bourg, avec Pierre, retraité âgé de 65 ans.

1.1.0 Début de l'enregistrement

Gauthier : **Donc depuis combien de temps vous habitez ici ?**

Sujet : Ça fera deux ans le 17 septembre 2017.

G : **Et où habitiez-vous avant ?**

S : J'étais dans le département de l'Aisne, 02, à côté de Saint-Quentin.

G : **D'accord.**

S : Dans les Hauts de France donc.

G : **Est-ce que vous vous considérez en rupture avec votre ancien habitat ou plus en adéquation ? Ça veut dire est-ce que ça vous a fait un choc de venir ici, ça a fait une rupture vraiment, un changement pour vous ?**

S : Oui, c'était une rupture volontaire. (Long silence) Pas un choc, une rupture.

G : **Et pourquoi avoir choisi cet endroit ?**

S : Alors j'ai choisi cet endroit parce que... bon d'abord j'étais déjà passé en Corrèze dans le passé, pour aller en vacances ailleurs donc euh... je ne peux pas dire que je connaissais la région, la Corrèze, mais j'en avais des souvenirs et des images quand même et je suis né, enfin c'est une des raisons, je suis né dans les Ardennes.

G : **Ah.**

S : Les Ardennes, à Rocroi exactement, à côté de la frontière belge, pas loin de la vallée de la Meuse et c'est une zone de... c'est une zone de forêt.

G : **Oui, un peu comme ici.**

S : Et, euh, je crois que c'est un environnement qui m'a marqué et j'ai toujours été un peu à la recherche de ce type d'endroit, les Ardennes étant sympathiques, mais un peu froids.

G : **Dac.**

S : Un peu raide comme climat.

G : Donc vous étiez déjà venu en Corrèze avant de décider de vous installer ?

S : J'étais passé en Corrèze et puis une deuxième raison c'est que j'avais un frère qui habitait depuis neuf ans en Corrèze

G : Ah ?

S : A Condat, petite commune de Condat sur Ganaveix et...

G : Je connais un peu.

S : Et j'ai perdu mes dernières attaches en Picardie, mon père est mort il y a deux ans, à 102 ans, et j'avais un frère, une sœur qui habitait Toulouse, un autre frère qui habitait dans l'Yonne et l'idée nous est venue comme ça collectivement de dire « tiens et si parce que les familles, les frères, les sœurs, chacun bosse pendant sa vie, on va à droite à gauche, on se voit plus beaucoup, car on a pas le temps et qu'on a autre choses à faire » et puis l'idée c'était de se rapprocher puis en fait on a mis cette idée en place.

G : C'est une sorte de regroupement familial on va dire.

S : Oui, mais c'est pas exactement regroupement familial, car le regroupement familial ça serait ... certains dans ma famille avaient l'idée, on trouve un gros truc immobilier et puis on va faire (incompréhensible) non, on va faire un regroupement familial, mais avec de la distance entre les uns et les autres, on est contents de ce voir, mais pas de vivre les uns sur les autres.

G : D'accord.

S : Et puis troisième raison, troisième raison aussi c'est que... moi j'avais pris ma retraite en 1960... non qu'est-ce que je raconte, en 2006.

G : Vous avez eu une belle vie.

S : En 2006, faut pas déconner, euh et j'ai donc vécu seize ans en Picardie où j'étais très bien, j'avais une jolie maison, un grand parc, mais je commençais à en avoir marre parce que seize ans au même endroit, c'est un peu la routine qui s'installe et j'en avais un peu marre, j'avais envie de casser la routine.

G : Une envie de changement ?

S : Envie de changement, de casser ma routine oui et c'est à peu près les trois, les trois... les causes et les motifs on peut dire.

G : Quelle image vous aviez du plateau de Millevaches et de la Corrèze avant de venir vous installer ?

S : Non, moi je ne suis même pas venu, c'est mon épouse qui est venue avec un de mes frères qui n'habitait pas loin de chez moi en Picardie, chez mon frère de Condat et ils ont sillonné la région pendant quinze jours, trois semaines pour essayer de trouver une maison qui me, qui lui plaise à mon épouse et puis ils ont fini par trouver. Moi je ne l'ai vue simplement qu'après, alors qu'on avait déjà signé, qu'on avait déjà acheté.

G : Et vous aviez... bonjour.

[Un jeune homme vient et s'installe à côté de nous, il ne parlera pas pendant l'entretien]

G : Vous n'aviez pas une image particulière de la Corrèze avant, vous vous imaginiez pas des choses, ça veut dire vous aviez pas des... je ne veux pas dire des préjugées, mais...

S : Non, non non, je savais que c'était une région rurale, euh, forestière, bucolique avec... tu dis bonjour ?

Autre personne : Bonjour.

S : Bon je connaissais le cadre.

G : Oui.

S : Mais l'endroit précis... l'endroit précis m'importait peu et puis, évidemment, pour choisir un endroit faut trouver un endroit pour se poser d'abord, l'endroit pour se poser c'est trouver une maison qui plaise donc ça a été trouvé et puis on est venus s'installer ici.

G : Comment ça s'est passé l'arrivée dans la commune ?

S : Bah l'arrivé dans la commune, on est arrivés en septembre, début septembre, mi-septembre et genre un mois, un mois et demi après, on reçoit une invitation du maire qui recevait comme il le fait chaque année les nouveaux habitants. On est allés à cette réunion et à cette réunion... le maire a fait son speech sur la commune et puis, je trouve que c'est une bonne idée, il invite les associations locales et il y en a beaucoup à venir expliquer ce qu'ils font et là on est tombés sur... je vais vous prendre le document, car je ne retiens jamais le nom de cette assoc'.

[Le sujet part chercher le document]

00.06.43 : départ du sujet

00.07.14 : retour du sujet

S : C'est le club Accueil loisirs.

G : Oui, et vous y être maintenant membre ?

S : Et là le président Michel Broc est venu faire son speech et puis un jour je rencontre ici, avant d'aller à cette réunion, un type qui se promenait et qui cherchait son chat tout bêtement... on bavarde et puis le jour de la présentation c'est ce même type qui fait le speech, j'ai dit à mon épouse « mais on le connaît celui-là, on a bavardé, il a d'ailleurs l'air sympathique » et on a adhéré à l'association.

G : Ah d'accord.

S : Et c'est une association intéressante en ce sens qu'elle a des activités multiples et mon épouse fait du... bah des travaux d'aiguille et du patch, moi je fais de la pétanque, j'avais jamais joué à la pétanque de ma vie et j'avais toujours dit que c'était un jeu de con et que j'y jouerais jamais, mais maintenant j'adore. Euh, on fait du théâtre, car il y a un club de théâtre et ceci permet de... tout d'abord de connaître des gens, ça permet de se faire plaisir, c'est sympathique, l'ambiance est sympathique, c'est très varié et les gens qu'on y rencontre sont sympathiques aussi, il y a des gens de tous bords... des retraités, pratiquement tout le monde est retraité, très sympathique, je vais jouer à la pétanque deux fois par semaine, je considère un peu que c'est une thérapie par le rire, on s'amuse par le jeu quoi et puis par la rencontre, le fait de rencontrer des gens très différents, y a des ouvriers, y a des cadres, y a des anciens fonctionnaires, c'est extrêmement varié et ça permet de créer son cercle amical et de sortir sinon de l'isolement.

G : Ah oui, ça permet de participer à la vie communale, tout ça.

S : Oui.

G : Quelle est votre vision de la campagne du monde rural en général ? C'est un peu vaste comme question, je sais.

S : Je n'aime pas la ville (rire). C'est une réponse, non, j'aime pas la ville, j'aime pas non, mais la ville c'est pratique quand on a besoin de choses précises, on est contents d'aller à Tulle ou d'aller à Brive ou d'aller à Limoges, mais les villes sont des zones d'anonymat alors que les zones de rural sont encore des zones de non-anonymat, ici c'est surprenant, c'est tout bête, vous rencontrez quelqu'un dans la rue que vous n'avez jamais vu, il vous dit bonjour.

G : Ouais.

S : Ça fait drôle au début d'ailleurs, on n'est pas habitués ça, ça fait drôle, mais c'est humain, c'est encore un caractère humain. Autre exemple, l'agriculteur qui possède les terres autour, il a je ne sais plus combien d'hectares, son pré il fait simplement 20 hectares, il a 400 bêtes ou bien 500 je ne sais plus, je l'ai rencontré la première fois, il était en bleu de travail, il bossait, on a bavardé un quart d'heure, quinze jours après, il est venu boire le café, ici c'est le contact.

G : Il est plus facile.

S : Pas avec tout le monde bien sûr, pas avec tout le monde, mais le contact est quand même plus facile, plus naturel. Bon ensuite, il y a cet aspect-là et puis il y a aussi la qualité de vie... moi quand je me lève le matin, été comme hiver, et que je regarde la campagne autour, je trouve quand même que c'est joli, que c'est calme... c'est apaisant.

G : Est-ce que vous aviez un jardin dans votre ancien domicile ?

S : Est-ce que ?

G : Est-ce que vous aviez un jardin dans votre ancien domicile ?

S : Oui j'avais un jardin, oui oui... j'ai toujours un jardin d'ailleurs.

G : Je pourrais aller le voir ?

S : Ah oui oui, je vais venir avec vous, volontiers.

G : Car j'aurais quelques questions sur le jardin en lui-même, je ne sais pas si vous voulez qu'on le fasse devant ou...

S : Comme vous voulez, je bois, je finis mon café.

G : D'accord je vous laisse... je vais commencer les premières questions. Vous vouliez un jardin quand vous vous êtes installés ici ?

S : ah oui, oui oui, j'adore... j'adore, je trouve que c'est un loisir sain, ça permet de manger des choses saines et puis hier matin j'ai cueilli des concombres et les concombres on les mangeait pratiquement hier soir, ce matin je cueille à 7h du matin des courgettes, elles sont cuisinées, elles sont déjà en plat donc y a cet aspect-là.

(Bruits du déplacement vers le jardin)

S : Alors le jardin évidemment on est obligés de s'adapter au relief, de transformer les petites parcelles.

(Bruits du déplacement vers le jardin)

G : Pourquoi avoir choisi de faire un potager ? C'était une envie particulière ?

S : J'avais déjà un potager et j'aime bien voir pousser, planter, arroser, voir ce qui pousse et les récolter et moi je m'occupe de ce type de plante et mon épouse elle s'occupe des fleurs, des arbustes, etc.

G : Pourquoi avoir choisi de planter ces fleurs en particulier ou ces plantes en particulier ? Par exemple pour les courgettes ?

S : Bah pour les courgettes, car c'est un légume facile à cultivé et ce n'est pas compliqué et ce n'est pas mauvais quand on sait les cuisiner en légume d'été... Je me suis installé une serre ici avec des tomates, des variétés de tomates, des courgettes, du piment d'Espelette... ça c'est des graines que j'ai ramenées du Pays basque il y a vingt ans et que je continue à fabriquer et à récolter des graines, j'ai fait une deuxième serre ouverte... c'est là qu'on se rend compte que le climat est différent de celui de la Picardie, car les tomates qui sont en serre ouverte sont beaucoup plus belles que celle qui sont avec des pieds en serre fermée, il fait trop chaud, surtout qu'on tient un épisode caniculaire comme il y a eu.

G : Ouais et qui va encore arriver la semaine prochaine.

S : Et qui va arriver la semaine prochaine oui, alors c'est un peu chaud... mon épouse s'occupe de fleurs, elle est en train de fabriquer un... un ...

G : Un parterre ?

S : Un massif de fleurs et elle s'amuse beaucoup.

G : Vous aviez déjà eu une expérience en solitaire ou en commun pour la gestion d'un potager ?

S : En commun ?

G : En solitaire et en commun par exemple.

S : Non en solitaire.

G : Toujours en solitaire ?

S : Ouais.

G : Où vous avez appris à cultiver votre potager ? Quelqu'un vous a appris ?

S : Non, nulle part (rire) c'est l'expérience sur le tas.

G : D'accord.

S : On fait beaucoup de bêtises... enfin bon maintenant, aujourd'hui, y a quand même l'accès à internet qui permet de...

G : D'avoir des informations.

S : De corriger ces erreurs, de trouver des solutions.

G : Est-ce que vous avez reçu de l'ai...

S : Par contre, par contre, je me suis demandé, je me demande s'il n'existe pas ici une association de jardiniers et je crois que si, il y a une, faut que je regarde, je crois que je m'inscrirais parce que bah le climat est quand même différent ici, choisir ses plants ce n'est pas évident, faut trouver des plants adaptés au climat... et puis ma dernière parcelle c'est celle-là.

G : Ah, vous avez reçu de l'aide pour créer votre potager ? Pour les graines ou tout ça ?

S : Oh bah les graines... la graine j'en fais moi-même maintenant, bah j'en récolte moi-même et puis j'achète beaucoup sur internet, surtout les plants non classiques, les variétés anciennes... je suis toujours à la recherche de variété surtout dans les tomates.

G : Oui.

S : C'est un légume fragile et il y a des variétés qui sont moins malades que les autres.

G : Est-ce que vous avez autre chose que votre potager, par exemple une basse-cour, un verger ?

S : Non.

G : Vous avez seulement un potager ?

S : Alors je n'ai pas une basse-cour non, mon épouse a un semblant de basse-cour parce qu'elles ont en commun avec mon frère, celui qui a aussi déménagé à Meyar ils ont des poules en commun, c'est lui qui les élève.

G : D'accord.

S : Mais elle récolte des œufs quand même.

G : Est-ce que vous partagez vos légumes et vos graines avec vos voisins par exemple ? vous faites de l'échange de graines, de légumes ?

S : Oui, oui oui oui oui, il y a pas grand monde qui jardine par ici, il y a mon voisin ici et une dame au-dessus avec qui je partage effectivement des graines et des légumes oui. Non, verger, verger il y a pas grand-chose comme arbres qui sont plantés, bon et puis il y a un âge, le laboureur et ses enfants de la fable de la fontaine, y a un jour, on risque pas de voir les récoltes.

G : Ah ouais, vous avez eu des inspirations pour créer ce potager ? Des inspirations particulières ?

S : Non... non fallait d'abord choisir l'endroit, alors on est quand même dans une zone très rocheuse donc il fallait d'abord trouver des endroits qui soient le plus plat possible et qui ne soient pas sur les cailloux à 10 centimètres.

G : Ouais.

S : Comme celle d'en bas donc, par sondage, à la bêche, ça a déterminé des zones privilégiées.

G : Vous avez beaucoup de part de bio dans votre jardin ?

S : Qu'est-ce qu'on appelle bio ?

G : L'utilisation de pesticides du commerce par exemple.

S : Oui l'essentiel... l'essentiel est bio, le recours aux pesticides bah quand y a pas d'autres solutions que sinon de laisser crever, mais le moins possible... le moins possible et on s'aperçoit que, bon un tout petit exemple, je regarde que mes haricots ont poussé et puis je vois de l'autre côté un pied qui est envahi de pucerons noirs et puis je me dis « je traite ou je ne traite pas ? », puis je trouve qu'il y a des coccinelles et les coccinelles sont en train de faire le boulot.

G : Ah oui.

S : Alors je les ai laissées bosser, si on traite, on traite les pucerons, mais on fait...

G : Crever les coccinelles avec.

S : ... Les prédateurs on les fait crever donc c'est stupide.

G : Et bien merci monsieur pour votre... est ce que vous me permettez de prendre quelques photos de votre jardin ?

S : Pas de problème.

G : Merci beaucoup.

00.20.04 : fin de l'enregistrement